

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

LA
SENSIBILITÉ DE BOILEAU

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris

PAR

MARY THEODORA NOSS



PARIS

LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE J. GAMBER
Éditeur, 7, Rue Danton

—
1932

LA SENSIBILITE DE BOILEAU

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

LA
SENSIBILITÉ DE BOILEAU

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris

PAR

MARY THEODORA NOSS



PARIS

LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE J. GAMBER
Éditeur, 7, Rue Danton

1932



INTRODUCTION

La juxtaposition des deux termes : « Boileau » et « sensibilité » pourrait nous paraître une anomalie au premier abord. En effet, Boileau, le critique sévère et souvent ironique, l'apôtre du bon sens, de la modération, de la raison, l'homme à qui l'amour conjugal, l'amour paternel et l'amour passion sont également inconnus, à qui l'expression de ferveur religieuse et d'extase devant la nature est aussi étrangère, l'écrivain qui se soucie si peu des critiques de son œuvre et qui laisse parler les railleurs sans beaucoup s'émouvoir, n'est pas un être de très grande sensibilité. Son ami Racine, d'autre part, avec sa douceur, sa tendresse, sa nature passionnée, son irritabilité, sa susceptibilité aux blessures infligées par ses ennemis, offre le type d'un écrivain d'une sensibilité très vive. En lui opposant Boileau, on a instinctivement tendance à exagérer le manque de sensibilité de celui-ci. « Le tendre Racine et le sévère Boileau » a-t-on dit, en attribuant au satirique beaucoup plus de froideur qu'il n'en a, en vérité.

L'œuvre de Boileau, étant en grande partie didactique, ne comporte pas l'expression de fortes émotions comme les genres traités par Corneille, Mme de La Fayette, Bossuet, Pascal ou même Molière. Les facultés

de raison, de prudence, de réflexion, de discipline, pourtant, n'excluent pas la sensibilité ; elles la contiennent, la contrôlent et l'empêchent de devenir désordonnée. Comme l'a dit Sainte-Beuve, « la sensibilité de Boileau avait passé de bonne heure dans sa raison et ne faisait qu'un avec elle. Sa passion était toute critique et s'exhalait par ses jugements » (1).

Dans ses relations personnelles, Boileau a montré beaucoup de tendresse d'âme. Ce n'était pas une sensibilité à fleur de peau qui le portait à offrir son cœur à tout venant, mais pour ceux qui savaient gagner son admiration et son amitié, il avait une affection constante, solide, sûre et d'autant plus forte qu'elle s'extériorisait avec plus de retenue. « Il n'y a pas un meilleur ami ni un meilleur homme au monde » (2), a dit, en parlant de lui, Racine, celui de ses amis qui le connaissait le mieux.

Par l'expression « sensibilité », nous entendons la faculté d'éprouver toute sorte d'émotions venues soit des sensations physiques, soit des attirances ou des répugnances intellectuelles, soit des affections ou des antipathies morales. Joseph Jastrow dans son « *Piloting your Life* » (3) appelle la sensibilité la « qualité maîtresse », le passe-partout qui ouvre les possibilités les plus rares de la vie. Non qu'on ne puisse vivre avec succès, avec satisfaction et avec bonheur sans cette sensibilité. Des millions de gens le font, dit Jastrow, et vivent plus facilement, peut-être, dans un milieu de travail brutal que ceux qui sont doués de sensibilité, mais si l'on n'a pas la capacité de sentir profondément,

(1) *Causeries du Lundi*, t. 6, p. 411.

(2) Lettre de Racine à son fils, Jean-Baptiste Racine, 24 oct brs 1698.

(3) Jastrow, Joseph : *Piloting your Life*, New-York, 1930, p. 52.

si l'on ne réagit vivement, intensément, au monde environnant par le sens esthétique et par les émotions, on est privé d'une condition fondamentale de la vie élevée. C'est cette sensibilité esthétique et émotionnelle qui fait le poète, l'artiste l'homme humanitaire. Elle permet seule le plus délicat discernement, le sens critique le plus profond, l'appréciation des nuances subtiles dans le choix des termes, les raffinements de l'esprit et de l'humour, les aménités de la politesse et les impulsions du cœur. Elle contribue aussi à des caractéristiques moins désirables : la susceptibilité, le ressentiment et la colère. De toutes ces manifestations de sensibilité, aucune n'est absente chez Boileau.

Sa sensibilité ne demeure pas exactement la même, bien entendu, dans les différentes périodes de sa vie. Il y a une évolution de la sensibilité comme de toute autre chose. La sensibilité de l'enfant, de l'adolescent, du jeune homme, du vieillard, pourrait intéresser un psychologue autant ou plus que celle de l'homme mûr, mais nous passerons rapidement sur ces périodes-là pour nous occuper tout particulièrement de l'époque de sa maturité, et cela pour deux raisons : la première, c'est que nous avons moins de renseignements sur l'enfance et la jeunesse du poète que sur le reste de sa vie, et la seconde, c'est que nous nous intéressons surtout à l'expression de la sensibilité dans l'œuvre de Boileau, et que son œuvre, à quelques exceptions près, date de sa maturité (1660 à 1695). Pour les autres périodes, nous montrerons seulement en quoi sa sensibilité diffère de celle de l'homme mûr et les causes de cette différence. Durant toute sa vie ses sympathies, ses aversions, ses affections et ses haines restent en général les mêmes, et il en a de très fortes. Il affirme, pour-

tant, à plusieurs reprises dans ses préfaces que ses antipathies sont dirigées contre l'ignorance, la médiocrité, les folies et les vices plutôt que contre les personnes. Il n'est pas toujours facile de distinguer entre l'ignorance et la personne ignorante, entre le vice et la personne vicieuse, et il nous semble que Boileau attaque très souvent le mauvais auteur avec la mauvaise œuvre ; mais il l'attaque, en général, à propos de son œuvre seule et non de ses défauts personnels ; aussi n'est-il pas un homme méchant, aigre, violent et vindicatif tel que ses ennemis l'ont peint. Il le remarque lui-même dans la dixième Epître où il dit, en s'adressant à ses vers :

« Déposez hardiment qu'au fond cet homme horrible,
Ce censeur qu'ils ont peint si noir et si terrible,
Fut un esprit doux, simple, ami de l'équité,
Qui, cherchant dans ses vers la seule vérité,
Fit, sans être malin, ses plus grandes malices :
Et qu'enfin sa candeur seule a fait tous ses vices » (1).

(1) v. 82-87.

CHAPITRE PREMIER

L'HEREDITE DE BOILEAU

La science de la psychologie nous ayant montré que l'hérédité joue un rôle prépondérant dans la formation du caractère d'un individu, il faut voir d'abord quel legs psychologique les ancêtres de Boileau lui ont fait. Il n'est pas difficile de discerner leur influence, car Boileau a beaucoup de qualités qui sont caractéristiques de sa famille toute entière.

Nicolas Boileau appartenait à une famille de gens de robe. Il y avait tant d'avocats parmi ses parents qu'il a pu parodier le vers de Britannicus où Agrippine dit : « Moi, fille, femme, sœur et mère de vos maîtres » et dire à son tour qu'il était « fils, frère, oncle, cousin, beau-frère de greffiers » (1). Il était, en effet, *fils* de Gilles Boileau, greffier de la grand'chambre au parlement de Paris ; *frère* de Jérôme Boileau, qui succéda à son père dans la même charge ; *oncle* de Gilles Boileau, fils du précédent, de Mathieu de Sirmond, mari de sa nièce, Geneviève Manchon, et de Nicolas Dongois, fils de sa sœur Anne, tous trois greffiers ; *cousin* par alliance de Jean Chassebras, greffier du grand conseil,

(1) Epître V, v. 112, 1674.

et de son neveu Nicolas Dongois, greffier en chef du parlement, cité plus haut ; *beau-frère* de Jean Dongois et de Charles Langlois, greffiers à la Chambre de l'Edit et de Joachim Boyvinet à la Chambre des Requêtes. Ce n'est pas tout. Il aurait pu ajouter qu'il était neveu, petit-fils, arrière-petit-fils et arrière-arrière-petit-fils d'avocats.

Un coup d'œil sur le grand tableau généalogique de la famille Boileau que nous a donné en 1810 Berriat-Saint-Prix, avocat lui-même et soucieux d'exactitude, nous fait voir un très grand nombre d'avocats, de fonctionnaires, même d'assez hauts magistrats parmi les ascendants et les parents de Boileau. L'auteur s'est livré à des recherches minutieuses dans les archives de l'Ecole de Droit, dans les manuscrits de la Bibliothèque du Roi, et dans les registres des diverses paroisses de Paris et de plusieurs autres villes, recherches pendant lesquelles il a fait l'extrait de plus de 3.000 actes ou pièces. On y voit que les aïeux de Boileau remplissaient des charges importantes : ses oncles Nicolas de Nyélé et Thomas Clément étaient procureurs ; ses grands-pères, Jean Boileau et Nicolas Nyélé, étaient l'un, commissaire des guerres et l'autre, procureur au Châtelet ; ses arrières-grands-pères, Guillaume Boileau, Hugues Merlon et Jean de Nyélé, étaient respectivement avocat, procureur au Châtelet et avocat au Parlement ; ses trisaïeux, François Boileau et Martin de Bragelonne étaient l'un avocat et l'autre procureur au Châtelet.

Les psychologues nous disent que les traits psychologiques qui peuvent être transmis par l'hérédité sont : l'aptitude ou l'inaptitude intellectuelle, la force ou la faiblesse de la volonté et une tendance plus ou moins

grande à la droiture. Tous ces ancêtres de Boileau étaient, à ce qu'il semble, des hommes de forte volonté, de grande probité et de haute capacité intellectuelle. S'il est vrai qu'un enfant est une sorte de mosaïque de traits ancestraux, Boileau a eu la bonne fortune d'obtenir un excellent héritage.

La profession d'avocat demande une intelligence supérieure et développe, par sa nature même, certaines qualités d'esprit. Sans connaître la vie et le caractère des nombreux individus que nous venons de mentionner, nous pouvons supposer que c'étaient des hommes qui avaient à un certain degré l'habitude de penser clairement, de raisonner avec indépendance, de garder le calme devant des scènes émouvantes, de former des opinions positives, de distinguer avec netteté entre le vrai et le faux, le juste et l'injuste, de ne pas trop se laisser influencer par les opinions et les préjugés d'autrui, mais d'émettre des jugements toujours fondés en raison. Ce sont des qualités que les ancêtres de Boileau, s'ils étaient dignes de leur profession, durent avoir. Ils choisirent peut-être la profession du droit parce qu'ils possédaient ces caractéristiques-là, que l'exercice de leurs fonctions dut développer et accentuer encore. Nous trouvons chez Boileau les mêmes qualités. Certes il ne put les acquérir simplement par l'hérédité physique, mais il y a une autre hérédité par laquelle une génération se rattache à l'esprit des générations passées et bénéficie de leur expérience : la tradition. Il nous semble que cette hérédité-là dut avoir dans la lignée de Boileau un effet aussi puissant que l'hérédité biologique. Tant d'autres avant lui avaient été élevés dans la poudre du greffe et avaient subi les influences du voisinage du Palais ! En tout cas,

l'honnêteté, la sincérité, la capacité à ce livrer à de hautes études intellectuelles, le courage de dire ce qu'il pense, sont des traits innés chez Boileau, précieux héritage de tant d'aïeux que nous ne connaissons guère, mais qui apportèrent sans doute une contribution importante au travail judiciaire et administratif de la France de leur temps.

La branche de la famille dont nous n'avons pas encore parlé, celle des Bragelogne, est plus illustre par sa noblesse. Boileau y fait allusion dans sa dixième épître :

« Que si quelqu'un, mes Vers, alors vous importune
Pour savoir mes parents, ma vie et ma fortune,
Comtez-lui qu'allié d'assez hauts magistrats,
Fils d'un père greffier, né d'aïeux avocats », etc. (1)

Ces « assez hauts magistrats » sont du côté de sa grand'mère paternelle, Catherine Rapoil. Son père à elle, Martin de Bragelogne, lieutenant civil au Châtelet, avait un fils qui devint président aux enquêtes et deux fils qui furent trésoriers. Parmi les petits-fils, on trouve Pierre de Bragelogne, trésorier ; Jean-François de Bragelogne, conseiller au Parlement ; Claude de Bragelogne, président aux enquêtes ; Claude Lionne, secrétaire du roi ; Martin Lionne, trésorier des Suisses ; Jérôme Lionne, conseiller au Parlement et Jacques Lionne, grand audiencier. C'est de ce dernier que descendirent les Amelot : Louis, lieutenant général ; Charles, aumônier du roi ; Jean-Jacques, chevalier de Malte, etc. Le plus illustre de tous les alliés de Boileau, le prince de Rohan-Soubise, était le second mari de Catherine, la fille de ce même Jacques Lionne. A propos des vers dans lesquels Boileau parle des hauts

(1) v. 94-97.

magistrats, ses alliés, Brossette cite Charles Amelot, président au grand conseil et mari d'une parente de Boileau, mais Berriat-Saint-Prix nous montre qu'il aurait pu en nommer seize autres, entre lesquels il y a le premier président, Jérôme de Bragelogne, et les présidents, Martin de Bragelogne, Claude de Bragelogne, Balthazard Lionne et Pierre Gilbert de Voisins.

La famille immédiate de Boileau ne se vantait pas de son origine et de ses alliances avec les Amelot et les Bragelogne. Gilles Boileau, le père de Nicolas, était simple dans ses mœurs et semblait attacher peu d'importance à son titre d'écuyer. Quand il épousa en secondes noces Anne de Nyélé, la famille Nyélé, plus aristocrate, pensa être déshonorée de voir une jeune fille de vingt ans épouser un homme ayant plus de deux fois son âge, huit enfants vivants et si peu de souci de sa noble hérédité. Les enfants de Gilles Boileau, comme lui, furent tout bourgeois d'esprit et d'habitudes. Ils n'hésitaient pas à faire des mariages bourgeois : Anne et Charlotte avec des procureurs ; Jérôme, avec une fille de procureur et Geneviève, avec un commissaire examinateur au Châtelet. Les parents qui tenaient à leur noblesse trouvèrent ces unions honteuses et ne voulurent plus entretenir de relations avec la famille. Berriat-Saint-Prix n'a trouvé aucun de leurs noms sur les actes de mariage ou de baptême des enfants et des petits-enfants de Gilles à partir de son mariage avec Anne de Nyélé en 1630.

Nicolas Boileau ne semble pas faire plus de cas de sa noblesse que les autres membres de la famille. Il n'ajoutait aucun titre à son nom, car le surnom de « Despréaux » venait d'un petit pré dépendant de la propriété de son père à Crosne et non d'un fief. Il y

avait de l'orgueil chez lui, hérité ou non, mais c'était celui qui vient de l'appréciation de ses propres capacités et qui est indispensable pour les mettre en valeur. Son orgueil n'est jamais devenu ni désir de faire parade, ni instinct de dominer. Au contraire, il prit plaisir à dire dans la première satire :

« Je suis rustique et fier et j'ai l'âme grossière. »

Ces paroles sont attribuées à Damon, personnage dans lequel Boileau a eu peut-être Cassandre en vue, mais il lui prête ses propres sentiments.

Il n'est pas étrange qu'en 1697, quand on cherchait les usurpateurs de titres de noblesse, le droit des Boileau aux privilèges des nobles ait été un moment mis en doute. Un traitant, Lacour de Beauval, les attaqua comme n'ayant aucun droit à l'exemption de l'impôt. C'est alors, seulement, que Boileau sembla tenir à son titre de noblesse. Quand son cousin, Gilles Boileau, fait opposition à un arrêt rendu contre lui à ce propos, il l'appuie. Une commission composée de conseillers d'état examine les pièces justificatives et reconnaît que la descendance est bien établie depuis Jean Boileau, notaire et secrétaire du roi Charles V, pourvu en 1371 de lettres de noblesse, jusqu'à Nicolas Boileau et ses frères. On voit dans la correspondance de Boileau avec Brossette combien il était content d'avoir gagné le procès, non qu'il fût devenu plus vaniteux à ce sujet, mais seulement parce qu'il voulait qu'il fût nettement établi pour sa famille qu'elle avait bien le droit aux exemptions dont elle avait joui, que ses privilèges n'avaient pas été acquis d'une façon équivoque, mais que sa noblesse bien avérée datait de quatre cents ans. Cela

n'empêche pas que Boileau ne soit le vrai, le pur bourgeois qui a dit :

« Mais je ne puis souffrir qu'un fat, dont la mollesse
N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine noblesse,
Se pare insolemment du mérite d'autrui,
Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui.

.....
Que sert ce vain amas d'une inutile gloire,
Si de tant de héros célèbre dans l'histoire,
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'univers
Que de vieux parchemins qu'ont épargné les vers,
Si, tout sorti qu'il est d'une source divine,
Son cœur dément en lui sa superbe origine,
Et n'ayant rien de grand qu'une sotte fierté,
S'endort dans une lâche et molle oisiveté ? » (1).

On voit dans ces vers combien il faisait peu de cas des comtes et des marquis dont l'intelligence et le cœur ne sont pas toujours à la hauteur de leur rang.

En exprimant de tels sentiments, Boileau est bien le fils de son père, Gilles Boileau, greffier de la grand' chambre au Parlement de Paris. M. Boileau était un honnête homme, simple et probe, qui refusait de suivre l'exemple d'un grand nombre d'hommes de robe et de s'enrichir par des moyens illégitimes. Il était assez sévère et intransigeant en matière de principes, mais peu combattif dans ses relations personnelles. Nicolas lui ressemblait par sa candeur, sa simplicité, sa sincérité, son honnêteté et par la hardiesse de son jugement. Il tenait de lui aussi sa foi sincère et respectueuse en la religion chrétienne. Dans les vers qu'il composait en 1690, destinés à figurer au bas d'un portrait de son père par Nanteuil, il dit de lui :

(1) *Satire V*, v. 5-8, 12-20.

Ce greffier, doux et pacifique
De ses enfants au sang critique
N'eut point le talent redouté ;
Mais fameux par sa probité,
Reste de l'or du siècle antique,
Sa conduite, dans le Palais
Partout pour exemple citée,
Mieux que leur plume si vantée
Fit la satire des Rolets (1).

Ce qu'il y avait de doux et de tendre dans la nature de Nicolas venait plutôt du côté de sa mère, à qui il fait dire dans l'építaphe composée en 1670 :

Epouse d'un mari doux, simple, officieux,
Par la même douceur je sus plaire à ses yeux :
Nous ne sûmes jamais ni railler, ni médire,
Passant, ne t'enquiers point si de cette bonté
Tous mes enfants ont hérité :
Lis seulement ces vers, et garde-toi d'écrire (2).

Ce n'était donc ni du père ni de la mère que les fils tenaient leur humeur combattive et railleuse. L'instinct satirique, cependant, semble être un trait de famille. Boileau le reconnaît quand il dit : « ses enfants au sens critique ». Revillout, auteur d'une série d'excellents articles sur « La Légende de Boileau », publiés dans la *Revue des Langues Modernes*, 1890-1895, dit à ce sujet : « Enfin, Sainte-Beuve et beaucoup d'autres avec lui l'ont prouvé clairement, l'esprit narquois et railleur, le don d'apercevoir le côté ridicule des choses, de le montrer du doigt, de l'exprimer par des traits inoubliables, sont un héritage de famille, une part du

(1) *Poésies diverses*, n° 10, éd. Gidel, t. III, p. 40-41.

(2) *Poésies diverses*, n° 9, éd. Gidel, t. III, p. 40.

patrimoine paternel qu'il a fait valoir et fructifier mieux que tous les siens » (1). Les trois frères de Nicolas qui sont les mieux connus : Jacques, Gilles et Pierre, ont tous la même veine de vivacité, de bonne humeur et de raillerie que nous trouvons chez lui. Jacques Boileau, aîné d'un an de Nicolas, docteur en Sorbonne et chanoine de la Sainte-Chapelle, théologien savant et laborieux, « offre le type, dit Gidel, de ces bourgeois du XVII^e siècle, narquois, caustiques, courageux et bizarres, dont on trouve le modèle achevé dans Guy Patin » (2). Il aimait à faire rire ses auditeurs par les bons mots qui lui venaient sans cesse à l'esprit et qui n'avaient pas toujours le ton ni la décence qu'on pouvait s'attendre à trouver chez un homme d'église. On raconte, par exemple, qu'un jour, se trouvant avec quelques pères jésuites, il les entendit se moquer des solitaires de Port-Royal, qui s'occupaient, disaient-ils, à faire de mauvais souliers par pénitence. « Je ne sais pas, répondit l'abbé Boileau, s'ils faisaient de mauvais souliers, mais je sais qu'ils vous portaient de bonnes bottes ».

Gilles Boileau, aîné de Nicolas de cinq ans, poète et traducteur, académicien dès l'âge de vingt-huit ans, et plus tard (1669), intendant des menus plaisirs et payeur des rentes, montra de bonne heure son tempérament satirique. Sa verve caustique le rendait redoutable à tous ceux qui excitaient son inimitié, à commencer par Ménage. « Il se vantait surtout, dit M. Lanson, d'avoir *l'humeur critique* et d'avoir, dès ses plus jeunes ans, *appris l'art de railler les gens*. Il s'y entendait,

(1) Vol. 36, 1892, p. 569.

(2) *Œuvres Complètes de Boileau*, t. I, p. XLVII.

en effet, et dans ce temps de polémiques virulentes et d'aigres personnalités, parmi ces gens de lettres hargneux et querelleurs comme des mâtins, nul n'emportait mieux la pièce. Scarron et Ménage en savaient quelque chose, et le prudent Chapelain avait sacrifié de vieux amis, Ménage et Pellisson, pour se faire bien venir d'un si terrible railleur » (1).

Le troisième frère, Pierre, qu'on appelait « Puymorin », enfant du premier mariage de Gilles Boileau, aîné de Nicolas de onze ans, était intendant et contrôleur général de l'argenterie, des menus plaisirs et affaires du roi. Il n'avait pas le talent littéraire des autres frères, mais il avait la même humeur maligne et enjouée, et, par surcroît, un fonds de bouffonnerie qui le rendait populaire dans les sociétés mondaines. Il aimait à tourner *la Pucelle* de Chapelain en ridicule, et la présence de l'auteur même ne le gênait pas. On raconte qu'une fois que Chapelain l'avait accusé d'avoir rendu des jugements sans savoir lire, il répondit avec une présence d'esprit étonnante : « Hélas, je ne sais que trop lire depuis que vous faites imprimer » (2). Puymorin, n'ayant pas la même mère que Gilles, Jacques et Nicolas, il faut chercher la veine de malice et de causticité d'esprit qui leur est commune à tous les quatre, mais que le père ne possédait pas, chez la grand'mère ou le grand-père paternel. Il serait intéressant de connaître la vie et le caractère de ceux-ci pour pouvoir préciser la source d'une influence héréditaire si marquée.

Un autre trait de caractère qui est commun aux frères

(1) *Boileau*, Gustave Lanson, p. 14-15.

(2) *Mémoires de Louis Racine, Œuvres de J. Racine*, éd. Mesnard, t. I, p. 234.

Boileau est leur liberté d'esprit et leur indépendance d'action. Revillout fait observer que chacun se conduisait à sa guise, même du vivant de leur père et que si l'esprit de famille était très fort chez eux, il n'allait pas jusqu'à les détourner de leurs idées, ni de leurs fantaisies (1). Jacques avec ses idées bizarres promettait de devenir un libertin ; Gilles négligea sa profession d'avocat pour se faire un nom au Parnasse ; Puymorin quitta le droit pour entrer au service de Gaston, duc d'Orléans ; Jérôme, l'aîné de tous, se laissait détourner de ses affaires par la passion du jeu et Nicolas, enfant docile et obéissant, finit pourtant par abandonner les deux carrières auxquelles son père l'avait successivement destiné pour suivre son inclination littéraire. Tous n'agissaient qu'à leur tête.

Voilà donc les traits psychologiques de Boileau qui sont ou qui semblent être un héritage de ses ancêtres : l'intelligence supérieure, l'esprit sain, l'indépendance de pensée, de jugement et d'action, l'orgueil, la candeur, la simplicité, l'honnêteté, la bonne humeur, une foi tenace aux vérités chrétiennes, la tendance à la malice, à la raillerie, à la satire. Nous y reviendrons dans les chapitres suivants.

(1) *Revue des Langues Romanes, La Légende de Boileau, 1892, p. 533.*

CHAPITRE II

LA JEUNESSE DE BOILEAU

L'enfance, qui devrait être une époque de bonheur pour tout enfant, ne le fut pas pour Boileau. Ses premières années furent si tristes et si douloureuses que pour rien au monde il n'aurait voulu y revenir. Il disait dans sa vieillesse — c'est Louis Racine qui nous l'apprend — « qu'il n'accepterait pas une nouvelle vie, s'il fallait la commencer par une jeunesse aussi pénible » (1).

Le premier et le plus grand de ses malheurs fut la mort de sa mère, perte irréparable qu'il n'a pu apprécier pleinement que pendant sa maturité. Elle mourut en 1638, à la naissance de son sixième enfant, quand Nicolas n'avait que dix-huit mois. Si son père ou quelque bonne parente avait pu la remplacer, en lui donnant les soins affectueux que tout enfant réclame, son sort aurait été moins triste, mais ni le père ni personne d'autre ne s'occupa de subvenir à ses besoins physiques et moraux. Ayant douze enfants vivants quand Anne de Nyélé mourut et très occupé d'ailleurs

(1) *Mémoires de Louis Racine, Œuvres de Racine*, éd. Mesnard, t. I, p. 230.

par son emploi au Palais, le père se trouvait dans l'impossibilité de donner du temps et de l'attention à chaque enfant. Peut-être n'en sentait-il pas l'importance comme nous le sentons aujourd'hui. En tout cas, Nicolas fut abandonné aux soins d'une vieille servante, ignorante, dure et brutale. On lit dans l'« Année littéraire » (1) que c'était une nourrice de campagne qui l'emmena dans son village où on le laissa près de trois ans, mais ni Boileau ni aucun autre critique n'a parlé de ce séjour. Il est donc peu probable qu'il ait quitté Paris si ce n'est pour un court séjour de quelques mois au plus. Il est regrettable que nous ne puissions prêter foi à l'assertion de l'*Année Littéraire*, car la vie à la campagne, dans les champs, au grand air, au large, pour un enfant élevé dans la cour du Palais, aurait eu un charme nouveau. Il y aurait été moins tourmenté par la contrainte qui l'irritait dans la ville. Nous n'avons aucun renseignement précis sur le traitement qu'il reçut de la vieille servante ; nous savons seulement qu'il souffrit de sa tyrannie.

S'il était trop petit pour être touché par la perte de sa mère, il a dû être autrement impressionné par la mort de ses deux sœurs. En 1641, la plus jeune, Anne, dont la naissance avait causé la mort de la mère, mourut, elle aussi. Elle n'avait que trois ans. L'année suivante, sa grande sœur, Mme Langlois, mourut à l'âge de vingt-trois ans. Il n'a pas laissé de trace d'impressions qu'il ressentit à l'occasion de ses premières rencontres avec la mort, mais bien qu'il fût trop jeune pour souffrir profondément, il dut éprouver, lui aussi, un sentiment de mystère et frémir, momentanément

(1) *L'Année littéraire*, t. III, p. 140, lettre VI.

du moins, devant cette « espèce de froid qui n'a pas de nom et n'en aura jamais » (1). Boileau n'est pas de ces natures expansives qui expriment facilement leurs sentiments intimes. S'il avait vécu un siècle et demi ou deux siècles plus tard, il aurait été moins renfermé, sans doute, mais il est l'homme de son temps, de l'âge de la modération, du bon sens, de la raison qui tient en bride les autres facultés. Si le nom de sa mère ne paraît pas souvent dans son œuvre, il ne faut pas conclure de là qu'il fût indifférent à sa perte. L'épigramme de sa mère, déjà citée à la page 20, témoigne de l'admiration qu'il avait pour cette meilleure amie qu'il n'avait guère connue. Les mentions qu'il fait d'elle dans la dixième épître composée en 1695 :

« Dès le berceau perdant une fort jeune mère » (2)

et dans sa lettre à Brossette du 5 février 1700 montrent, sans exprimer une tendresse profonde, qu'il éprouvait encore au temps de sa vieillesse, le regret d'avoir été privé de l'amour maternel. Brossette venait de perdre sa mère et dans sa lettre à Boileau du 1^{er} février 1700, où il lui annonce le deuil qui le frappe, il s'excuse d'avoir tardé à lui envoyer certains livres. Boileau croit qu'il peut concevoir la douleur de son ami ; il lui répond : « M. de Lamoignon m'a écrit une lettre pour me prier de vous faire ses remerciements, et M. Dongois et M. Gilbert m'ont assuré qu'ils vous feraient au premier jour chacun les leurs. Je ne sais si cela pourra un peu distraire la juste affliction où vous êtes. Je la con-

(1) Anatole France : *Le Livre de mon Ami*, p. 82, Calmann-Lévy, 1885.

(2) V. 97.

çois telle qu'elle doit être, quoique je n'en aie jamais éprouvé une pareille ; ma mère, comme mes vers vous l'ont vraisemblablement appris, étant morte que je n'étais encore qu'au berceau. Tout ce que j'ai à vous conseiller, c'est de vous souler de larmes. Je ne saurais approuver cette orgueilleuse indolence des stoïciens, qui rejettent follement ces secours innocents que la nature envoie aux affligés, je veux dire les cris et les pleurs.

« Ne point pleurer la mort d'une mère ne s'appelle pas de la fermeté et du courage, cela s'appelle de la dureté et de la barbarie. Il y a bien de la différence entre se désespérer et se plaindre. Le désespoir brave et accuse Dieu ; mais la plainte lui demande des consolations. Voilà, monsieur, de quelle manière je vous exhorte à vous affliger, c'est-à-dire, en vous consolant, et en ne prétendant pas que Dieu fasse pour vous une loi particulière qui vous exempte de la nécessité à laquelle il a condamné tous les enfants, qui est de voir mourir leurs pères et mères » (1).

L'adolescence de Boileau, cette période turbulente de rapides transformations, qui est difficile même dans les conditions les meilleures, ne fut pas moins malheureuse que sa première enfance. On lui donna comme gîte une petite mansarde au cinquième étage, le plus mauvais logement de la maison. Qu'il dut y avoir froid en hiver et combien il dut être malheureux de monter seul le soir dans son petit réduit ténébreux ! On trouva plus tard le moyen de lui construire dans le grenier un petit cabinet, qui était plus commode que sa mansarde. Selon Brossette, il avait quinze ans quand on le fit descendre au quatrième, mais Louis Racine dit que

(1) *Œuvres de Boileau*, éd. Gidel, t. IV, p. 427-428.

ce fut après qu'il eut écrit sa première satire, en 1660, à l'âge de vingt-quatre ans. Ni l'un ni l'autre de ces deux commentateurs ne s'est montré exact dans ses assertions. Si c'est Louis Racine qui dit vrai, Boileau a souffert plus longtemps encore l'inconvénient de son pauvre logement. Son enfance fut aussi profondément attristée par la compression continuelle de sa volonté. Même enfant, il avait plus qu'un autre besoin d'être libre, d'exercer son initiative, sa spontanéité, mais il vivait dans une contrainte exaspérante. « Peut-on, s'écriait-il, ne regarder comme un grand malheur le chagrin continu et particulier à cet âge, de ne jamais faire sa volonté » (1).

Il fit ses premières classes au Collège d'Harcourt (aujourd'hui le lycée Saint-Louis). Pendant sa quatrième, il tomba malade de la pierre. Il dut subir l'opération de la taille, qui fut mal faite, lui laissant pour toute sa vie, dit Louis Racine, une grande incommodité. Pradon et Saint-Evremond y font allusion dans leurs observations injurieuses (2). Cette opération que les chirurgiens modernes font avec beaucoup d'habileté et de succès, était souvent mortelle au dix-septième siècle. Avant la découverte de l'anesthésie, elle devait être très douloureuse, donnant au système nerveux de l'enfant un choc terrible. Boileau dut en souffrir d'autant plus que ce malheur lui arriva au début de l'adolescence, moment où l'enfant est particulièrement sensible. Sans croire comme Helvétius qu'on peut attribuer directement à une cause semblable l'humeur chagrine de Boileau, « cette sévérité de mœurs, cette disette de senti-

(1) Gidel, t. I, p. XIX.

(2) *Réponse à la Satire des Femmes*, 1694; *Critique de Monsr. de St-E. sur les œuvres du Sr Despréaux*, Ms. Conrart, t. IX. p. 26.

ment qu'on remarque dans tous ses ouvrages, ... sa satire contre les femmes, contre Lulli, Quinault, et contre toutes les poésies galantes » (1), nous trouvons tout à fait possible que sa longue et douloureuse maladie et l'opération que l'on dut lui faire subir, aient exagéré certaines tendances et irritabilités morales. Quoi qu'il en soit, les privations physiques sont moins significatives dans l'étude d'un caractère, que les attitudes mentales, comme on l'a observé souvent dans l'œuvre de la rééducation des mutilés de guerre. Maint ancien soldat, par exemple, ayant perdu les deux bras ou les deux yeux est moins abattu, moins révolté et plus facile à rééduquer que d'autres qui n'ont perdu qu'un bras ou qu'un œil. La différence dépend de l'état d'âme avec lequel ils considèrent la situation. L'un témoigne d'optimisme, de courage et d'énergie ; l'autre est plutôt pessimiste, faible et découragé. Il est impossible de tirer des conclusions générales et infaillibles sur l'effet moral d'une certaine blessure ou mutilation physique. Et Boileau, nous le savons, a supporté vaillamment les incommodités occasionnées par ses maux.

Sur les années d'école de Nicolas, nous n'avons que très peu de renseignements. Aimait-il ses professeurs ? S'amusait-il avec ses camarades ? Les études étaient-elles à son goût ? Nous n'en savons rien, à l'exception d'une indication que nous trouvons dans les *Réflexions sur Longin* où il donne le portrait de La Place, un de ses professeurs de rhétorique au Collège de Beauvais. C'était un homme ignorant et grave dont les traductions absurdes de Cicéron étaient plus amusantes que méritoires aux yeux du jeune admirateur des classiques.

(1) Helvetius, *De l'Esprit*, disc. III, ch. I, note 1.

Si son instruction laissa quelque chose à désirer, son temps ne fut pas perdu. Il apprit le latin et quelque peu le grec, clefs qui lui ouvrirent les trésors de la littérature antique, où il puisa la plus grande joie de sa vie. Il est probable qu'il s'instruisit par la lecture autant qu'il fut instruit par ses maîtres. Ce ne sont pas seulement les classiques grecs et latins qui l'attirèrent ; De Boze raconte qu'il lisait avidement les romans et la poésie française de l'époque, sacrifiant des heures de sommeil à ce plaisir. « On était souvent obligé de l'avertir, dit-il, aux heures des repas, quoique la cloche destinée à cet usage fût précisément attachée à la fenêtre de sa chambre » (1). Les aventures romanesques des romans précieux qui devaient plus tard offenser son goût, l'intéressaient vivement alors et, l'imagination échauffée par les scènes dont ces ouvrages sont pleins, il entreprit dès sa quatrième d'écrire une tragédie, mais comme celle du petit Pierre Nozière, l'œuvre s'arrêta devant quelque « Teutobochus » et ne vit jamais le jour. Il passait par une phase d'enthousiasme juvénile qui fut de courte durée.

Les dernières années de son adolescence furent moins sombres que les premières, mais, somme toute, c'était une période dont il n'aimait pas à se souvenir. Au lieu d'exciter sa sensibilité, ses souffrances précoces eurent l'effet contraire, semble-t-il. Il devint réservé, taciturne, et ne donnait encore aucune indication de l'esprit vif et satirique qu'il allait développer par la suite. Son père, lui-même, se trompait sur son caractère, car, en le comparant à ses frères Gilles et Jacques, il disait :

(1) *Histoire de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1740, t. I, *Eloge de M. Despréaux*, p. 185.

« Pour Colin, ce sera un bon garçon qui ne dira mal de personne » (1). Il avait l'air doux et docile, mais l'esprit de révolte dormait en lui pour se réveiller plus tard. Au sortir du collège en 1652, il entreprit l'étude de la théologie selon le désir de son père. Dès l'âge de onze ans, on l'avait destiné à l'Eglise et il fut tonsuré. Ces études, pourtant, n'étaient pas à son goût. La plupart des critiques qui ont parlé de ce sujet croient que c'était la méthode des professeurs avec leurs définitions, leurs syllogismes, leurs commentaires secs et confus qui le rebutait, que son intelligence claire et droite ne pouvait pas se plaire à errer dans le labyrinthe de la métaphysique obscure. M. Lanson croit, au contraire, que c'était la foi ou du moins le zèle qui lui manquait alors et non le goût des abstractions théologiques (2). On ne voit pas, en effet, que les pures conceptions intellectuelles de Longin, de Descartes, de Pascal l'aient rebuté. A l'âge de trente-sept ans, le *Traité du Sublime* de Longin l'intéressa assez pour qu'il le traduisît en français. Le *Discours de la Méthode* excita son admiration (3) ; les *Lettres Provinciales* le passionnèrent (4).

Mais, si Boileau manquait de zèle religieux en 1652, il n'était pas un incroyant ; il n'avait pas ce tempérament émotif qui produit une ferveur pieuse, ardente et mystique. Aussi n'y a-t-il aucune preuve qu'il ait passé par une conversion soudaine, mais il était déjà,

(1) Louis Racine, *Mémoires*, p. 222. Desmaizeaux, *Vie de Boileau*, p. 21.

(2) Lanson, *Boileau*, p. 10.

(3) *Arrêt burlesque*, 1671.

(4) Sainte-Beuve, *Causeries*, t. VI, p. 403.

sans doute, ce qu'il sera plus tard : un homme animé d'une foi sincère en Dieu, remplissant les devoirs religieux ordinaires, ayant un grand respect pour les paroles de l'Ecriture, une admiration sincère pour un grand nombre d'hommes d'église, lisant avec plaisir beaucoup de livres de piété. Dans les vers qu'il adressa à Mme la présidente de Lamoignon en 1704 pour la remercier du portrait de Bourdaloue qu'elle lui avait offert, il dit :

« J'ai connu Bourdaloue ; et dès mes jeunes ans
Je fis de ses sermons mes plus chères délices » (1).

Son peu de goût pour les ouvrages de théologie ne venait donc, semble-t-il, que de la nature des questions qu'on y traitait : questions obscures que l'esprit humain avec ses limitations ne pourra jamais résoudre. Gidel nous en cite plusieurs : « Si Dieu n'avait rien créé, qu'aurait été sa prescience ? A-t-il pu faire autre chose que ce qu'il a fait ? Ses ouvrages auraient-ils pu être meilleurs , » (2) Le bon sens de Nicolas préférait rester sur la terre à s'occuper de questions plus pratiques et moins abstraites. Il avait une aversion instinctive pour tout ce qui s'éloignait de la réalité et c'est pour cela, je crois, qu'il voulut abandonner ses études de théologie.

L'étude du droit qu'il entreprit ensuite, toujours suivant le désir de son père, ne lui plut pas davantage. « Il ne put s'accommoder, dit Chauffepié, d'une science qui roule sur des équivoques perpétuelles et où l'on

(1) Gidel, t. III, p. 52, v. 4-5.

(2) Gidel, t. I, p. XXIX.

se trouve souvent obligé de revêtir le mensonge des caractères de la vérité » (1).

Les portraits satiriques, que Racine a peints dans *Les Plaideurs*, nous donnent une idée assez exacte de la rhétorique triviale et absurde des plaidoyers. C'est Boileau qui fournit à Racine les données de la dispute entre Chicanneau et la Comtesse, dit Louis Racine (2). Il avait assisté à une scène pareille qui l'avait amusé et dégoûté en même temps. Cette antipathie pour le droit comme on le pratiquait alors lui est restée toute sa vie et on trouve dans ses satires de fréquents traits visant les avocats. Dans la huitième, en opposant à la sagesse des animaux les folies de l'homme, il reconnaît, non sans ironie, le redoutable pouvoir du jargon de la plaidoirie. L'homme ne s'est pas contenté d'aiguiser le fer :

« Il fallait que sa rage, à l'univers funeste,
Allât encore de lois embrouiller un Digeste ;
Cherchât pour l'obscurcir des gloses, des docteurs,
Accablât l'équité sous des monceaux d'auteurs,
Et pour comble de maux apportât dans la France
Des harangueurs du temps l'ennuyeuse éloquence (3).

Dans la neuvième satire, il met dans la bouche d'un de ses détracteurs cette question ironique :

« Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon ? » (4)

Quand, en 1704, son ami Brossette lui parle du livre qu'il vient de publier, « Les Titres du droit civil et canonique rapportés sous les noms français », il lui répond : « J'ai bien de la joie que vous vous érigiez en

(1) *Dictionnaire*, t. II, Article *Boileau*.

(2) *Mémoires*, Œuvres de Louis Racine, Paris, 1808, p. 47.

(3) V. 155-160, Gidel, t. II, p. 21-22.

(4) V. 125, Gidel, t. II, p. 42.

auteur par un aussi bon et aussi utile ouvrage que celui dont vous m'avez envoyé le titre. J'ai naturellement peu d'inclination pour la science du droit civil, et il m'a paru, étant jeune et voulant l'étudier, que la raison qu'on y cultivait n'était point la raison humaine et celle qu'on appelle le bon sens, mais une raison particulière, fondée sur une multitude de lois qui se contredisent les unes les autres, et où l'on se remplit la mémoire sans se perfectionner l'esprit » (1), etc. Après avoir reçu l'ouvrage, il écrit de nouveau à Brossette pour l'en remercier, mais il ne peut pas, avec sa franchise habituelle, lui donner un éloge très chaleureux. On doute même qu'il ait pu se résoudre à le lire tout entier. Il dit : « Il n'y a rien de plus savant et de plus utile que votre livre sur les « Titres du droit civil et du droit canonique » et, bien que j'aie naturellement comme je vous l'ai déjà dit, une répugnance à l'étude du droit, je n'ai pas laissé de lire plusieurs endroits de votre ouvrage avec beaucoup de satisfaction » (2). Avant de terminer ses études de droit, il composa sur cette science des vers latins qu'il cite dans la lettre du 15 juin 1704 :

« O mille nexibus non desinentium
Foecunda rixarum parens !
Quid intricatis juribus jura impedis ? »...

J'ai oublié le reste, dit-il. « Il m'est pourtant encore demeuré dans la mémoire que j'y comparais les lois du Digeste aux dents de dragon que sema Cadmus et dont il naissait des gens armés qui se tuaient les uns les autres ». Ces citations suffisent pour montrer que

(1) Laverdet *Correspondance entre Boileau et Brossette*, Lettre du 15 juin 1704.

(2) Lettre du 13 décembre 1704.

l'antipathie de Boileau pour le droit était très forte. Son antipathie pour la théologie n'était-elle pas du même genre ? Il ne trouvait ni dans l'un ni dans l'autre « la raison humaine », « le bon sens », mais un enchevêtrement confus de lois ou de dogmes à propos desquels les hommes se querellaient avec leurs semblables.

Malgré ses dégoûts, il termina ses études, fut reçu avocat au barreau de Paris le 4 décembre 1656 et plaida une première et dernière cause en janvier 1657. De Boze et Louis Racine ne sont pas d'accord sur l'issue de cette affaire, mais ce fut peu après qu'il prit la résolution d'aller « loin du Palais errer sur le Parnasse ». La mort de son père était intervenue en 1657, triste événement qui lui rendait cependant la liberté de choisir lui-même la carrière où l'appelaient ses inclinations.

Le voilà donc orphelin à l'âge de sa majorité, ayant abjuré les deux professions qui lui déplaisaient pour se consacrer à une autre moins lucrative, plus incertaine, mais, du moins, à son goût. Il aura de quoi vivre grâce aux bénéfices d'un prieuré qu'il va obtenir en 1662 et au bien que son père lui a laissé.

A l'âge où l'amour est la grande préoccupation de la plupart des poètes, le cœur de notre jeune poète n'est que légèrement effleuré par des sentiments de tendresse. Il y avait, cependant, deux jeunes filles vers lesquelles il se sentait spécialement attiré. La première était une parente qui inspira les seuls sonnets qu'il ait laissés. La mort prématurée de cette jeune fille lui causa de vifs regrets.

Dans les vers où il parle d'elle, il exprime, malgré la forme conventionnelle de la poésie galante de ce temps, une émotion, une douleur qui semble sincère.

« Parmi les doux transports d'une amitié fidèle,
Je voyais près d'Iris couler mes heureux jours ;
Iris, que j'aime encore, et que j'aimai toujours,
Brûlait des mêmes feux dont je brûlais pour elle,

Quand, par l'ordre du ciel, une fièvre cruelle
M'enleva cet objet de mes tendres amours ;
Et, de tous mes plaisirs interrompant le cours,
Me laissa de regrets une suite éternelle.

Ah ! qu'un si rude coup étonna mes esprits !
Que je versais de pleurs ! que je poussais de cris !
De combien de douleurs ma douleur fut suivie !

Iris, tu fus alors moins à plaindre que moi ;
Et, bien qu'un triste sort t'ait fait perdre la vie,
Hélas ! en te perdant j'ai perdu plus que toi » (1).

Brossette avait le manuscrit de ce sonnet. Il l'admirait comme tout ce qui venait de Boileau et il lui écrivait : « La tendre nature y parle, mais elle parle noblement comme dans tous vos ouvrages ». Dans sa lettre du 19 novembre 1707, il demanda à Boileau des renseignements sur les circonstances de la composition. Boileau répondit : « Pour ce qui est du sonnet, la vérité est que je le fis presque à la sortie du collège, pour une de mes nièces, environ de même âge que moi, et qui mourut entre les mains d'un charlatan de la Faculté de médecine, âgée de dix-huit ans. Je ne le donnai alors à personne, et je ne sais pas par quelle fatalité il vous est tombé entre les mains, après plus de cinquante ans qu'il y a que je le composai. Les vers en sont assez bien tournés, et je ne le désavouerais pas même encore aujourd'hui, n'était une certaine tendresse tirant à

(1) Gidel, t. 3, p. 36.

l'amour qui y est marquée, qui ne convient point à un oncle pour sa nièce, et qui y convient d'autant moins que jamais amitié ne fut plus pure, ni plus innocente que la nôtre. Mais quoi ! je croyais alors que la poésie ne pouvait parler que d'amour » (1).

Comme le dit Revillout, Boileau « faillit même un moment donner dans la manie du jour et se mettre à soupirer comme les beaux esprits à la mode, de prétendues élégies. C'était tout naturel : il était dans la saison des passions et malgré la froideur de son tempérament, augmentée peut-être par les accidents de son enfance, sa tête et son cœur étaient ouverts aux sentiments tendres » (2).

Berriat-Saint-Prix croit que l'objet de son affection était Anne Dongois, fille de sa sœur Anne, chez laquelle il se trouvait souvent. Née en juin 1637, elle mourut à l'âge de dix-huit ans. Revillout croit, au contraire, que le sonnet n'est pas l'œuvre d'un garçon qui sort du collège et qu'il faut rapprocher la date de sa composition de celle de sa première publication, en 1663. Selon lui, la parente serait Marie Dongois, morte le 19 septembre 1660 à l'âge de vingt ans, quand Boileau en avait vingt-cinq. Nous ne voyons pas de raison, pourtant, pour mettre en doute l'affirmation de Boileau : qu'il écrivit le sonnet « presque à la sortie du collège », en réalité vers l'âge de vingt ans. Quels que fussent la date de la composition et le nom de la jeune parente, celle-ci inspira à Boileau une amitié affectueuse bien innocente, dont elle devait être digne.

(1) Lettre du 24 novembre 1707.

(2) *Revue des Langues Romanes*, 1892, *La Légende de Boileau*, p. 539.

Le désir qu'il a de cacher son poème aux yeux des autres laisse supposer un sentiment tendre sinon profond, qu'il conservait précieusement au fond de son cœur, mais, en 1707, il semble regarder cette affection comme une chose lointaine, une faiblesse de jeunesse dont il s'excuse. Ses scrupules étranges lui font désavouer le sonnet ; il le refait entièrement avant de le publier, remplaçant l'amour par l'amitié enfantine, la douleur par le ressentiment contre le médecin ignorant qui a laissé mourir son amie, ôtant ainsi à son poème ce qu'il avait de meilleur.

Aucun sujet, en effet, n'est moins adapté au talent de Boileau que celui de l'amour. Il le savait d'ailleurs et dans toute son œuvre, on ne trouve qu'un autre poème de ce genre. Cet autre est la « *Chanson sur Sylvie* » ou « *Les Vers à mettre en Chant* », écrit en 1670 :

« Voici les lieux charmants, où mon âme ravie
 Passait à contempler Sylvie
 Ces tranquilles moments si doucement perdus.
 Que je l'aimais alors ! Que je la trouvais belle !
 Mon cœur, vous soupirez au nom de l'infidèle :
 Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?

C'est ici que souvent errant dans les prairies,
 Ma main, des fleurs les plus chéries,
 Lui faisait des présents si tendrement reçus.
 Que je l'aimais alors ! Que je la trouvais belle ! » etc.

Louis Racine et de Boze prétendent que cette chanson s'adresse à une « Iris en l'air », mais Brossette dit qu'elle fut faite pour Marie Poncher de Bretouville. C'était une jeune fille du meilleur monde, fille d'un

(1) Gidel, t. III, p. 33.

lieutenant aux gardes françaises. Deux petits poèmes, écrits en 1660, témoignent de l'attachement qu'eut Boileau pour elle. Du premier Brossette dit : « L'auteur fait ici le portrait d'un très méchant cheval, sur lequel, étant fort jeune, il avait été voir sa maîtresse au village de Saint-Prix, près Saint-Denis. Il avait fait de ce voyage une relation en vers et en prose, et M. de La Fontaine, auquel il la montra, s'arrêta principalement à ces quatre vers. Le reste a été supprimé ». Voici le premier de ces poèmes :

« Tel fut ce roi des bons chevaux,
Rocinante, la fleur des coursiers d'Ibérie,
Qui, trottant nuit et jour et par monts et par vaux,
Galopa, dit l'histoire, une fois en sa vie » (1).

L'autre poème est une épigramme qui faisait partie de la même relation et que Boileau ne récitait que pour s'en moquer. « Quand je mourrai, disait-il en riant, je veux la laisser à M. Benserade. Elle lui appartient de droit : j'entends pour le style » (2).

« J'ai beau m'en aller à Saint-Prit :
Ce saint, qui de tous maux guérit,
Ne saurait me guérir de mon amour extrême.
Philis, il le faut avouer
Si vous ne prenez soin de me guérir vous-même,
Je ne sais plus du tout à quel saint me vouer » (3)

Il ne s'agit pas ici d'une passion sérieuse ; on le sent par le ton léger et badin. Ce n'était qu'un épisode sentimental de sa jeunesse. M. Auguste Rey, ancien maire

(1) *Poésies diverses*, Gidel, t. III, p. 53.

(2) *Commentaire de Brossette. Œuvres de Boileau-Despréaux*, t. I, p. 462.

(3) Gidel, t. 3, p. 53-54.

de Saint-Prix, a fait des recherches sur le voyage de Boileau à son village et a publié en 1894 le petit livre « Boileau et Silvie ». Il a trouvé qu'un frère de Marie Poncher de Bertouville (il corrige ici l'orthographe de Brossette qui avait écrit *Bretouville*) avait eu pour parain Claude Vialard, prieur de Saint-Paterne et de Saint-Prix et chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris depuis 1645. C'était probablement un oncle de Marie, car Mme Poncher s'appelait Vialard. Boileau dut le connaître dans la cour du Palais et, par son intermédiaire sans doute, il fit la connaissance de Marie, soit que celle-ci vint voir son oncle à Paris ou que Boileau accompagnât le chanoine à Saint-Prix. Un jour plus tard, Boileau alla ou retourna à Saint-Prix de toute la vitesse que les jambes de Rocinante permettaient, retrouva Marie et fit une belle promenade avec elle. Le charme de la jeune fille, l'enchantement du printemps et d'un beau paysage avec le sang de vingt ans qui coulait dans ses veines purent lui inspirer des pensées d'amour. Peut-être lui parla-t-il de mariage, mais sans recevoir d'encouragement. Songeait-elle déjà à prendre le voile ? En tout cas, leur séparation fut décidée pour une cause inconnue, sans leur laisser d'amers souvenirs. Quand le chanoine Vialard mourut en 1662, Marie suggéra à son ami de solliciter le prieuré de Saint-Paterne devenu vacant.

Boileau fit sa demande à Rome et obtint le bénéfice. Il en jouit pendant huit ans, sans prendre l'habit ecclésiastique et sans beaucoup s'occuper de sa charge. Dans l'intervalle, Marie entra dans un couvent du faubourg Saint-Germain (1). Quelque temps après, dit Brossette,

(1) Voir Bibliographie : art. Delettre, Meister, Graves.

se promenant seul au Jardin du Roi, Boileau se rappela les doux moments qu'il avait passés autrefois à la campagne en compagnie de Mlle de Bertouville et il écrivit la *Chanson de Sylvie*. Il n'y a rien dans cette affaire qui révèle une grande passion. Il estime le temps passé avec Sylvie « des moments doucement perdus » et nous avons vu dans le *Quatrain sur un portrait de Rocinante* et dans le *Fragment de la relation d'un voyage à Saint-Prix* le ton moqueur dont il pouvait parler de cette amitié peu de temps après sa séparation de Marie (1). Dans la première satire, qui date de la même époque, il fait cet aveu :

« De servir un amant je n'en ai pas l'adresse ;
J'ignore ce grand art qui gagne une maîtresse » (2).

Le besoin intense d'ouvrir son cœur, le trouble délicieux et tourmentant des sens et de l'âme qu'éprouvera Racine au même âge, Boileau ne l'a senti que dans une très petite mesure. Il ne faut pas exagérer la tendresse de ses sentiments, mais ceux-ci suffisent pour nous montrer qu'il ne manquait pas tout à fait de la tendresse naturelle du cœur. Comme M. A. Rey l'a dit : « On ne veut pas pour cela mettre l'auteur de la dixième satire aux pieds des belles. Il ne s'agit que d'un trait de jeunesse qui s'ajoute à son histoire sans changer l'idée qu'on a de ses mœurs. Boileau, un jour attendri, n'est pas un Boileau tendre. Cette vie réputée sans printemps a été traversée d'un rayon ; c'est toute la nouveauté. Le poète fut attiré vers Saint-Prix par un regard de femme » (3).

L'amitié avait beaucoup plus de part dans la vie

(1) Gidel, t. III, p. 53-54.

(2) V. 53-54.

(3) *Notes sur mon Village : Boileau et Sylvie*, p. 29.

de Boileau, même au temps de sa jeunesse, que l'amour. Il fit la connaissance de jeunes avocats, de poètes et de prêtres avec lesquels il aimait à échanger ses idées. Ses frères l'introduisirent dans une société mondaine et assez légère de comédiens et de seigneurs de libre allure. M. Jean Demeure, dans ses articles intitulés « *L'Introuvable Société des Quatre Amis* » (1) a montré que la tradition qui veut que Molière, Racine, La Fontaine et Boileau se soient réunis régulièrement dans des cabarets n'est pas certaine. On ne peut ni localiser les cabarets, ni s'assurer que les quatre grands écrivains se soient jamais rassemblés tous à la fois. Boileau les connaissait tous, cependant, et il est probable qu'il rencontra souvent les uns et les autres. Brossette dit que Boileau, Racine, La Fontaine, Chapelle, Furetière et quelques autres s'attablaient avec lui tous les jours chez un fameux traiteur, place du cimetière Saint-Jean. Dans ses relations avec tous ces jeunes gens, nous ne trouvons aucune trace d'attachement très intime, d'amitié tendre et dévouée. Ses amis étaient plutôt de gais compagnons qui aimaient comme lui les jeux d'esprit, la bonne chère et la poésie. Ils ne songeaient guère qu'à se divertir. Boileau avait besoin d'un peu de gaieté, après avoir souffert tant de contrainte et de douleurs pendant son enfance, et c'est une réelle satisfaction de voir la tristesse de son adolescence se dissiper au seuil de sa vie d'homme mûr. Dans ses plaisirs de jeune homme, nous ne trouvons, cependant, aucun signe d'une véritable sensibilité.

(1) *Revue d'Histoire littéraire*, juillet-septembre 1929, p. 161-180, 321-336.

CHAPITRE III

LA MATURITE DE BOILEAU (1660-1695)

SENSIBILITE PHYSIQUE

Dans les chapitres précédents, nous avons considéré les influences psychologiques de l'hérédité, de l'enfance et de la jeunesse de Boileau qui ont fait de lui un homme d'une sensibilité réelle quoique limitée. Arrêtons-nous maintenant pour analyser cette sensibilité de l'homme mûr : sensibilité physique, esthétique, intellectuelle et morale :

Quant à sa sensibilité physique, elle n'a rien d'extraordinaire. Il était loin d'avoir une susceptibilité intense aux excitations des sens ; aussi les formes, les couleurs, les parfums, les sons, les bruits ne l'impressionnent-ils pas davantage que le commun des hommes de son temps. C'est en badinant, dans la sixième satire, qu'il s'indigne contre les coups de marteau, la sonnerie des cloches, les miaulements des chats, les aboiements des chiens, les coups de pistolet, etc. Sa colère est feinte comme celle de Juvénal dans la satire sur les Embarras de Rome, qu'il imite. Le père Brumoy, en défendant Boileau contre la critique de la sixième satire par M. de Muralt, fait remarquer que « l'incommodité causée par les chats devait être plus sensible à Despréaux

qu'à un autre parce qu'il logeait alors dans une espèce de guérite au-dessus des gouttières » (1). Boileau occupait peut-être une place privilégiée pour entendre le concert félin, mais on ne peut tirer aucune conclusion des vers de sa satire, relativement à sa sensibilité, car ce ne sont que de pures plaisanteries depuis le commencement jusqu'à la fin. Il peste contre les paveurs qui lui bouchent le passage, les couvreurs de toits, qui font pleuvoir l'ardoise, la poutre branlante menaçant la foule attroupée, le fardeau que les chevaux ont peine à mouvoir sur le pavé glissant, la pluie qui inonde ces lieux d'un nouveau déluge et les torrents, qui, grossissant les ruisseaux, en font des rivières (2). Tous ces embarras l'ennuient ; ils lui ont paru une chose « assez chagrinante », écrit-il à Brossette en 1708, « pour mériter une satire entière » (3).

Il est vrai qu'il n'aimait pas le tapage dans la maison. Il écrivit à Racine, de Bourbon, en 1687 : « j'ai résolu de prendre un logement pour moi seul. Je suis las franchement d'entendre le tintamarre des nourrices et des servantes » (4). Il demeurait avec son neveu, Nicolas Dongois, dans la cour du Palais et Mme de Voisins, fille de Dongois, habitant la même maison, avait deux enfants âgés seulement, l'un de deux et l'autre de trois ans. La maison était forcément peu tranquille, et Boileau serait tout à fait une exception si, ayant dépassé la cinquantaine, il ne se sentait pas gêné par le bruit. De même, quand il est obligé plus tard de déménager de la maison de l'abbé de Dreux

(1) *Œuvres de Boileau*, Saint-Marc, t. V, p. 331.

(2) *Satire VI*, v. 29-80.

(3) Lettre datée du 7 août 1708 ; Giedl, t. IV, p. 546.

(4) Lettre datée du 2 septembre, 1687 ; Gidel, t. IV, p. 332.

pour s'établir chez son confesseur, l'abbé Lenoir, il est ennuyé et contrarié comme tous les gens qui déménagent. Il écrit à Brossette : « Si vous comprenez bien, monsieur, quel embarras c'est à un homme de lettres qui a des livres, des bijoux et des tableaux, que d'avoir à déménager », etc. « Et le moyen, dit-il, de se ressouvenir de son devoir, au milieu d'une foule de maçons, de menuisiers et de crocheteurs, qu'il faut sans cesse gronder, réprimander, instruire ? Il y a trois semaines que je fais cet importun métier, et je n'en suis pas encore dehors » (1). Il se peut bien que l'état nerveux causé par le bruit et l'embarras ait rendu ses gronderies et ses réprimandes plus nombreuses et plus acerbes qu'il n'était nécessaire.

Son désir de trouver la paix, la tranquillité, la solitude, d'échapper à tous les inconvénients et à toutes les importunités de la ville lui donna l'idée d'acheter une maison de campagne à Auteuil. En 1685, il acheta une assez grande propriété et la maison qui existe encore aujourd'hui dans la rue Boileau. Cette retraite fit sa joie pendant vingt ans. Combien d'autres ont rêvé de sa retirer de la vie active dans une maisonnette au fond des bois sans jamais réaliser leur rêve !

Il y avait quelque chose de plus vexant et de plus incommode encore que les bruits et le va-et-vient qui l'entouraient, quelque chose qui le rendait plus enclin aux irritations de toute sorte : c'était sa propre maladie. Sa santé, toujours délicate, s'est affaiblie assez souvent pendant sa maturité et presque continuellement pendant sa vieillesse. Dès l'âge de vingt-cinq ans, il souffrit d'un asthme et de temps en temps il

(1) Lettre du 15 août 1699 ; Gidel, t. IV, p. 422.

parle dans ses lettres d'un fâcheux rhume, d'une toux continue, d'une fièvre violente ou de la perte entière de sa voix. Au printemps de 1676 il fut tourmenté longtemps d'une fièvre des plus ardentes. Tout cela l'agaçait, naturellement, mais il supporta assez patiemment les interruptions de son travail, la limitation de son activité, la nécessité de se priver de beaucoup de plaisirs, comme celui d'assister aux séances de la Petite Académie, sans parler de la souffrance et des incommodités qu'il dut subir. On ne serait pas étonné de le trouver beaucoup plus irritable qu'il ne l'était, étant données toutes les causes de troubles nerveux qui l'accablaient. Rodocanachi voit ici la source de l'humeur satirique de Boileau. Il dit dans un article intitulé « *Les Injustices de Boileau* » : « La souffrance conduit les uns au pessimisme, les autres à l'ironie et à l'incroyance. Boileau s'en prit à ses semblables » (1). Ne serait-il pas plus juste de dire que Boileau, naturellement optimiste et croyant, mais porté à l'expression satirique, devint, par l'influence de la souffrance, plus ironique, plus combatif, plus acerbe même qu'il ne l'aurait été si sa vie avait toujours été paisible et heureuse ? Encore ceci ne s'applique-t-il qu'à la période de ses satires, car, à l'époque de sa vieillesse, nous le trouverons, malgré son état physique déclinant sans cesse, adouci et rendu plus amène par l'effet d'autres influences.

Ne nous arrêtons donc plus à l'effet psychologique des sensations physiques de Boileau où nous ne trouvons rien de particulier, si ce n'est le grand nombre d'afflictions qui lui sont échues en partage.

(1) *Revue politique et littéraire*, 18 décembre 1926, t. 64, p. 744-749.

CHAPITRE IV

SENSIBILITE INTELLECTUELLE

Les critiques qui prétendent que Boileau manque de sensibilité doivent donner au mot « sensibilité » le sens limité de « tendresse de cœur », mais n'est-ce pas exagérer encore de le considérer comme totalement dépourvu de tendresse ? Il faut se souvenir qu'il y a des émotions qui résultent de désirs ou de répugnances intellectuels aussi bien que d'autres qui sont la conséquence de sympathies ou d'antipathies morales et que les premières peuvent être plus fortes que les dernières ; c'est le cas chez Boileau. On ne peut pourtant pas tracer une ligne de démarcation très nette entre la sensibilité intellectuelle et la sensibilité morale.

La sensibilité intellectuelle chez Boileau réside principalement dans le désir de savoir et de créer, dans l'amour de la beauté littéraire, de la vérité que la raison révèle ; on la trouve également dans la contrepartie de toutes ces affections : la haine de l'ignorance, de la mauvaise littérature, de tout ce qui n'est pas vrai, clair, naturel et raisonnable. Ces goûts et dégoûts intellectuels sont si forts chez lui que la réalisation de ce qui lui plaît peut lui donner une joie intense, même passionnée, tandis que ce qui lui déplaît est capable de

susciter en lui une vive colère ou une antipathie violente.

Il semble peut-être singulier de considérer l'amour du savoir, de la raison, de la vérité, comme des preuves de sensibilité. Ce sont qualités d'un esprit bien équilibré, dira-t-on. La raison n'est-elle pas l'antithèse des fortes émotions ? Cela est vrai, et pourtant, c'est à cause de ces affections intellectuelles que Boileau est fortement attaché aux amis de l'érudition, de la raison, de la vérité et à toutes les œuvres qui s'inspirent du bon goût. S'il estime tant M. Domat et son livre, c'est parce que le savant juriste est le « restaurateur de la raison dans la jurisprudence » (1). S'il est un admirateur si passionné de Pascal et du grand Arnauld, c'est en grande partie à cause de leur savoir, de leur bon sens semblable au sien jusque dans l'âpreté de la satire. Et puis, au désir de savoir, à l'amour de la raison, à l'amour de la vérité est liée la haine de Boileau pour les défauts contraires : l'aversion pour l'ignorance, pour l'erreur, pour l'absurde, pour le faux. S'il est saisi d'une antipathie violente pour les écrits des Cotin, des Chapelain, des Scarron, des Perrault, c'est que ceux-ci s'écartent d'une façon ou d'une autre de la raison ou de la vérité. Un homme moins sensible, en parcourant le *Jonas* de Coras, le *Poème de la Lune* de Saint-Amand ou la *Pucelle* de Chapelain pourrait se contenter de les écarter et de murmurer intérieurement : « Ce sont des œuvres assez ennuyeuses » ; Boileau éclate. Il ne peut se contenir. Il faut qu'il venge la Raison violée.

Chez Boileau, le désir de savoir se manifeste dans son goût pour l'étude, pour la lecture, pour la corres-

(1) Lettre à Brossette datée du 15 juin 1704 ; Gidel, t. IV, p. 502.

pondance et la conversation avec des savants. Nous avons déjà vu l'ardeur qu'il avait, tout enfant, pour la lecture, s'y absorbant quelquefois au point d'oublier l'heure des repas. Il apprenait par cœur le roman des *Amours de Théagène et Chariclée* « pour n'en plus craindre la proscription ». Dès lors, l'habitude de la lecture constante est prise chez lui et il ne la quittera plus. Elle sera peut-être le plus grand plaisir de sa vie.

L'inventaire de son mobilier fait après sa mort nous apprend que sa bibliothèque comprenait plus de 1.700 volumes, ce qui constituait une grande collection pour cette époque. Le vicomte de Grouchy mit le détail de cet inventaire à la portée des lecteurs dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Île de France* pour 1889 (1). On y voit que sur 295 entrées, 128 sont des ouvrages en latin ou en grec, dont quelques-uns ont de nombreux volumes. On ne peut être surpris de l'abondance de ces ouvrages quand on se rappelle le rôle que joua Boileau dans la Querelle des Anciens et des Modernes. Les nombreuses citations latines qui lui venaient à la mémoire à tout moment et émaillaient sa correspondance et sa conversation font voir combien il était nourri des œuvres classiques. Presque tous les grands écrivains grecs et latins figurent dans sa collection : Homère, Hésiode, Pindare, Hérodote, Aristophane, Platon, Xénophon, Aristote, Démosthène, Cicéron, César, Catulle, Virgile, Horace, Tite-Live, Ovide, Plutarque, Tacite et Suétone. Les noms de certains de ses auteurs favoris ne se trouvent pas dans l'inventaire, mais c'est peut-être parce que quelques entrées ne donnent pas les titres des œuvres.

(1) P. 130-144.

et le nom des auteurs. Bien que nous ne trouvions pas les noms de Sophocle, d'Euripide, de Térence, de Théocrite, de Juvénal, nous savons qu'il les goûtait beaucoup et il possédait assurément leurs œuvres. Dès le collège, il était porté vers la satire, Il lisait donc Horace, Juvénal, Perse, Lucilius et les autres satiriques latins avec un plaisir particulier, à cause de l'affinité qu'il sentait entre son propre talent et leur génie. La satire fine et judicieuse d'Horace et la verve énergique et indignée de Juvénal le séduisirent au point qu'il les adopta comme modèles.

Il lisait beaucoup aussi les auteurs français modernes et contemporains. Les œuvres les plus sérieuses ne le rebutaient pas. Sa bibliothèque comprenait des ouvrages de philosophie, de grammaire, d'histoire, d'histoire naturelle et quelques œuvres religieuses telles que les *Antiquités judaïques* de Josèphe, l'*Augustinus* de Jansenius, un *Traité de Piété* et des *Entretiens sur Saint-Matthieu*. Ce sont les œuvres traitant de questions morales qu'il goûtait spécialement, tandis que les livres de science pure, de droit, de théologie, de mathématiques, etc., l'intéressaient peu. Il les laissait volontiers aux spécialistes.

« Que l'astrolabe en main, un autre aille chercher
Si le soleil est fixe ou tourne sur son axe,
Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe
Que Rohaut vainement sèche pour concevoir
Comment, tout étant plein, tout a pu se mouvoir ;
Ou que Bernier compose et le sec et l'humide
Des corps ronds et crochus errant parmi le vide » (1).

(1) *Épître*. V, v. 28-34 ; Gidel, t. II, p. 185.

Pour lui, il préfère chercher à se connaître en philosophe, guidé par la raison.

Lorsque le sujet de son travail est à son goût, aucune étude ne lui semble trop ardue. Dès sa première satire, il a le désir de perfectionner ses vers. Il les corrige avec le plus grand soin, suivant le conseil qu'il donne aux autres :

« Hâtez-vous lentement ; et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage :
Polissez-le sans cesse et le repolissez ;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez » (1).

Le travail assidu lui fournit une excitation dont il a besoin pour se tenir à un haut degré d'activité intellectuelle. Il le goûte pour lui-même ; il l'admire chez les autres. Son grand respect pour le roi est dû en partie à ce qu'il fait « honte à ces rois que le travail étonne » (2) et s'il éprouve pour Malherbe une admiration que nous trouvons un peu excessive, c'est en grande partie à cause du soin attentif avec lequel celui-ci travaillait. Dans sa lettre à M. de Maucroix, datée du 29 avril 1695, il dit que Malherbe « croit de réputation à mesure qu'il s'éloigne de son siècle. La vérité est pourtant, continue-t-il, que la nature ne l'avait pas fait grand poète ; mais il corrige ce défaut par son esprit et son travail ; car personne n'a plus travaillé ses ouvrages que lui, comme il paraît assez par le petit nombre de pièces qu'il a faites. Notre langue veut être extrêmement travaillée » (3).

(1) *Art Poétique*, Chant I^{er}, v. 231-234 ; *id.*, t. II, p. 305.

(2) *Discours au roi*, v. 117.

(3) *Id.*, t. IV, p. 187.

Boileau entreprend l'étude du *Traité du Sublime* de Longin, plus encore pour s'instruire lui-même que pour le faire connaître au public. C'est à son honneur qu'il ait suffisamment goûté cette œuvre pour vouloir consacrer beaucoup de temps à l'étudier, à la traduire, et à la commenter. Sa traduction du *Traité du Sublime* avec ses *Remarques* et ses *Réflexions critiques* occupent dans l'édition de Gidel presque trois cents pages. Longin n'était pas seulement un rhétoricien éclairé et un critique habile. C'était un ministre d'Etat considérable, un grand philosophe et un homme de cœur, et il méritait bien une étude aussi sérieuse.

La conversation des personnes lettrées et spirituelles fut pour Boileau une des grandes joies de la vie. Des hommes d'une grande distinction tels que M. de Pomponne, le prince de Condé, Lamoignon et le grand Arnauld le recherchaient pour son bon sens, son esprit et sa droiture, ayant à le voir et à l'entendre le même plaisir qu'il trouvait lui-même dans leur société.

M. de Pomponne, ministre des Affaires Etrangères et neveu du grand Arnauld était fort estimé de Boileau. Il était très instruit et sa conversation ne pouvait être que profitable. « C'était un homme, dit Saint-Simon, qui excellait surtout par un sens droit, juste, exquis... d'une modestie, d'une modération, d'une simplicité de mœurs admirables, et la plus solide et la plus éclairée piété » (1). Comme Boileau, il n'avait pas de plus grand plaisir que son travail, ses livres et ses amis.

Boileau admirait également le grand Condé, qui aimait à le recevoir à Chantilly. Condé s'intéressait beau-

(1) *Mémoires*, A. de Boislisle, Hachette, 1918, t. 6, p. 337.

coup à la littérature et leurs discussions, dans lesquelles ils étaient souvent d'avis contraires, étaient pour l'un et pour l'autre une source d'activité intellectuelle (1).

Lamoignon, premier président du Parlement, était un des meilleurs amis de Boileau. Charmé de son goût pour les anciens, de son esprit si fin, il le recevait souvent dans son hôtel de la rue Pavée où il avait l'habitude d'assembler à certains jours une sorte d'académie de savants. Très savant lui-même, il sut donner à ces réunions un caractère à la fois instructif et charmant. C'est là que Boileau rencontrait souvent les pères jésuites, Bourdaloue et Rapin, qu'il comptait parmi ses excellents amis (2). C'est aussi Lamoignon qui le mit en relation avec le grand Arnauld, à qui Boileau voua une admiration allant jusqu'à la vénération (3). Dans l'építaphe qu'il composa pour lui en 1694, il l'appelle « le plus savant mortel qui jamais ait écrit ».

D'autres amis avaient attiré Boileau par leur intelligence et leur savoir supérieurs. C'étaient Pontchartrain, secrétaire d'Etat pour la marine et la maison du roi ; le marquis de Termes ; le duc de Vivonne ; le prince de Conti ; d'Aguesseau, procureur-général ; M. Nicole et le père de La Chaise. Le commerce de tels esprits était pour lui un aiguillon utile et une source d'inspiration.

Dans la même mesure où il admire l'érudition et la sagesse, il méprise et condamne l'ignorance et la sottise (4). Sa propre connaissance du latin n'était pas

(1) *Botacana*, p. 115 ; L. Racine, *Mémoires*, p. 253.

(2) *Le Lutrin, Avis au lecteur*, t. II, p. 410.

(3) Gidel, t. I, p. CXCv.

(4) *Arrêt burlesque*, *id.*, t. III, p. 248.

parfaite et infaillible, et cependant, il se moque avec beaucoup de vivacité des hommes de lettres français qui écrivent en latin sans avoir une connaissance assez exacte de la langue pour sentir la valeur des mots (1). A son avis, la grande faute de Charles Perrault, à qui il a fait la guerre de 1687 à 1694, c'est de juger les œuvres des anciens sans les comprendre, sans même savoir les lire dans la langue originelle. C'est l'idée centrale des neuf premières *Réflexions Critiques sur quelques passages du rhéteur Longin*. Cette ignorance de Perrault lui fit commettre dans un commentaire sur Homère, dit-il, « une des énormes bévues qui aient jamais été faites, prenant une date pour une comparaison » (2). « On ne saurait trop condamner M. P..., qui, ne sachant point la langue d'Homère, vient hardiment lui faire son procès sur les bassesses de ses traducteurs, et dire au genre humain, qui a admiré les ouvrages de ce grand poète durant tant de siècles : « Vous avez admiré des sottises » (3). Dans un autre endroit, il dit : « On ne sera donc assez surpris ici de voir que cette bassesse et ce galimatias appartiennent entièrement à M. P..., qui, en traduisant Pindare, n'a entendu ni le grec, ni le latin, ni le français » (4). Et encore, « Il n'a jamais lu Longin, selon toutes les apparences, que dans ma traduction » (5). Après avoir indiqué quantité de fautes que Perrault avait faites, il conclut : « Cela montre bien les étranges inconvénients qui

(1) *Fragment d'un Dialogue contre les modernes qui font des vers latins* ; *Id.*, t. III, p. 236, 239-240.

Lettre à Brossette datée du 6 octobre 1701 ; *Id.*, t. IV, p. 452-453.

(2) *Réflexion VII* ; *Id.*, t. III, p. 355.

(3) *Réflexion VII* ; *Id.*, t. III, p. 362.

(4) *Réflexion VII* ; *Id.*, t. III, p. 368.

(5) *Réflexion IV* ; *Id.*, t. III, p. 333.

arrivent à ceux qui veulent parler d'une langue qu'ils ne savent point » (1).

Ces mots : « sottise », « bassesse », « galimatias », « énormes bévues », sont durs. Boileau ne s'exprime pas souvent dans ses œuvres avec tant d'aigreur, mais quand sa colère est excitée par l'erreur des hommes, il ne sait pas, comme un Fénelon, modérer son langage et garder un ton poli ; il laisse déborder sa bile.

Un autre type d'ignorant qui excite les courroux de Boileau est le galant

« de qui tout le métier

Est de courir le jour de quartier en quartier.

Et d'aller, à l'abri d'une perruque blonde,

De ses froides douceurs fatiguer le beau monde,

Condamne la science, et, blâmant tout écrit,

Croit qu'en lui l'ignorance est un titre d'esprit ;

Que c'est des gens de cour le plus beau privilège,

Et renvoie un savant dans le fond d'un collège » (2).

L'ignorance des médecins est encore une occasion pour Boileau de montrer sa vivacité d'humeur. Il a une foi très limitée dans une science si peu développée, si incertaine. Etant allé prendre les eaux à Bourbon, dans l'espoir de recouvrer la voix, il écrit à Racine et se montre sceptique à l'égard de l'efficacité des remèdes. Le 13 août 1687 il écrit de Moulins : « A vous dire le vrai, mon cher monsieur, c'est quelque chose d'assez fâcheux que de se voir ainsi le jouet d'une science très conjecturale, et où l'un dit blanc et l'autre noir : car les deux derniers, MM. Bourdier et Baudière, ne soustiennent pas seulement que le bain n'est point bon à

(1) *Réflexion VI* ; *Id.*, t. III, p. 358.

(2) *Satire IV*, v. 11-18.

mon mal ; mais ils prétendent qu'il y va de la vie, et citent sur cela des exemples funestes. Mais enfin, me voilà livré à la médecine, et il n'est plus temps de reculer » (1). Moins révolté que Molière contre les médecins et leurs ordonnances, Boileau obéit docilement à ses deux médecins, M. Bourdier et M. Amiot, et à son apothicaire, M. Baudière, même quand leurs remèdes lui font du mal et qu'il doute de leur succès définitif. Le 19 août 1687, il écrit à Racine : « Aujourd'hui... j'ai pris une médecine qui m'a fait tomber quatre fois en faiblesse, et qui m'a jeté dans un abattement dont même les plus agréables nouvelles ne seraient pas capables de me relever » (2). Boileau ayant toujours eu une santé si précaire, il est souvent question de médecins et de diagnostics dans sa correspondance avec Racine. Il ne condamne pas tous les médecins, mais il distingue entre ceux qui sont vraiment savants et amis du progrès et les ignorants qui suivent aveuglément les anciens en se méfiant de toute innovation. Il a beaucoup de respect pour M. Dodart, pieux janséniste et auteur de nombreux ouvrages de médecine et de botanique, pour M. Daquin, premier médecin du roi et pour M. Fagon qui remplaça ce dernier dans sa charge en 1693. Il admire le courage qu'eut Fagon de soutenir une thèse sur la circulation du sang.

Quoique zélé admirateur de la littérature des anciens, Boileau trouve que c'est le comble de la folie de vouloir recourir à leur autorité en matière de science, comme le fait le fils de M. Diafoirus, qui « s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et... jamais...

(1) Gidel, t. IV, p. 299.

(2) *Id.*, t. IV, p. 305.

n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle, touchant la circulation du sang, et autres opinions de la même farine » (1). Dans la satire contre les Femmes, Boileau donne libre cours à son humeur contre les médecins ignorants. Il voudrait bien que la malade imaginaire, dont il a fait le portrait, fût punie par une véritable maladie et il croit que son vœu s'accomplira peut-être par les soins de MM. Courtois et Denyau, deux médecins de Paris, qui avaient nié la circulation du sang.

« Peut-être avant deux jours,
Courtois et Denyau, mandés à son secours,
Digne ouvrage de l'art dont Hippocrate traite,
Lui sauront bien ôter cette santé d'athlète ;
Pour consumer l'humeur qui fait son embonpoint,
Lui donner sagement le mal qu'elle n'a point ;
Et, fuyant de Fagon les maximes énormes,
Au tombeau mérité la mettre dans les formes.
Dieu veuille avoir son âme, et nous délivre d'eux !
Pour moi, grand ennemi de leur art hasardeux,
Je ne puis cette fois que je ne les excuse » (2).

Dans la huitième satire, aussi, il tourne en ridicule les disciples d'Hippocrate :

« Les animaux ont-ils des universités ?
Voit-on fleurir chez eux des quatre facultés ?
Y voit-on des savants en droit, en médecine,
Endosser l'écarlate et se fourrer d'hermine ?
Non, sans doute ; et jamais chez eux un médecin
N'empoisonna les bois de son art assassin » (3).

(1) Molière : *Le Malade Imaginaire*, acte II, scène 6.

(2) *Satire X*, v. 421-431 ; Gidel, t. II, p. 80-81.

(3) *Satire VIII*, v. 169-174 ; Id., t. II, p. 22-23.

Que doit penser l'âne

« quand il voit avec la mort en troussé,
Courir chez un malade un assassin en housse ? »

Le médecin de la quatrième satire qui guérit un certain bigot le fait par hasard plutôt que par adresse (1) ; toutefois, il serait plus facile de compter combien de gens Guénaud et l'antimoine avaient fait mourir dans un printemps que d'énumérer toutes les espèces de folies humaines.

Avec quelle ironie délicate il condamne les principes arriérés de la Faculté de médecine dans *l'Arrêt burlesque* où la Cour « enjoint au cœur de continuer d'être le principe des nerfs... Ordonne pareillement au chyle d'aller droit au foie, sans plus passer par le cœur, et au foie de le recevoir. Fait défenses au sang d'être plus vagabond, errer ni circuler dans le corps, sous peine d'être entièrement livré et abandonné à la Faculté de médecine. Défend à la Raison et à ses adhérents de plus s'ingérer à l'avenir de guérir les fièvres... A réintégré le feu dans la plus haute région du ciel... A banni à perpétuité la Raison des écoles de ladite Université ; lui fait défenses d'y entrer, troubler ni inquiéter ledit Aristote en la possession et jouissance d'icelles, à peine d'être déclarée janséniste et amie des nouveautés ». Ainsi, Boileau combat toujours l'ignorance avec l'arme de la satire, tandis qu'il révère l'intelligence et le bon sens.

Avec le désir de savoir, il y a aussi chez Boileau, le désir de créer, l'ardeur au travail et l'amour de ses œuvres. Le désir de créer ne comprend pas, cependant, le désir de donner ses ouvrages au public. Il ne montre aucun empressement à les publier et ce n'est qu'après

la publication d'une « édition monstrueuse » pleine de fautes, faite à son insu, qu'il se décide à donner une édition authentique. « Sa tendresse de père, dit-il, s'est réveillée à l'aspect de ses enfants ainsi défigurés et mis en pièces » (1). Il les fait donc paraître dans leur forme correcte en 1666. Dès lors, il donne de nouvelles éditions avec de nouvelles préfaces en 1674, 1683, 1694 et 1701 et trois mois avant sa mort, quand il ne pouvait plus marcher d'un bout de sa chambre à l'autre sans être appuyé sur les bras de ses domestiques, il écrit à Brossette qu'il travaille encore activement à préparer une nouvelle édition (2).

Boileau ne s'enthousiasmait pas seulement pour son propre travail et ses propres productions. Il aimait aussi à collaborer avec d'autres dans des entreprises sérieuses. Comme historiographe du roi, il se consacra avec Racine à la tâche d'écrire l'histoire du règne, donnant l'effort que lui permettait sa santé à un genre qui ne lui convenait pas. Il avait le sens de la responsabilité des groupes et il montra beaucoup de zèle, en particulier, pour les travaux de l'Académie des Médailles. Personne n'était plus assidu que lui aux séances qui se tenaient deux fois par semaine. Quand la maladie l'empêcha d'y assister, il continua à s'intéresser aux travaux de la compagnie et, pendant son séjour à Bourbon, où il était allé prendre les eaux, il se fit envoyer les inscriptions projetées, les examina et renvoya ses avis à Paris. Il avait d'autant plus d'ardeur pour les travaux de la Petite Académie que ceux de l'Académie Française l'intéressaient médiocrement.

(1) *Préface I* ; *Id.*, t. I, p. 4.

(2) Lettre datée du 11 décembre 1710 ; *Id.*, t. IV, p. 565.

Quelquefois, cependant, il prit intérêt à quelque projet des quarante « immortels ». Il désirait, nous dit l'abbé d'Olivet, que l'Académie Française entreprit de faire faire une série de traductions d'œuvres anciennes qui serviraient de modèles aux écrivains contemporains. « Il n'y a que le goût des anciens, disait-il, qui puisse former parmi nous et des auteurs et des connaisseurs ». C'était une vieille thèse qui excitait toujours son ardeur et à cette occasion, dit l'abbé d'Olivet, il en parla « avec un feu qu'il n'avait guère dans la conversation à moins qu'elle ne roulât sur des matières de son ressort » (1).

La *raison* et la *vérité* sont les deux idéals prédominants de la doctrine de Boileau. Ce sont ses dieux et il n'y a guère de page dans son œuvre où il ne les honore. Tout le monde sait par cœur les fameux vers où il les exalte :

« Aimez donc la raison ; que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.
La plupart, emportés d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée.

.....
Evitons ces excès... Tout doit tendre au bon sens » (2).

.....
« Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable » (3).

La raison de Boileau n'est pas une raison sèche et raisonneuse, qui se perd dans les labyrinthes de la métaphysique et qui exclut la sensibilité. C'est, au contraire, une raison très simple, comme celle de Pascal, une raison qui doit gouverner les actes de tous les

(1) *Histoire de l'Académie*, p. 80.

(2) *Art Poétique*, Chant I, v. 37-43 ; Gidel, t. II, p. 288.

(3) *Épître IX*, v. 43 ; *Id.*, t. II, p. 232.

jours ainsi que les œuvres littéraires. Tout ce qui est fidèle à la raison lui fait plaisir ; tout ce qui l'offense excite son indignation. Les hommes se distinguent des animaux par le don précieux de la raison, dit-il, et cependant, les animaux qui agissent par instinct sont souvent plus sages que les hommes qui ne se servent pas de leur faculté intellectuelle. On ne voit pas chez les animaux des brigands, des pédants, des chicaneurs, des conquérants. Pendant que la fourmi se prépare avec diligence pour l'hiver, l'homme court partout sans savoir ce qu'il veut. Il est gouverné par l'ambition, l'ainour, l'avarice, la haine, mais rarement par le bon sens (1). Les femmes, au lieu de se conduire d'une façon un peu raisonnable, sont coquettes, affectées, infidèles, passionnées pour le jeu et folles dans leurs dépenses (2).

Boileau est donc l'adversaire du faux goût, de la bigoterie, de la sottise partout où il les voit, que ce soit en médecine, en théologie, en droit, en littérature ou dans la conduite des hommes. Il est prêt lui-même (et en cela il est un vrai disciple de Descartes), à suivre la raison où qu'elle le conduise, à accepter la vérité partout où il la voit. On ne pouvait le fréquenter sans reconnaître en lui une large ouverture d'esprit. En sortant d'un entretien avec lui, Mathieu Marais disait : « Il y a plaisir à entendre cet homme-là ; c'est la raison incarnée » (3). Boileau croyait lui-même que c'était là le mérite principal de son œuvre et la cause de son succès.

(1) *Satire VIII.*

(2) *Satire X.*

(3) Lettre de M. Marais à Bayle, 25 mai 1698. Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. IX, p. 5.

« Sais-tu pourquoi mes vers sont lus dans les provinces ?
Sont recherchés du peuple, et reçus chez les princes ? »

demande-t-il dans la neuvième épître.

« Ce n'est pas que leurs sons, agréables, nombreux,
Soient toujours à l'oreille également heureux ;
Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure,
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure :
Mais c'est qu'en eux le vrai, du mensonge vainqueur,
Partout se montre aux yeux, et va saisir le cœur ; » (1)

Lorsqu'il trouve des œuvres qui respectent la raison, la nature et la vérité, il donne libéralement ses éloges. Térence lui plaît, par exemple, parce qu' « il ne cherche point à faire rire, ce qu'affectent surtout les autres comiques ; il ne s'étudie qu'à dire des choses *raisonnables* et tous les termes sont *dans la nature*, qu'il peint toujours admirablement » etc. (2). Mais quand son bon sens est choqué, il est prêt à entrer en bataille.

Vers 1675, l'Université de Paris voulait arrêter l'expansion de la nouvelle philosophie de Descartes et de Gassendi et s'occupait d'une requête au Parlement pour empêcher qu'on n'enseignât d'autre philosophie que celle d'Aristote. Cette petitesse d'esprit a son parallèle aujourd'hui dans le Tennessee où l'enseignement de la théorie de l'évolution, considérée comme contraire aux vérités de la Bible, a été supprimé par une loi de l'état. Malheureusement, il a manqué au Tennessee un satirique pour faire voir le ridicule d'une telle action et pour empêcher que l'arrêt ne fût promulgué. Par l'*Arrêt burlesque*, Boileau vint au secours de la raison

(1) *Épître IX*, v. 47-54 ; Gidel, t. II, p. 232-233.

(2) *Bolaeana*, p. 48.

et rendit impossible le véritable arrêt. Avec quelle verve et quelle vivacité il écrit quand il s'associe à la logique cartésienne contre les docteurs en Sorbonne. Dans le langage juridique, il constate qu'une inconnue nommée la Raison aurait entrepris d'entrer par force dans les écoles de l'Université de Stagire, et « pour cet effet, à l'aide de certains quidams factieux, prenant les surnoms de Gassendistes, Cartésiens, Malebranchistes et Pourchotistes, gens sans aveu, se serait mise en état d'en expulser ledit Aristote, ancien et paisible possesseur desdites écoles... où ledit Aristote aurait toujours été reconnu pour juge sans appel et non comptable de ses opinions » (1). A la fin, Aristote est maintenu en pleine possession de l'Université. Cette protestation spirituelle, courageuse et efficace contre un projet absurde fait grand honneur à Boileau.

Son sens de la vérité est choqué un jour chez Lamoignon au cours d'une conversation où il entend soutenir par des casuistes qu'on n'est pas obligé d'aimer Dieu. Il s'échauffe peu à peu et quand il ne peut plus se contenir, il se lève et s'écrie avec feu : « Ah ! la belle chose que ce sera au jour du dernier jugement, lorsque Notre-Seigneur dira à ses élus : « Venez, les bien-aimés de mon Père, parce que vous ne m'avez jamais aimé de votre vie ; que vous avez toujours défendu de m'aimer, et que vous vous êtes toujours fortement opposés à ces hérétiques qui voulaient obliger les chrétiens de m'aimer ! Et vous, au contraire, allez au diable et en enfer, vous les maudits de mon Père, parce que vous m'avez aimé de tout votre cœur, et que vous avez sollicité et pressé tout ce monde de

(1) Gidel, t. III, p. 245-246.

m'aimer » (1). Cette explosion railleuse, sensée et éloquente suffit pour faire rire tout le monde et mettre fin à la discussion.

Une autre fois, dans une conversation chez Lamignon, il fut plus touché encore. On parlait des anciens et des modernes, et Boileau soutint devant plusieurs jésuites que les modernes n'égalaien't pas les anciens, à l'exception d'un seul qui les surpassait tous. On voulait savoir le nom de ce grand écrivain, mais il ne voulait pas offenser les jésuites en nommant l'auteur des *Lettres Provinciales*. Quand on le pressa avec insistance, pourtant, il s'écria enfin : « C'est Pascal, morbleu ! » Mme de Sévigné raconte cette histoire tout au long avec son enjouement habituel, en exagérant un peu, sans doute, pour rendre l'anecdote plus pittoresque. Ce qui nous intéresse surtout ici, c'est la passion avec laquelle Boileau soutenait un auteur qui, pour lui, était un « merveilleux génie », dont l'œuvre était la raison et la vérité même. « Pascal, dit le Père, tout rouge, tout étonné, Pascal est beau autant que le faux peut l'être. — Le faux, dit Despréaux, le faux ! sachez qu'il est aussi vrai qu'il est inimitable ; on vient de le traduire en trois langues ». Le Père répond : « Il n'en est pas plus vrai ». Despréaux s'échauffe et criant comme un fou : « Quoi ? mon Père, direz-vous qu'un des vôtres n'ait pas fait imprimer dans un de ses livres qu'un chrétien n'est pas obligé d'aimer Dieu ? Osez-vous dire que cela est faux ? — Monsieur, dit le Père en fureur, il faut distinguer. — Distinguer, dit Despréaux, distinguer, morbleu ! distinguer, distinguer si nous sommes obligés d'aimer Dieu » et prenant Corbinelli

(1) *Ménagiana*, t. II, p. 301-302.

par le bras, s'enfuit au bout de la chambre ; puis, revenant et courant comme un forcené, il ne voulait jamais se rapprocher du Père, s'en alla rejoindre la compagnie, qui était demeurée dans la salle où l'on mange : ici finit l'histoire, le rideau tombe » (1).

Avec quel réalisme Mme de Sévigné nous fait assister à cette scène. Nous voyons Boileau arpentant la salle pour donner cours à son courroux. C'est une belle colère, celle qui est provoquée par le dénigrement d'un auteur comme Pascal, l'objet de sa vénération. Avec quelle candeur et quelle violence elle surgit pour défendre cet autre ami de la Raison.

Une autre anecdote montre avec quelle difficulté il se contenait quand il entendait exprimer des jugements erronés. C'était dans les premières années de son amitié pour Racine que celui-ci conçut un jour l'idée de se divertir en l'amenant faire visite à Chapelain. Il le présenta comme M. le bailli de Chevreuse, qui, se trouvant à Paris, voulait faire la connaissance d'un homme important. Chapelain n'éventa pas la supercherie et une conversation sur la littérature s'engagea. Quand Chapelain exalta les mérites de l'Arioste au préjudice de Molière, Boileau prit feu et se serait trahi, si Racine n'avait pas trouvé le moyen de terminer brusquement la visite (2).

D'autres anecdotes encore font ressortir sa vive susceptibilité littéraire. Monchesnay nous dit que « lorsqu'on lui faisait quelque lecture où il rencontrait des traits la satisfaction qu'il en ressentait éclatait dans ses yeux et dans ses discours ; mais aussi n'en était-il

(1) Lettre à Mme de Grignan datée du 15 janvier 1690.

(2) *Bolaeana*, p. 135.

maître de se contenir quand il trouvait quelque chose de choquant dans un ouvrage ». « Je l'ai vu se lever brusquement de son siège, dit Monchesnay, au récit que nous fit l'abbé de Villiers d'une petite pièce de vers, où s'était glissé le terme de *mauvais vent*. « Ah ! Monsieur, s'écria-t-il, voilà qui mettra en mauvaise odeur tout votre ouvrage » (1).

Dans la littérature de son époque, Boileau attaque sans ménagement et à coups répétés tout ce qui s'écarte de la nature et de la raison : l'afféterie des précieuses ; l'exagération de la vérité dans certaines tragédies ; la déformation de la nature chez certains auteurs comiques ; l'enflure qu'on trouvait au théâtre, dans la chaire, dans les cours : la confusion, l'incorrection ou le barbarisme de l'expression dans les œuvres de tout genre.

Nous avons déjà vu qu'à un certain moment de sa jeunesse, Boileau dévorait les romans de Mlle de Scudéry, de La Calprenède et de tous ceux qui faisaient grand éclat alors dans ce genre. Tout le monde les lisait. Mme de Sévigné, même, goûtait beaucoup ces lectures, tout en les estimant frivoles (2). Boileau avoue dans son *Discours sur le Dialogue des Héros de Roman* avoir regardé ces romans, quand il était fort jeune, comme des chefs-d'œuvre de la langue française. « Mais enfin mes années étant accrues, dit-il, et *la raison* m'ayant ouvert les yeux, je reconnus la puérité de ces ouvrages » (3). Son admiration fut de courte durée et la lecture de romans ne corrompit pas son

(1) *Bolaeana*, p. 127.

(2) Lettre de Mme de Sévigné, 16 novembre 1689.

(3) Gidel, t. III, p. 176-177.

goût. Au contraire, elle lui fournit de nombreuses occasions d'attaques satiriques. Il avait assez de discernement pour distinguer entre certaines beautés de l'*Astrée* et les nombreux défauts qu'il trouvait dans les romans de Gomberville, La Calprenède, Desmarets et Scudéry. Il était contrarié que ces derniers auteurs eussent offensé la vérité historique et la vraisemblance en prenant pour héros des rois et des capitaines de l'antiquité et en leur donnant le même esprit et le même langage amoureux qu'emploient les bergers d'Honoré d'Urfé. Mlle de Scudéry était allée plus loin encore et, au lieu de peindre le roi Cyrus comme le grand conquérant qu'il était, elle en faisait « un Artamène plus fou que tous les Céladons et tous les Sylvandres ; qui n'est occupé que du seul soin de sa Mandane, qui ne sait du matin au soir que lamenter, gémir et filer le parfait amour » (1). Boileau trouve que c'est une très grande absurdité de cet auteur d'avoir choisi le plus grand siècle de la république romaine pour peindre les caractères de quelques bourgeois de son quartier (2). Pour exprimer sa désapprobation de ces romans où certains rois ou capitaines de l'antiquité ne s'occupent que de « *carte de Tendre* », d'énigmes galantes et de plaintes amoureuses, il écrit en 1664 le *Dialogue des Héros de Roman* où il fait comparaître devant Pluton les divers héros et héroïnes de ces romans. Il tourne en ridicule « leur afféterie précieuse de langage, leurs conversations vagues et frivoles, les portraits avantageux faits à chaque bout de champ de personnes

(1) *Discours sur le Dialogue des Héros de Roman* ; Gidel, t. III, p. 176.

(2) *Lettre à Brossette* du 7 janvier 1703 ; Gidel, t. IV, p. 467.

de très médiocre beauté et quelquefois même laides par excès, et tout ce long verbiage d'amour qui n'a point de fin » (1). Ne se montre-t-il pas bien sensible à ce genre de mauvais goût lorsqu'il prête son aversion et sa colère à Diogène, qui traite les héros de roman de *troupe de fous* et à Pluton qui interrompt les plaintes de Clélie pour lui dire : « Je vous dis, moi, que j'ai pour toutes les folles une aversion inexplicable ; et que quand le fils du roi de Clusium aurait un charme imaginable, avec votre langage inconcevable, vous me feriez plaisir de vous en aller, vous et votre galant, au diable » (2).

Il a fait bien du chemin depuis le jour où il lisait avec avidité les romans précieux et où il écrivait lui-même le *Sonnet sur la Mort d'une parente* et *J'ai beau m'en aller à Saint-Prix*. Maintenant il se moque de ces bluettes de sa jeunesse. Quant à ses sentiments envers les auteurs de romans précieux, il les exprime dans l'*Art Poétique* par le verbe « haïr ».

« Je hais ces vains auteurs, dont la muse forcée
M'entretient de ses feux, toujours froide et glacée ;
Qui s'affligent par art, et, fous de sens rassis,
S'érigent, pour rimer, en amoureux transis.
Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines :
Ils ne savent jamais que se charger de chaînes,
Que bénir leur martyre, adorer leur prison,
Et faire quereller les sens et la raison » (3).

Le portrait de la précieuse qu'il peint dans la dixième satire n'est pas moins défavorable. Ses pointes, ses

(1) *Discours sur le Dialogue des Héros de Roman*; Gidel, t. III, p. 177.

(2) *Dialogue des Héros de Roman*; Gidel, t. III, p. 196-197.

(3) V. 45-52; *Id.*, t. II, p. 313-314.

politesses affectées, son patronage de mauvais écrivains et son faux jugement qui met au même plan Aristote et Cotin, Chapelain et Virgile provoquent son indignation. La société de la *Chambre bleue* et celle des *Samedis* avait horreur de la nature, en effet, et il y avait là de quoi offenser notre « vengeur et conservateur du goût » (1).

Il est un autre péché contre la nature que Boileau déteste. C'est l'emphase ou l'exagération de la vérité. C'est un défaut de la poésie épique de Desmarets de Saint-Sorlin et c'est à lui que Boileau fait allusion quand il dit dans le troisième chant de l'*Art Poétique* :

« Mais souvent parmi nous un poète sans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hasard,
Enfant d'un vain orgueil son esprit chimérique,
Fièrement prend en main la trompette héroïque :
Sa muse dérégée, en ses vers vagabonds,
Ne s'élève jamais que par sauts et par bonds :
Et son feu, dépourvu de sens et de lecture,
S'éteint à chaque pas faute de nourriture » (2).

Boileau veut que chaque passion s'exprime dans un langage approprié au sentiment. La colère demande des mots altiers, mais si Hécube pousse des plaintes ampoulées pour faire connaître sa détresse de voir Troie en flammes, si elle décrit froidement le pays, le lecteur n'est point ému.

« Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux des paroles » (3).

(1) Marmontel, *Essai sur le Goût*, p. 68.

(2) V. 312-320 ; Gidel, t. II, p. 368.

(3) *Art Poétique*, Chant III, v. 139-140 ; *Id.*, t. II, p. 350.

L'idylle, plus que n'importe quel autre genre, demande la simplicité.

« Son tour simple et naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime l'orgueil d'un vers présomptueux.
Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
Mais souvent dans ce style un rimeur aux abois
Jette là, de dépit, la flûte et le hautbois ;
Et, follement pompeux, dans sa verve indiscrete,
Au milieu d'une églogue entonne la trompette » (1).

C'est la simplicité et la candeur qui plaisent dans un enfant ; il dit tout franchement sa pensée sans aucun déguisement. Or :

« La simplicité plaît sans étude et sans art »,

« Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant ;
Mais la nature est vraie et d'abord on la sent ;
C'est elle seule en tout qu'on admire et qu'on aime » (2).

Tout en reconnaissant de grands mérites à la prose de Guez de Balzac, Boileau trouve sa manière de parler trop ampoulée. Quand Brossette lui envoie un cadeau de fromages et de jambon, il lui écrit d'un ton badin, que son magnifique présent mérite un remerciement dans le style le plus haut où les comparaisons avec le soleil seraient prodiguées. Il feint de regretter de n'avoir eu le talent de Balzac dans ce genre et d'être réduit à écrire une lettre simple et naturelle. « Balzac aurait été merveilleux pour cela, dit-il, si vous lui en aviez envoyé de pareils, et il aurait peut-être égalé la grosseur de vos fromages par la hauteur de ses hyperboles.

(1) *Ibid.*, Chant II, v. 7-14 ; *Id.*, t. II, p. 310.

(2) *Épître IX*, v. 81-87 ; Gidel, t. II, p. 235.

Il vous eût dit que ces fromages avaient été faits du lait de la chèvre céleste, ou de celui de la vache Io ; que votre jambon était un membre détaché du sanglier d'Erimanthe : mais pour moi qui vais un peu plus terre à terre, vous trouverez bon que je me contente de vous dire que vous vous moquez de m'envoyez tant de choses à la fois » (1).

Charpentier, un autre membre de l'Académie Française, s'attire le blâme de Boileau par ses inscriptions pleines d'emphase composées pour les tableaux des victoires du roi dans la grande galerie du palais de Versailles. Ces inscriptions déplaisaient à tout le monde, dit Boileau, et Louvois le pria d'écrire, sur le style des inscriptions, un mot qu'il pût montrer au roi ; ce qu'il fit aussitôt. Le roi, approuvant ces écrits, ordonna à Boileau et à Racine de composer des inscriptions simples pour remplacer les « pompeuses déclamations » de Charpentier. Dans le *Discours sur le Style des Inscriptions*, Boileau dit que les inscriptions doivent être simples, courtes et familières, qu'il « est absurde de faire une déclamation autour d'une médaille ou au bas d'un tableau, surtout lorsqu'il s'agit d'actions comme celles du roi, qui, étant d'elles-mêmes toutes grandes et toutes merveilleuses, n'ont pas besoin d'être exagérées » (2). Quoiqu'il soit impossible d'atteindre en français à la noble simplicité du latin, on peut néanmoins éviter de charger les inscriptions d'une enflure de paroles qui, étant désagréable en tout écrit, lui semble particulièrement insupportable ici (3).

(1) *Lettre* du 25 janvier 1703 ; *Id.*, t. IV, p. 469.

(2) Gidel, t. III, p. 265.

(3) *Id.*, t. III, p. 266.

Le genre burlesque provoqua lui aussi le ressentiment de Boileau parce qu'il choquait le bon sens et la raison. L'Italie et l'Espagne avaient créé ce genre qui fut poussé à l'excès par des poètes tels que Saint-Amant, Scarron et d'Assoucy. Boileau l'attaqua avec acharnement pour sa trivialité et sa tendance à déformer la nature. Il est vrai qu'il écrivit lui-même deux pièces burlesques : le *Lutrin* et le *Dialogue des Héros de Roman* et Charles Perrault ne manqua pas d'attirer l'attention sur cette inconséquence apparente, mais Boileau évita les défauts qu'il critiquait dans les œuvres des écrivains mentionnés plus haut. Dans le premier des deux *Avis au Lecteur* qui précèdent le *Lutrin*, il explique comment il fut amené à écrire ce poème héroï-comique. Dans une assemblée où il se trouvait, il avait soutenu qu'un poème héroïque devait être chargé de peu de matière. La discussion s'anima ; puis, on rit de constater à quel point on s'était échauffé pour une question aussi peu importante. A ce propos, quelqu'un raconta l'histoire d'un grand démêlé entre le chancre et le trésorier d'une église afin de déterminer si un lutrin serait placé à un endroit ou à un autre et on demanda à Boileau s'il entreprendrait d'écrire un poème héroïque sur ce sujet si mince. Il dit : « Pourquoi non ? » Le *Lutrin* fut le résultat de ce défi (1). Boileau ne l'estimait pas autant que ses satires ; il l'appelait une « bagatelle », mais il prétend que son poème a la vertu du moins d'être un nouveau genre de burlesque. D'abord, il ne l'a pas surchargé de matière ; ensuite, il n'a pas dégradé les grands personnages de l'antiquité ; et, en dernier lieu, il n'a pas

(1) Gidel, t. III, p. 404.

employé de termes bas. « Au lieu que dans l'autre burlesque Didon et Enée parlaient comme des harengères et des crocheteurs, dit-il, dans celui-ci une horlogère et un horloger parlent comme Didon et Enée » (1). Quoiqu'il employât le style burlesque, c'est toujours le poète de la Raison qui écrivit le *Lutrin*, car il mit en lumière la disproportion ridicule entre la cause insignifiante de la querelle et le bruit énorme qui en résulta.

Le *Dialogue des Héros de Roman* est plus scarronesque, mais Boileau l'écrivit très jeune (1664), avant que son jugement d'homme mûr l'eût rendu l'ennemi opiniâtre du grotesque. Comme Emile Deschanel le dit, « le futur auteur de l'*Art Poétique*, avant que sa raison mûrie l'eût amené à rompre avec l'*extravagance aisée du plat et du bouffon*, à flétrir le *burlesque effronté*, à appliquer le fer et le feu à cette maladie contagieuse, en avait à diverses reprises subi les atteintes ; tant il est difficile, même à la complexion la plus robuste et à l'esprit le plus sain, d'échapper toujours à l'influence de l'air qu'il respire ! Dans l'épidémie, le médecin était atteint de la contagion » (2). Dans le *Dialogue* encore, malgré le style badin et frivole, l'idée fondamentale est très sérieuse, et le but est toujours de condamner le mauvais goût et de venger le bon sens.

Cinq ou six ans plus tard, dans le premier chant de l'*Art Poétique*, Boileau se déclarera ennemi du genre burlesque.

(1) *Id.*, t. III, p. 405.

(2) *Le Romantisme des Classiques* : 4^e série, Boileau ; Charles Perrault, 5^e leçon, p. 220.

« Au mépris du bon sens, le burlesque effronté
 Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté :
 On ne vit plus en vers que pointes triviales ;
 Le Parnasse parla le langage des halles ;
 La license à rimer alors n'eut plus de frein ;
 Apollon travesti devint un Tabarin.
 Cette contagion infecta les provinces,
 Du clerc et du bourgeois passa jusques aux princes :
 Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs ;
 Et, jusqu'à d'Assoucy, tout trouva des lecteurs.
 Mais de ce style enfin la cour désabusée
 Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée,
 Distingua le naïf du plat et du bouffon,
 Et laissa la province admirer le *Typhon*.
 Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.
 Imitons de Marot l'élégant badinage,
 Et laissons le burlesque aux plaisants du pont Neuf » (1).

Nous reviendrons tout à l'heure sur l'antipathie de Boileau pour le genre burlesque en considérant sa sensibilité esthétique.

Un quatrième procédé déraisonnable de certains poètes et romanciers était l'abus des descriptions. Perdant de vue l'idée centrale de leur œuvre, ils consacraient quelquefois des centaines de vers ou de longues pages de prose à développer une description minutieuse. Georges de Scudéry, par exemple, consacre presque cinq cents vers dans son poème *Alaric* à la description d'un palais. Boileau y fait allusion dans le premier chant de l'*Art Poétique* où il dit :

« Un auteur quelquefois trop plein de son objet
 Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.
 S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face ;
 Il me promène après de terrasse en terrasse ;

(1) V. 81-97.

Ici s'offre un perron ; la règne un corridor,
 Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or.
 Il compte des plafonds les ronds et les ovales ;
 « Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales !
 Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,
 Et je me sauve à peine au travers du jardin.

.....
 Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant ;
 L'esprit rassasié le rejette à l'instant.
 Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire » (1).

Il déteste cette surabondance de détails qui rend une œuvre stérile et mal proportionnée et la dénonce comme tout ce qui n'est pas gouverné par le bon sens et le bon goût.

La raison demande à la littérature la clarté, l'ordre, une proportion juste. C'est seulement quand la pensée est claire que l'expression est nette et pure et Boileau condamne sévèrement les esprits remplis de nuages que « le jour de *raison* ne ...saurait percer. » La règle pour lui est souveraine. Il la met au-dessus de tout. Si Malherbe reçoit le plus bel éloge dans l'*Art Poétique*, c'est en grande partie, parce qu'il se soumet aux règles et à la raison. Ses cadences sont justes, ses vers réguliers, sa pensée nette. Boileau conseille à tous les poètes de suivre son exemple.

« Marchez donc sur ses pas ; aimez sa pureté,
 Et de son tour hebreux imitez la clarté » (2).

L'inversion de l'ordre de la phrase, telle qu'on la trouve souvent chez Chapelain et chez les précieux lui déplait beaucoup, parce qu'elle n'est pas naturelle et

(1) v. 49-58, 61-63.

(2) *Ibid.* Chant I, v. 201-202 ; *Id.*, t. II, p. 302.

qu'elle rend la pensée moins claire. Il s'en moque dans le *Dialogue des Héros de Roman*. Lucrèce apporte des tablettes portant les mots : « Toujours. l'on. si. mais. aimait., etc. Pluton n'y comprend rien, mais elle pense n'avoir jamais parlé plus clairement. Diogène explique le mystère ; ce ne sont que des paroles transposées qui, arrangées dans leur ordre naturel disent : « Qu'il serait doux d'aimer, si l'on aimait toujours ! » Voilà une grosse finesse, dit Pluton. Il s'ensuit de là que tout ce qui se peut dire de beau est dans les dictionnaires... Est-il possible que des personnes du mérite de Brutus et de Lucrèce en soient venues à cet excès d'extravagance, de composer de semblables bagatelles ? »

Diogène : C'est pourtant par ces bagatelles qu'ils ont fait connaître l'un à l'autre qu'ils avaient infiniment d'esprit.

Pluton : Et c'est par ces bagatelles, moi, que je reconnais qu'ils ont infiniment de folie. Qu'on les chasse ! (1)

Les graphologues n'ont pas tort de voir dans l'écriture surveillée de Boileau un indice de ce désir d'ordre, de clarté et de précision. La manière d'écrire, comme les gestes et toutes les habitudes motrices, donne certaines indications sur le caractère, et les traits fermes, nourris, retenus et bien proportionnés de Boileau mettent en évidence l'attention, le soin et la délibération avec lesquels il travaillait ; mais vouloir y trouver la révélation d'un jugement solide, d'une conscience rigoureuse et de tous les autres aspects du caractère, c'est employer une méthode d'une valeur douteuse et qui n'a rien de scientifique. Boileau n'aurait pas donné

(1) *Id.*, t. III, p. 198-200.

[Faint handwritten notes at the bottom of the page]

[illegible][illegible]

Il y avait donc dans ces lettres à Emma, datées du 22 mai 1844, pour l'un comme l'autre, peut-être de Lyon et qui l'ont été, deux lettres, une adressée par l'attachement d'une mère au fils, François Xavier, l'autre, dans un résumé, au général par la mère au général. Il est « Vous n'avez fait que de me remettre les nouvelles du jeune François. Je ne sais pas si la responsabilité des autres ne fait pas de vous quelque chose, mais le plus grand intérêt, à mon avis, serait de savoir que M. Arago n'est pas le plus grand astronome et le plus

in Sature VIII, 7, pp. 272; 10, 1. II, pp. 293.

véritable chrétien qui ait paru depuis longtemps dans l'Eglise » (1).

Dans sa lettre du 3 juillet 1700, Brossette semble avoir une foi superstitieuse en la chance qu'aura Boileau s'il prend un billet de la troisième loterie que le Grand-Hôpital vient d'ouvrir. Boileau n'y est pas disposé. Il répond un peu contrarié : « Je ne suis plus d'humeur à acheter des petits morceaux de papier blanc un louis d'or la pièce... ; je me défie fort de la fortune... à qui je demande maintenant, non pas qu'elle me donne, mais qu'elle ne m'ôte rien » (2). Dans sa lettre suivante, craignant d'avoir répondu trop brusquement, il dit qu'il veut bien prendre un billet si cela fait plaisir à la ville de Lyon, mais qu'il le fera comme un acte de charité sans l'espoir d'en profiter.

Écoutons-le répondre encore une fois à Brossette quand celui-ci, trop crédule, lui raconte sa conversation avec un paysan qui prétendait pouvoir déterminer l'emplacement des sources, le lieu des meurtres, des objets volés, de l'argent caché, etc. Il est évident que Brossette est impressionné par les dons supposés de cet homme. Celui-ci lui a fait croire, en effet, qu'il souffre de douleurs violentes quand il est près de criminels ou sur le lieu d'un crime, que le sang lui sort par la bouche et qu'il tombe en sueur et en pâmoison. Brossette s'offre à donner plus de renseignements si Boileau est curieux d'en savoir davantage, mais Boileau en a déjà trop entendu parler. Toute expression de superstition trouble son égalité d'esprit. Il est fâché que

(1) *Id.*, t. IV, p. 501.

(2) *Id.*, t. IV, p. 433.

son ami se laisse ainsi duper et ne dissimule pas ses sentiments. « En vérité, mon cher monsieur, lui dit-il, je ne saurais vous cacher que je ne puis concevoir comment un aussi galant homme que vous a pu donner dans un panneau si grossier, que d'écouter un misérable dont la fourbe a été ici entièrement découverte, et qui ne trouverait pas même présentement à Paris des enfants et des nourrices qui daignassent l'entendre. C'était au siècle de Dagobert et de Charles Martel qu'on croyait de pareils imposteurs ; mais sous le règne de Louis le Grand, peut-on prêter l'oreille à de pareilles chimères, et n'est-ce point que depuis quelque temps, avec nos victoires et nos conquêtes, notre *bon sens* s'est aussi en allé ? » (1) Boileau est tellement attristé par ces pensées qu'il n'est pas d'humeur à parler d'autre chose. Il ne veut non plus trop affliger son ami ; donc il coupe court à sa lettre et termine brusquement. Quels mouvements de révolte excitent toujours en lui les insultes contre la Raison ! et que dirait-il aujourd'hui de personnes soi-disant instruites qui, dans notre *xx^e* siècle si éclairé, ont peur encore de se trouver treize à table ou de se féliciter des faveurs de la fortune sans toucher du bois ?

C'est pour ses affections intellectuelles que Boileau a lutté toute sa vie. Il « prouve autant par son exemple que par ses préceptes, dit Vauvenargues, que toutes les beautés des bons ouvrages naissent de la vive expression et de la peinture du vrai. ... La raison n'était pas distincte, dans Boileau, du sentiment : c'était son instinct » (2). Ce sont surtout les violations du bon sens,

(1) Lettre du 30 septembre 1706 ; *Id.*, t. IV, pp. 525-526.

(2) Vauvenargues. *Œuvres complètes*, t. I, p. 159.

de la nature et de la vérité qui excitent sa colère, son dépit, son ironie et qui révèlent en même temps sa sensibilité. Loin de borner ses critiques à l'art de la versification, il attaque tout ce qu'il voit dans le monde de faux et de déraisonnable. C'est pourquoi son influence sur la littérature et sur la société fut si heureuse et permit de le considérer comme un « Maître ».

CHAPITRE V

LA SENSIBILITE ESTHETIQUE

Boileau avait un goût très sûr en ce qui concerne la poésie, mais pour les autres arts, la sensibilité esthétique lui manquait. La musique, la peinture, la sculpture, la danse et l'architecture étaient pour lui des livres fermés ; il était indifférent à leurs beautés et ne faisait aucun effort, semble-t-il, pour éveiller en lui le sens de leur valeur. Cela nous semble un peu étrange, car il était né dans une famille où la vie était large, les relations nombreuses et choisies.

L'époque de la plus grande activité littéraire de Boileau, 1660 à 1695, est marquée par une floraison brillante des arts à la Cour de Louis XIV. Ce roi, pour lequel Boileau avait une grande admiration, attachait beaucoup d'importance à la culture de tous les arts. Il mettait les compositeurs, les peintres, les sculpteurs et les architectes au même rang que les écrivains, les considérant tous comme essentiels à la gloire de son règne. Boileau admire le roi pour la protection et l'encouragement qu'il accorde aux arts. Dans l'*Art Poétique* il dit :

« Et que craindre en ce siècle, où toujours les beaux-arts
D'un astre favorable éprouvent les regards,

Ou d'un prince éclairé la sage prévoyance
Fait partout au mérite ignorer l'indigence ? » (1).

Mais c'est surtout d'avoir secouru les poètes par des gratifications qu'il est reconnaissant au roi. Dans sa première épître, il lui dit :

« C'est par toi qu'on va voir les muses enrichies
De leur longue disette à jamais affranchies » (2).

Dans la première satire, il le loue encore par ces vers :

« Il est vrai que du Roi la bonté secourable
Jette enfin sur la Muse un regard favorable,
Et, réparant du sort l'aveuglement fatal,
Va tirer désormais Phébus de l'hôpital.
On doit tout espérer d'un monarque si juste » (3).

Si, dans ce dernier vers, Boileau exprimait l'espoir de recevoir lui-même une pension, il dut attendre encore douze ans, jusqu'en 1672 du moins, avant que le roi la lui promît, et selon le registre des *Comptes des bâtiments du roi*, il ne commença à la toucher qu'en 1677.

Des nombreux artistes qui bénéficiaient des largesses de Louis et qui jouissaient d'une renommée considérable, Boileau ne fait guère mention, sauf pour déprécier les constructions de Claude Perrault et pour dénoncer la mauvaise influence des opéras de Lulli. Le reste semblait le laisser indifférent.

LA MUSIQUE

La musique était très appréciée au dix-septième siècle par la cour ainsi que par le public, qui recher-

(1) Chant IV, v. 189-192.

(2) V. 157-158.

(3) V. 81-85.

chait avidement l'occasion d'en entendre. On goûtait surtout la musique de chambre et le nouveau genre, l'opéra. Robert Cambert, maître de musique d'Anne d'Autriche, était renommé comme joueur de clavecin ; son exécution et ses compositions provoquaient l'enthousiasme de ses auditeurs.

Sa *Pastorale*, la première comédie française accompagnée de musique, eut, en 1659, un succès prodigieux et le roi la fit représenter à Vincennes. L'année où Boileau commença son *Art Poétique* (1669), Perrin obtint le privilège d'établir en province des *Académies d'Opéra ou de représentations musicales* en langue française. Deux ans plus tard, Cambert et Perrin firent représenter, dans un nouveau théâtre, *Pomona*, le premier opéra auquel le public put assister en payant. Malgré le prix élevé des billets, la salle était comble tous les soirs et les représentations rapportèrent aux auteurs un profit de 120.000 livres. L'année suivante (1672), Lulli fonda son *Académie de Musique* dans la rue de Vaugirard. Son opéra *Cadmus* sur le texte de Quinault, suivi de dix-neuf autres pièces, établit sa réputation comme génie musical et dramatique. Le roi l'accabla d'honneurs jusqu'à l'admettre au rang de ses secrétaires et ne voulait écouter d'autre musique que la sienne.

Boileau ne s'intéressait pas à ces événements du monde musical. Absorbé par son œuvre littéraire, il restait indifférent à toute autre manifestation artistique. Il avait peu de connaissance de la musique, comme il l'avoue lui-même dans le vingt-quatrième chapitre des *Réflexions sur Longin*.

« Je ne suis pas de l'avis de ces modernes, dit-il, qui ne veulent pas que, dans la musique des anciens,

dont on nous raconte des effets si prodigieux, il y ait eu des parties, puisque sans parties il ne peut y avoir harmonie. Je m'en rapporte pourtant aux savants en musique, et *je n'ai pas assez de connaissance de cet art* pour décider souverainement là-dessus ». Dans sa lettre à Brossette du 7 janvier 1709, il fait allusion encore à son manque d'instruction musicale. Il s'agit de ce que Longin appelle le « Φθόγγοι Παραφώνοι » dans la musique. Boileau n'est pas sûr de la manière dont il faut entendre cette expression. Son opinion est faite, mais il laisse « aux habiles en musique à décider plus précisément » le sens de ces paroles (1).

On n'a pas besoin pour jouir d'une belle composition de connaître l'histoire et la théorie de la musique, mais Boileau avait, à la fois, à ce qu'il semble, et peu de connaissance et peu d'amour de cet art. Cela ne l'empêchait pas de former certaines opinions sur la musique et de les exprimer sous forme de jugements au cours des conversations. Louis Racine, en parlant des dîners chez Boileau à Auteuil, où l'on cherchait moins la bonne chère que les sujets d'entretiens intéressants, nous dit : « Les conviés étaient charmés d'entendre les décisions de Boileau, qui n'étaient pas infailibles quand il parlait de la peinture et de la musique, quoiqu'il prétendît s'y connaître. Il n'avait ni pour la peinture des yeux savants, ni pour l'harmonie de la musique les mêmes oreilles que pour l'harmonie des vers; au lieu qu'il avait un jugement exquis pour juger des ouvrages d'esprit » (2). Une lettre de Racine à son fils Jean-Baptiste confirme ce récit de Louis Racine.

(1) Gidel, t. IV, pp. 551-552.

(2) *Œuvres de Louis Racine, Mémoires sur la vie de Jean Racine*, t. 5, p. 161.

Elle raconte une soirée que Racine passa à Auteuil avec plusieurs autres invités. M. de Termes amena le jeune musicien M. Destouches, dont l'opéra *Issé* avait été très bien reçu à Trianon au mois de décembre précédent et dont l'*Amadis de Grèce* allait avoir grand succès dans quelques mois à Fontainebleau et à l'*Académie royale de Musique*. Racine dit : « Après le dîner, il (M. Destouches) chanta plusieurs endroits de cet opéra (*Amadis de Grèce*) dont ces messieurs parurent fort charmés, et surtout M. Despréaux, qui prétendait les entendre fort distinctement, et *qui raisonna fort, à son ordinaire, sur la musique* » (1).

Boileau avait une aversion particulière pour l'opéra pour des raisons intellectuelles autant que morales. La popularité de ce nouveau genre de représentation à la cour et les honneurs qu'en reçurent les auteurs n'étaient pas pour lui des raisons de feindre un goût qu'il ne ressentait pas. Dans le *Cadmus* de Lulli, il ne vit que les vers doucereux de Quinault ; dans *les Peines et Plaisirs d'Amour* de Sourdéac, que le mauvais texte de Gilbert ; dans le *Pomona* de Cambert, que les faibles vers de Perrin. A plusieurs reprises dans ses satires, il trouve l'occasion de classer Perrin et Quinault avec les mauvais poètes (2).

(1) Lettre datée du 23 juin, 1698 ; *Œuvres de Jean Racine*, Mesnard, t. 7, p. 264.

(2) « Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Hainaut, Colletet, Pelletier, Titreville, Quinault, Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaisant détour ! » etc. *Satire IX*, v. 97-104 ; Gidel, t. II, pp. 40-41.

« Faut-il d'un froid rimeur dépeindre la manie ?
Mes vers, comme un torrent, coulent sur le papier ;
Je rencontre à la fois Perrin et Pelletier,
Bonnecorse, Pradon, Colletet, Titreville ».

Satire VII, v. 42-45 ; Id., t. II, p. 4.

Dans la dixième épître, il prédit que ses vers, jadis préférés à ceux de Rénier vont être déshonorés au point d'être comparés à ceux de Perrin (1) et dans la deuxième satire, il se plaint de ce que la rime dise Quinault quand la raison dit Virgile (2). Quinault n'était pas un poète sans mérite, mais Boileau détestait son style fade, précieux et langoureux.

« Les héros chez Quinault, parlent bien autrement,
[(qu'Alexandre)]
 Et jusqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement » (3).

Les invités au *repas ridicule* de la troisième satire parlent de l'attaque de Boileau sur Quinault :

« Et puis blâmer Quinault... avez-vous lu l'*Astrate* ?
 C'est là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
 Surtout l'*Anneau Royal* me semble bien trouvé.
 Son sujet est conduit d'une belle manière,
 Et chaque acte en sa pièce est une pièce entière » (4).

Dans un chapitre suivant, nous verrons que Boileau en veut aussi à l'opéra parce qu'il prêche une morale dangereuse. Des vers tels que les suivants ne sont pas seulement fades ; ils encouragent la licence, croit-il :

« Il faut aimer,
 Il faut s'enflammer ;
 La sagesse
 De la jeunesse
 C'est de savoir jouir de ses appas. »

(1) *Epître X*, v. 33-36 ; *Id.*, t. II, p. 248.

(2) *Satire II*, v. 19-20.

(3) *Satire III*, v. 187-188.

(4) *Satire III*, v. 194-198.

Il trouve que la musique de Lulli, loin de faire oublier les faiblesses du livret, ne fait que réchauffer les maximes de « morale lubrique » (1).

Après avoir lu ses opinions sur l'opéra, on est tout étonné de trouver parmi ses œuvres le fragment d'un prologue d'opéra. Dans « l'Avertissement au Lecteur », il explique pourquoi il consentit à collaborer dans un genre d'ouvrage dont il n'avait parlé qu'avec dédain. Mme de Montespan et sa sœur, Mme de Thiange, lasses des opéras de M. Quinault, dit-il, proposèrent au roi d'en faire faire un par M. Racine. Celui-ci s'engagea à leur donner satisfaction, ne songeant pas à ce moment-là « qu'on ne peut jamais faire un bon opéra, parce que la musique ne saurait narrer ; que les passions n'y peuvent être peintes dans toute l'étendue qu'elles demandent ; que, d'ailleurs, elle ne saurait souvent mettre en chant les expressions vraiment sublimes et courageuses » (2). Racine entreprenait son travail à regret, ne voulant pas l'achever sans le secours de Boileau. « Il me déclara avant tout, dit Boileau, qu'il fallait que j'en composasse le prologue. J'eus beau lui représenter mon peu de talent pour ces sortes d'ouvrages, et que je n'avais jamais fait des vers d'amourrette, il persista dans sa résolution » (3). Boileau commença donc un prologue où la Musique et la Poésie se querellent sur l'excellence de leur art, ainsi que le maître de musique et le maître à danser dans *le Bourgeois Gentilhomme*, quoique d'un style tout autre. La Poésie exprime l'opinion de Boileau lui-même, que la Musique peut « soupirer une amoureuse peine », mais

(1) *Satire* X, v. 125-148 ; *Id.*, t. II, pp. 63-64.

(2) Gidel, t. III, p. 94.

(3) Gidel, t. III, p. 94.

qu'elle est incapable d'accents virils et ne saurait chanter les héros et les dieux. Elles se décident à se séparer, mais l'Harmonie descend du ciel et les réconcilie afin qu'elles divertissent le plus grand roi de l'univers.

D'Alembert blâme la critique de Boileau sur l'incapacité de la musique à exprimer les passions héroïques. Peut-être a-t-il oublié le progrès qu'avait fait cet art pendant le dix-huitième siècle sous l'influence de Haendel, de Rameau, de Gluck et de Haydn. L'assertion de Boileau ne serait certainement pas justifiée au dix-neuvième siècle. Berlioz, Tchaïkovsky et Wagner nous ont montré de quel accent héroïque, de quelle puissance et de quelle grandeur la musique est capable. Mais, au dix-septième siècle, quand l'orchestre ne comprenait pas encore les cuivres et les instruments de percussion qui lui donnent tant de force actuellement, quand le piano n'était pas encore inventé et que ses ancêtres avaient un timbre un peu grêle, l'expression de la musique était nécessairement plus limitée. Le clavecin, l'épinette, la harpe, le luth, avaient tous un son très doux, parce qu'on pinçait les cordes de ces instruments au lieu de les frapper, ou de les faire vibrer par l'usage d'un archet. Ces mêmes instruments, ainsi que l'orgue du dix-septième siècle ne permettaient ni l'augmentation ni la diminution de son dont presque tous les instruments de l'orchestre moderne sont capables et qui élargit de beaucoup leur pouvoir d'expression. Boileau était-il tellement dans l'erreur après tout ? Aussi n'est-il pas étonnant que cette musique « di camera » ne fût pas goûtée d'un homme dont le caractère n'était ni léger, ni mélancolique, ni tendre. On pourrait croire que sa préférence irait à la musique

religieuse du jour, mais ce sentiment ne se manifeste pas dans son œuvre. Rameau n'avait pas encore écrit les meilleures de ses compositions. Quant à Lulli, Monchesnay affirme que Boileau soutenait qu'il « avait énervé la musique ; que la sienne amollissait les âmes et que s'il excellait, c'était surtout dans le mode Lydien » (1). Or, le mode lydien était une ancienne gamme grecque qui avait un caractère doux et efféminé. La musique des chœurs d'*Esther* et d'*Athalie* par Moreau dut plaire à Boileau. Il dut y trouver l'expression de sentiments doux, nobles et tristes qui ajoutaient beaucoup de charme à l'effet général de ces tragédies.

En matière de musique, Boileau avait des opinions et des goûts plus raisonnés que sentis ; une sensibilité esthétique et instinctive au charme de cet art lui faisait défaut.

L'ART DE LA DANSE ET DE LA SCÈNE

Boileau estimait très peu l'art de la danse, ainsi que les autres arts scéniques. Il pensait que Louis XIV manquait de dignité quand il dansait en personne le ballet. Lorsqu'il voulait montrer à Monchesnay comment les tragédies et les comédies « ont quelquefois rectifié l'homme plus que les meilleures prédications », il citait l'exemple du roi, « qui, après avoir vu jouer le *Britannicus* de Racine dans lequel la fureur de Néron à monter sur le théâtre est si bien attaquée », ne veut plus danser dans aucun ballet, même au temps du carnaval. « Il n'est pas concevable, ajoute-t-il, de combien

(1) *Bolaeana*, p. 63.

de mauvaises choses la comédie a guéri les hommes capables d'être guéris » (1).

Quand Boileau admire une pièce de théâtre, c'est l'art de l'auteur qu'il loue. Il ne dit rien de l'art des acteurs. Il avait lui-même le talent de contrefaire toutes sortes de personnes, imitant leurs gestes et leur façon de parler avec beaucoup d'exactitude. « Etant jeune avocat, dit Brossette, il n'allait au Palais que pour observer la manière de plaider des autres avocats et pour les contrefaire quand il était avec ses amis. Il en faisait autant à l'égard des prédicateurs et des comédiens » (2). Louis Racine raconte cette anecdote surprenante : « Boileau ayant entrepris de contrefaire un homme qui venait d'exécuter une danse fort difficile, il exécuta avec précision cette même danse, quoiqu'il n'eût jamais appris à danser » (3). Il amusait beaucoup la société qui l'entourait par ses mimiques, mais décidant, après quelque temps, qu'il ne voulait plus faire un personnage de baladin, il y renonça. Il pensait que Molière se discréditait en jouant lui-même ses comédies et en se donnant en spectacle au public. Peu de temps avant la mort de ce dernier, il alla le voir et, le trouvant dans un état de santé pitoyable, il lui conseilla de quitter le théâtre comme acteur, mais Molière répondit qu'un point d'honneur l'y retenait. « Et quel point d'honneur ? dit Boileau. Quoi ! vous barbouiller le visage d'une moustache de Sganarelle pour venir sur un théâtre recevoir des coups de bâton ? Voilà un beau point d'honneur pour un philosophe comme vous » (4).

(1) Lettre datée de septembre 1707 ; Gidel, t. IV, pp. 252-253.

(2) Brossette, *Commentaire de la Satire IX*, v. 125.

(3) *Mémoires sur la Vie de Jean Racine*, t. I, pp. 224-225.

(4) Louis Racine, *Mémoires*, p. 270 ; Monchesnay, *Boileana*, pp. 35-36.

Les comédiens n'ont jamais été sympathiques à Boileau. Quand Racine lui apprend en 1687 comment le clergé poursuit les comédiens français à Paris, les chassant du voisinage des églises, il ne peut pas s'empêcher de rire de leur embarras. « S'il y a quelque malheur dont on se puisse réjouir, dit-il, c'est, à mon avis, de celui des comédiens : si on continue à les traiter comme on fait, il faudra qu'ils s'aillent établir entre la Villette et la porte Saint-Martin » (1). Racine écrit encore : « Les comédiens qui vous font si peu de pitié, sont pourtant toujours sur le pavé » et Boileau répond : « De quelque pitoyable manière que vous m'avez conté la disgrâce des comédiens, je n'ai pu m'empêcher d'en rire » (2). Il n'y a qu'un art, en effet, pour lequel il a un véritable respect : c'est l'art de la poésie.

LA PEINTURE, LA SCULPTURE, L'ARCHITECTURE

Si Boileau parle peu de la musique, il parle encore moins de la peinture, de la sculpture et de l'architecture. On cherche en vain dans ses écrits quelque appréciation de l'œuvre de Le Brun à Versailles et aux Gobelins, des admirables paysages de Claude Lorrain et de Poussin, des nobles portraits de Mignard, de Rigaud, de Champaigne et de Largillière et des belles peintures religieuses de Le Sueur. Il passe sous silence la fondation de l'Académie des Beaux-Arts en 1664 et nous n'avons de lui qu'une allusion générale à l'établissement des manufactures de tapisserie et de point

(1) Lettres datées du 8 et du 13 août 1687.

(2) Lettres datées du 24 et du 28 août 1687.

de France en 1665 et à la construction de grands édifices. Elle se trouve dans la première épître à l'adresse du roi. Le poète veut peindre « les exploits de son règne paisible » et il cite entre autres :

« Nos artisans grossiers rendus industriels ;
Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles
Que payait à leur art le luxe de nos villes.
Tantôt je tracerai tes pompeux bâtiments,
Du loisir d'un héros nobles amusements » (1).

Appeler le Palais de Versailles et le Louvre de Perrault de « pompeux bâtiments », « amusements du loisir d'un héros » n'est pas leur donner de très grandes louanges. Nous nous serions attendus à des éloges plus chaleureux, étant donné que les traits caractéristiques de l'architecture de Mansart et de Perrault sont précisément ceux que Boileau admire dans la poésie, à savoir : la simplicité, la symétrie, l'élégance, la modération, en un mot, — l'idéal classique.

Nous savons, cependant, par l'inventaire des meubles de Boileau fait après son décès, qu'il possédait une quarantaine de tableaux plus ou moins précieux, beaucoup de médailles et de beaux meubles. Les tableaux comprenaient quinze paysages, huit portraits, au moins, trois peintures de la Vierge, cinq autres tableaux à sujets religieux et quatre à sujets classiques (2). L'abbé Legendre, qui rendit visite à Boileau à Auteuil, nous fait connaître les originaux de certains de ces portraits. Ce sont les grands écrivains satiriques, ancêtres litté-

(1) *Épître 1^{re}*, v. 140-144 ; Gidel, t. II, p. 151.

(2) *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile de France*, 1889, le vicomte de Crouchy, *Testament de Nicolas Boileau Despréaux et Inventaire après décès de son Mobilier*, p. 103.

raire de Boileau, qu'il aimait à citer (1). On y voyait, dit l'abbé Legendre, Timon, Ménippe, Lucilius, Horace, Perse, Juvénal, Régnier. C'étaient d'assez bonnes toiles appendues à une vieille tapisserie de Bergame (2). Ces portraits furent plus appréciés par Boileau, sans doute, pour les sujets que pour le travail des artistes.

De nombreux peintres et graveurs prirent Boileau lui-même pour modèle ; l'un, Hyacinthe Rigaud, qui est de premier rang, exécuta son portrait commandé par M. Coustard, conseiller au Parlement, qui le fit graver ensuite par Drevet. Brossette, dans sa lettre du 12 février 1705, demande à Boileau s'il est vrai qu'il avait été peint depuis peu par Rigaud. Boileau n'en avait rien dit dans sa correspondance ; il dut admirer, cependant, par un sentiment de vanité, sinon par amour de l'art, ce beau portrait, œuvre d'un peintre qui avait la réputation d'être le plus grand artiste de France.

Les meilleurs tableaux de la collection de Boileau étaient probablement un paysage à bordure dorée par Fouquières, un paysage sur bois par Tesnières et une copie de l'histoire de Pyrrhus par Poussin (3). On ne sait s'il les choisit lui-même ou si on les lui offrit, mais dans les deux cas, une telle collection semble indiquer quelque goût de l'art.

Un billet de Boileau paru dans la *Revue Contemporaine* le trente novembre 1856 donne des renseignements sur les beaux meubles qu'il possédait : « Je déclare, pour satisfaire à l'ordonnance du roi, que j'ai

(1) *Art Poétique*, Chant II, v. 247-257 ; *Satire VII*, v. 73-80.

(2) *Mémoires*, p. 172.

(3) *Inventaire des Meubles*, le vicomte de Crouchy, *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Île de France*, 1889, p. 103.

un lit à pentes de velours rouge galonné et passementé d'argent, et dont les rideaux sont de toile d'or, tout cela très-antique, aussi bien que les six chaises qui en sont l'accompagnement, et qui sont galonnées de la même manière. Je déclare qu'outre tout cela, j'ai encore un canapé et deux fauteuils de brocart d'or, moins vieux que le lit, mais pourtant très-anciens, et dont les bois sont dorés ». L'inventaire de ses biens énumère aussi ses beaux meubles de bois doré et une lettre à Brossette déjà citée parle de la difficulté de déménager tous ses livres, ses bijoux et ses tableaux. Pour le confort de la maison du moins, il avait des goûts raffinés et aristocratiques. « Né dans l'aisance, dit Brunetière, il a aimé la vie large, abondante et saine, une table bien servie, l'argenterie de poids, les tableaux » (1).

Dans le domaine de la sculpture, Boileau avait des contemporains de grand talent. Coysevox, Puget, Girardon et Caffieri sont reconnus encore aujourd'hui comme méritant une place importante dans l'histoire de cet art. On peut admirer un buste de Boileau par Caffieri dans l'appartement de Mme de Maintenon au château de Versailles et à la Bibliothèque Sainte-Geneviève et un autre par Girardon au Musée de sculpture moderne au Louvre.

Hardouin Mansart, Claude Perrault, Le Vau, Lescot, Le Mercier se sont distingués comme architectes. De grandes constructions d'un goût excellent s'élevèrent partout, mais sur l'œuvre des architectes et des sculpteurs, Boileau se tait encore sauf pour se moquer de celle de Claude Perrault. Il n'aimait aucun des

(1) Brunetière. *Etudes Critiques*, sixième série, p. 155.

quatre frères Perrault et son hostilité contre Claude ne faisait que renouveler une ancienne querelle engagée avec Charles et Pierre. Suivant Voltaire, c'est Claude Perrault qui attaqua d'abord Boileau pour venger son ami Quinault, en répandant l'opinion que Boileau avait voulu désigner Louis XIV dans le vers : « Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne » (1). Boileau répondit au commencement du quatrième chant de « l'*Art Poétique* » par l'histoire du médecin de Florence. Il raconte que ce mauvais médecin, après avoir fait mourir bien des gens, se décide à changer de profession et « De méchant médecin devient bon architecte ». On sent dans ces vers un certain mépris pour l'art pratique et nécessaire de l'architecte par comparaison avec l'art spirituel du poète :

« Le médecin d'abord semble né dans cet art,
 Déjà de bâtiments parle comme un Mansart : (2)
 D'un salon qu'on élève il condamne la face ;
 Au vestibule obscur il marque une autre place ;
 Approuve l'escalier tourné d'autre façon.
 Son ami le conçoit et mande son maçon.
 Le maçon vient, écoute, approuve, corrige.

.....
 Son exemple est pour nous un précepte excellent
 Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent,
 Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
 Qu'écrivain du commun et poète vulgaire » (3).

Boileau pense qu'il est dangereux de rimer et d'écrire si on n'a pas un talent de premier ordre, mais qu'en tout autre art, on peut remplir les seconds rangs avec

(1) *Satire IX*, v. 224, Gidel, t. II, p. 47.

(2) François Mansart, maître et oncle de Jules Hardouin, qui prit son nom et devint surintendant des bâtiments du roi.

(3) *Art Poétique*, chant IV, v. 13-19, 25-28 ; Gidel, t. II, pp. 380-381.

honneur (1). La poésie exige du génie, mais un architecte médiocre peut être un artisan estimable. Nul doute que tout ce passage de *l'Art Poétique* ne vise Claude Perrault, car dans une lettre au maréchal de Vivonne, Boileau raconte l'histoire de son démêlé avec lui : « Vous saurez donc, Monseigneur, qu'il y a un médecin à Paris, nommé M. P..., très-grand ennemi de la santé et du bon sens, mais en récompense fort grand ami de M. Quinault. ... Il a lu Vitruve, il a fréquenté M. Le Vau et M. Ratabon, et s'est enfin jeté dans l'architecture, où l'on prétend qu'en peu d'années il a autant élevé de mauvais bâtiments qu'étant médecin il avait ruiné de bonnes santés » etc. (2). Il est un peu excessif d'appeler « mauvais bâtiments » des œuvres comme la Colonnade du Louvre et le château de Sceaux.

Claude Perrault, pour se venger de cette injure, écrivit la fable du *Corbeau guéri par la Cigogne* ou *l'Ingrat Parfait* et Boileau répondit à cette attaque par l'épigramme suivante :

« Oui, j'ai dit dans mes vers qu'un célèbre assassin,
 Laissant de Galien la science infertile,
 D'ignorant médecin devint maçon habile :
 Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein,
 Lubin, ma muse est trop correcte :
 Vous êtes, je l'avoue ignorant médecin,
 Mais non pas habile architecte » (3).

Il ne faut pas prendre une épigramme trop au sérieux, mais de l'ensemble des citations, on conclut que l'œuvre de Perrault déplut à Boileau et cela, pour des raisons personnelles plus qu'artistiques. Il n'avait pas

(1) *Art Poétique*, chant IV, v. 25-28 ; Gidel, t. II, p. 28.

(2) 1676 ; Gidel, t. IV, p. 143.

(3) Gidel, t. III, p. 68.

oublié le déplaisir qu'il avait eu de voir les bâtisseurs du Louvre mieux traités par la faveur royale que les poètes. Colbert avait eu l'idée de les faire payer avec l'argent qui, jusque-là, avait fourni les pensions des poètes et le roi y avait consenti. Boileau garda rancune, non pas au roi et à Colbert, mais à Perrault et à ses maçons qui avaient frustré les poètes de leur juste récompense.

Puisqu'il a gardé le silence sur les autres architectes du temps, il est probable que leurs constructions le laissèrent assez indifférent.

Ce qui est à remarquer encore, c'est qu'il ne témoigne aucun sentiment au sujet des merveilles de l'architecture gothique. Elevé dans la cour du Palais de Justice, à cinq minutes du parvis Notre-Dame, il devait avoir une connaissance intime de la cathédrale et de la Sainte-Chapelle. Sans doute, la familiarité même de ces monuments sublimes, qu'il connaissait très bien avant l'âge où l'on est capable de sensibilité esthétique, l'a empêché d'éprouver cet étonnement et cette admiration que ressentent les étrangers en entrant dans la Chapelle ou dans la Cathédrale pour la première fois. Mais il faut se rappeler que le dix-septième en général méconnaissait tout ce qui venait du moyen-âge. A cette époque, la littérature du moyen âge était peu connue et on ne soupçonnait pas sa richesse. Quant aux vieux monuments, leur signification poétique, artistique et spirituelle n'était pas du tout comprise. « Le sens du moyen âge était complètement perdu, dit Sainte-Beuve ; l'âme seule d'un Milton pouvait en retrouver quelque chose, et Boileau ne voyait guère dans une cathédrale que de gros chanoines et un lu-

trin » (1). Il ne donne encore au mot gothique que le sens de désuet et de barbare, ainsi qu'en témoigne cette réponse aux réflexions que lui avait envoyées Brossette au sujet d'un ancien tombeau de Lyon : « Le monument... ne me semble pas de fort grand goût, et a une pesanteur, à mon avis, tirant au gothique » (2).

LA POÉSIE

Pour Boileau, la poésie est l'expression esthétique par excellence. C'est en elle qu'il trouve ses délices. Toute la sensibilité qui lui fait défaut à l'égard des autres arts, nous la retrouvons ici dans son plein épanouissement. La belle poésie le ravit ; la poésie médiocre l'irrite et la mauvaise poésie lui inspire du dégoût ou le met en colère. On ne trouve pas chez lui, bien entendu, la sensibilité romantique. Le dix-septième siècle n'est pas l'âge de l'expression lyrique et personnelle : aussi ne faut-il pas en vouloir à Boileau parce qu'il partage l'esprit de son temps. C'est la poésie épique, dramatique et satirique qu'il aime le plus et il en sent vivement les vraies beautés.

Un jour, un homme ignorant et insensible au charme de la poésie lui demanda quelle était l'utilité des vers, où cela menait. Il aurait préféré savoir faire la barbe que faire un bon poème. « C'est en cela que j'admire la poésie, répondit Boileau, que n'étant bonne à rien elle ne laisse pas de faire les délices des hommes intelligents » (3). Il l'estime surtout pour la joie esthétique

(1) *Portraits littéraires*, t. 1^{er}, p. 9.

(2) Lettre datée du 14 mai 1707 ; Gidel, t. IV, p. 533.

(3) Monchesnay *Bolaeana*, p. 53.

qu'elle lui procure, sans méconnaître, cependant, son utilité et son influence. Sa conception de la mission du poète est élevée comme celle d'un Victor Hugo, et pour lui-même il revendique le droit d'énoncer les principes qui doivent guider les écrivains, d'attaquer les vices et de réformer les mœurs.

Il ne suffit pas, pour lui plaire, que la forme d'un poème soit correcte, la versification et la syntaxe parfaites ; il faut, de plus, que l'expression soit noble et élevée, que les sentiments soient vrais. Il déteste le bas, le grossier, le burlesque et n'est profondément ému que par des pensées « sublimes ». Loin d'approuver son grand contemporain Molière dans son œuvre entière, il distingue, comme Fénelon, entre ses grandes comédies de caractère et ses farces burlesques. Ce « rare et fameux esprit » qu'il a tant admiré dans la deuxième épître pour la supériorité de son talent de versificateur, dont il a vanté, malgré les détracteurs, *l'Ecole des Femmes* et *Tartuffe*, ne lui plaît pas autant quand il descend au bas comique des farces. Dans le troisième chant de *l'Art Poétique*, il dit :

« Etudiez la cour et connaissez la ville ;
L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.
C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté, pour le bouffon, l'agréable et le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans le sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du Misanthrope » (1).

(1) *Art Poétique*, ch. III, v. 391-400 ; Gidel, pp. 374-376.

Régnier, dont, à certains égards, il admire le style, est l'objet de la même censure :

« De ces maîtres savants disciple ingénieux,
Régnier, seul parmi nous formé sur leurs modèles,
Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles.
Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux où fréquentait l'auteur,
Et si, du son hardi de ses rimes cyniques,
Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques ! (1)

Saint-Amant lui déplait par les images choquantes qu'il présente : « Ce poète avait assez de génie, dit-il, pour les ouvrages de débauche et de satire outrée, et il a même quelquefois des boutades assez heureuses dans le sérieux ; mais il gâte tout par les basses circonstances qu'il y mêle ». Il cite son ode intitulée *la Solitude*, où, parmi un grand nombre d'images agréables, il présente des choses affreuses : des crapauds et des limaçons qui bavent, le squelette d'un pendu, etc. (2).

Il serait facile de citer un grand nombre de passages où Boileau s'indigne contre la bouffonnerie, la grossièreté ou la licence. En voici deux :

« Le comique, ennemi des soupirs et des pleurs,
N'admet point en ses vers de tragiques douleurs ;
Mais son emploi n'est pas d'aller dans une place,
De mots sales et bas charmer la populace.
Il faut que ses acteurs badinent noblement ;

.....
Mais pour un faux plaisant, à grossière équivoque,
Qui, pour me divertir, n'a que la saleté,
Qu'il s'en aille, s'il veut, sur deux tréteaux monté,

(1) *Art Poétique*, ch. II, v. 268-274 ; Gidel, t. II, pp. 329-331.

(2) *Réflexions critiques sur Longin*, VI ; Gidel, t. III, p. 346.

Amusant le Pont-Neuf de ses sornettes fades,
Aux laquais assemblés jouer des mascarades » (1).

« Cet autre, abject en son langage,
Fait parler ses bergers comme on parle au village.
Ses vers plats et grossiers, dépouillés d'agrément,
Toujours baisent la terre et rampent trisitement » (2).

Rien ne le choque plus que les expressions basses ou triviales, et les écrivains qui s'en servent, tels que d'Assoucy, Desmarets de Saint-Sorlin et Scarron souffrirent ses traits de satire. Il n'attaque Scarron pourtant, dans ses écrits, que par allusion, par égard peut-être pour Mme de Maintenon. Ce qui manquait le plus aux Français, à son avis, n'était ni l'esprit, ni le travail, mais le goût. Monchesnay nous dit qu'il citait à ce propos une observation de Mme de La Fayette par laquelle elle comparait un sot traducteur à un laquais que sa maîtresse envoie faire un compliment à quelqu'un. Ce que la maîtresse avait dit en termes polis, il le rend grossièrement, il l'estropie. « Plus il y avait de délicatesse dans le compliment, moins ce laquais s'en tire bien, et voilà en un mot, dit Boileau, la plus parfaite image d'un mauvais traducteur » (3). C'est le goût des anciens dont les Français ont besoin, pense-t-il, et les Italiens aussi devraient s'en inspirer. Quoi de plus répréhensible dans *le Roland furieux* de l'Arioste que l'alliance de passages graves et héroïques à d'autres passages bas et bouffons ? « Sans mentir, une telle bassesse est bien éloignée du goût de l'antiquité ; et qu'aurait-on dit de Virgile, bon Dieu ! si, à la descente

(1) *Art Poétique*, Chant III, v. 401-405 ; 424-428 ; Gidel, t. III, pp. 377-378.

(2) *Art Poétique*, Chant II, v. 17-20 ; Gidel, t. II, p. 311.

(3) Monchesnay. *Boleana*, Additions, p. 165.

d'Enée dans l'Italie, il lui avait fait conter par un hôtelier l'histoire de Peau-d'Ane, ou les Contes de ma Mère-l'Oie ? » (1)

Boileau ne veut pas dire qu'on doive toujours éviter les matières triviales ou même déplaisantes. Il n'y a rien d'esthétique dans certains sujets qu'il traite lui-même : les sottises de l'homme, la chicane, les embarras des rues, les défauts des femmes, le mauvais repas aux plats répugnants, etc., mais il écrit d'un style noble sur ces sujets, sans jamais manquer à la pureté de la langue. Une idée affreuse même peut être exprimée sans choquer les bienséances, si on le fait d'une façon délicate.

« Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux :
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux sujet fait un objet aimable » (2).

« En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre, ou le tour vicieux » (3).

C'est la même idée qu'il exprime dans le couplet suivant :

« Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse :
Le style le moins noble a pourtant sa noblesse » (4).

« On souffrira plutôt une pensée basse exprimée en termes nobles, que la pensée noble exprimée en termes bas » (5). Mais il n'est pas toujours facile de trouver des expressions nobles et pures et si Antoine, le jardi-

(1) *Dissertation sur la Joconde*, 1674 ; Gidel, t. III, pp. 146-147.

(2) *Art Poétique*, Chant III, v. 1-4 ; Gidel, t. II, p. 334.

(3) *Art Poétique*, Chant I, v. 217-218 ; Gidel, t. II, p. 303.

(4) *Art Poétique*, Chant I, v. 79-80 ; Gidel, t. II, pp. 291-292.

(5) *Réflexions critiques*, IX ; Gidel, t. III, p. 377.

nier, s'essayait à la poésie, il trouverait que ce n'est pas un jeu d'enfant de « polir un écrit »

« Qui dit, sans s'avilir, les plus petites choses ;
Fît des plus secs chardons des œillets et des roses ;
Et sût même aux discours de la rusticité
Donner de l'élégance et de la dignité (1).

L'élégance, la dignité, la pureté du langage, la noblesse de la pensée, l'élévation de l'inspiration, Boileau les trouve dans la Bible, chez Homère, Virgile, Pindare, les tragiques grecs, Longin et dans les grandes œuvres contemporaines. Pour la majesté et l'élévation, il ne voit rien de comparable aux Psaumes. Leur sublimité, à son avis, ne peut pas être rendue par les plus grands maîtres. Par le terme « sublime », Boileau entend ce que Longin avait entendu dans son *Traité du Sublime* ; c'est « cet extraordinaire et ce merveilleux qui fait qu'un ouvrage enlève, ravit, transporte », c'est-à-dire qu'il touche vivement la sensibilité du lecteur. Le « sublime » n'exige pas de grands mots, mais « il se peut trouver dans une seule pensée, dans une seule figure, dans un seul tour de paroles » (2). Boileau donne, comme l'exemple le plus propre à mettre sa pensée au jour, la phrase de la Genèse : « Dieu dit : Que la lumière se fasse et la lumière se fit ». Il est très étonné que M. Huet, évêque d'Avranches, eût soutenu dans sa *Démonstration Evangélique* que Longin s'était trompé lorsqu'il s'était persuadé qu'il y avait du sublime dans ces paroles. Boileau sent leur sublimité comme Longin l'a sentie, « au milieu des ténèbres du paganisme ». Elles excitent en lui « une certaine éléva-

(1) *Épître XI*, v. 48-52 ; Gidel, t. II, p. 303.

(2) *Réflexions critiques*, X ; *Id.*, t. III, p. 399.

tion d'âme qui lui fait plaisir » (1). Leur sublimité n'est pas une chose qui se démontre ; elle se fait sentir, elle saisit, par la simplicité de l'expression, par la grandeur de la pensée. Où peut-on voir, demande-t-il, un tour d'expression plus sublime que ces paroles ... dont la douceur majestueuse, même dans les traductions grecques, latines et françaises, frappe si agréablement l'oreille de tout homme qui a quelque délicatesse et quelque goût » (2).

Boileau avait pour les œuvres d'Homère une véritable passion. « Il en revenait toujours à lui », dit Monchesnay (3). Il admire dans son œuvre la grâce, le naturel, la concision, la simplicité, l'harmonie et, ce qu'il estime surtout, le talent d'exprimer noblement les plus petites choses, de traiter des sujets vulgaires avec tant de goût, tant d'art qu'il les rend nobles et harmonieux. « C'est un poète, disait Boileau que les grâces ne quittent point. Tout ce qu'il écrit est dans la nature et, d'un seul mot, il vous fait connaître un homme » (4). Dans la deuxième partie du troisième chant de l'*Art Poétique*, qui traite de la poésie épique, il fait un bel éloge de l'*Iliade*.

« On dirait que pour plaire, instruit par la nature,
Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture.
Son livre est d'agrémens un fertile trésor :
Tout ce qu'il a touché se convertit en or.
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grâce ;
Partout il divertit et jamais il ne lasse.
Une heureuse chaleur anime ses discours :
Il ne s'égare point en de trop longs détours.

.....

(1) *Ibid.*, critiques, X ; id., t. III, p. 404.

(2) *Ibid.*, critiques, X ; id., t. III, p. 416.

(3) *Bolaeana*, p. 90.

(4) *Ibid.*, p. 90.

Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincère ;
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire » (1).

Les odes de Pindare procure à Boileau une jouissance intellectuelle et esthétique des plus vives. Après avoir traduit presque mot à mot un passage de la première Ode olympique, que Pindare avait écrite à la louange d'Hiéron, roi de Sicile, il s'écrie : « Quelle majesté et quelle noblesse un homme de bon sens n'y peut-il pas remarquer, même dans la sécheresse de ma traduction ! Que de grandes images présentées d'abord ! ... Que de sublimes figures ensemble ! Quel tour et quelle agréable circonduction de paroles ! Cette expression : « Les vastes déserts du ciel quand il fait jour » est peut-être une des plus grandes choses qui aient jamais été dites en poésie (2). On sent dans cet ensemble d'exclamations une émotion et un enthousiasme que ne sont réveillés en Boileau que par la belle poésie des anciens. C'est plus que de l'admiration ; c'est presque de l'extase, et voilà pourquoi, dans la *Querelle des Anciens et des Modernes*, il a soutenu la défense des anciens avec tant d'ardeur. Le rabaissement de son poète favori, Homère, dans le *Parallèle des Anciens et des Modernes* de Charles Perrault, qui l'accuse de diffusion, de grossièreté et de mauvais goût, le remplit d'une vraie colère.

Parmi les poètes latins, c'est Virgile qui lui donne les plus vifs plaisirs esthétiques. Il le relit sans cesse ainsi que Théocrite, et les propose tous deux comme modèles à tous les poètes. La naïveté, la douceur et la délica-

(1) *Art Poétique*, III, v. 295-308 ; Gidel, t. II, p. 367-368.

(2) *Réflexions Critiques*, VIII ; Id., t. III, p. 371.

tesse du vers de Théocrite, comme la grâce, l'harmonie et l'élégance du vers virgilien, indiquent pour lui la voie parfaite qu'il faut suivre, en laissant de côté, d'une part, le matérialisme grossier, de l'autre, une emphase qui frise le ridicule. Dans le passage de l'*Art Poétique* qui traite de la poésie épique, il les réunit dans le même éloge.

« Entre ces deux excès la route est difficile.
 Suivez, pour la trouver Théocrite et Virgile :
 Que leurs tendres écrits, par les Grâces dictés,
 Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés.
 Seuls, dans leurs doctes vers, ils pourront vous apprendre
 Par quel art sans bassesse un auteur peut descendre ; » etc.
 (1)

Le culte des anciens n'empêcha pas Boileau de reconnaître le mérite des grands écrivains contemporains. Ce sont Molière, Racine, La Fontaine et Corneille qu'il estimait le plus. Nous parlerons plus tard de ses relations personnelles avec ces poètes, qui, tous quatre, étaient de ses amis. Ce n'est pas par amitié qu'il les louait. C'est qu'il se rendait compte de l'excellence de leurs écrits, non seulement par l'intelligence, mais aussi par le cœur.

« Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur
 Emouvoir, étonner, ravir un spectateur !
 Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
 N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
 Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
 En a fait sous son nom verser la Champmêlé » (2).

(1) *Art Poétique*, chant II, v. 25-30 ; *Id.*, t. 2, pp. 311-312.

(2) *Épître VII*, v. 1-6 ; *Id.*, t. II, pp. 209-210.

Les ouvrages de Racine, dit-il, même s'ils ne gagnent pas tous les suffrages, entraînent tous les cœurs.

Le plaisir que donne une bonne tragédie, selon Boileau, est bien au-dessus de celui que procurent les rires de la comédie. Une discussion s'élève à ce propos dans la *Psyché* de La Fontaine entre les quatre personnages qui représenteraient Molière, Boileau, Racine et La Fontaine lui-même. Gélaste (Molière ou Chapelle) défend le plaisir de la comédie, tandis qu'Ariste (Boileau) définit « la pitié » excitée par la grande tragédie comme un « ravissement », une « extase » (1).

Mais dans les œuvres de Boileau lui-même, d'autres appréciations prouvent qu'il ne manquait pas de sensibilité pour la beauté littéraire. Dans la *Dissertation sur la Joconde*, il veut démontrer, pour décider un différend littéraire, que le conte de La Fontaine sur la Joconde vaut beaucoup mieux que celui d'un écrivain, nommé Bouillon. Il est animé par la querelle, parce qu'il s'agit de défendre le bon goût. On ne comprend pas le silence qu'il garde dans l'*Art Poétique* à propos de La Fontaine, mais dans cette dissertation, du moins, il exprime très nettement l'admiration qu'il a pour son œuvre et le plaisir qu'il a à la lire. « Il n'y a point de comparaison entre les deux ouvrages, dit-il, ... puisqu'il n'y a point de comparaison entre un conte plaisant et une narration froide, entre une invention fleurie et enjouée et une traduction sèche et triste. ... Je soutiens que non seulement la nouvelle de M. de La Fontaine est infiniment meilleure que celle de M. Bouillon, mais qu'elle est même plus agréablement

(1) Gidel. *Vie de Boileau*, t. 1^{er}, p. CXLVIII ; *Œuvres de La Fontaine*, Regnier, t. VIII, p. 114.

contée que celle d'Arioste » (1). Boileau sent, cependant, l'impossibilité de communiquer aux autres par des paroles seules, l'estime qu'il a pour le naturel, la naïveté et l'agrément de La Fontaine. « Ces sortes de beautés, dit-il, sont de celles qu'il faut sentir, et qui ne se prouvent point. C'est ce je ne sais quoi qui nous charme, et sans lequel la beauté même n'aurait ni grâce ni beauté » (2). Il sent ici, malgré son culte de la raison, qu'il y a des beautés poétiques qui ne dépendent pas des règles et que les Arts Poétiques ne peuvent pas enseigner. On ne peut pas les définir ; il faut les sentir instinctivement. Ce n'est pas le poète novice de 1660 qui parle ainsi, mais le Boileau de la seconde manière qui, dans son commerce intime avec Molière, Racine et La Fontaine a souvent été transporté par les créations de l'imagination de ses amis.

On a une preuve de l'émotion que ressentait Boileau en lisant les chefs-d'œuvre de la tragédie et de la comédie, dans la façon expressive dont il les récitait. Il y mettait tant de verve et de passion qu'il faisait passer sa propre émotion à ses auditeurs. Brossette dit qu'il était un des meilleurs récitateurs qu'on ait jamais entendus. Un soir que lui et un voisin de Boileau, M. Frégeville, dinaient à Auteuil, leur hôte leur récita après dîner dans le jardin des passages d'*Œdipe*, du *Misanthrope* et de *Mithridate*. Il les traduisit par moments avec une telle véhémence que Brossette en fut profondément ému (3).

Le goût littéraire de Boileau est d'une sûreté mer-

(1) Gidel, t. III, pp. 144-145.

(2) *Dissertation sur la Joconde*; *Id.*, t. III, p. 158.

(3) *Papiers de Brossette*, Ms. fr. de la Bib. Nat. 15275, p. 62.

veilleuse. Un recul de 260 ans laisse toute sa valeur au jugement qu'il portait sur ses contemporains. Les écrivains qu'il admirait le plus restent aujourd'hui encore au premier rang. La plupart de ceux qu'il railait, seraient oubliés aujourd'hui, s'il ne les avait pas immortalisés à sa manière par ses satires.

CHAPITRE VI

LA SENSIBILITE MORALE

I. — AMOUR DE LA VERTU

D'une honnêteté scrupuleuse, Boileau sut écrire dans le genre satirique sans jamais offenser la pudeur ; il ne parlait du vice qu'avec indignation. Tous les écrivains de son temps qui parlent de lui, sauf quelques médisants hostiles et injustes, sont d'accord sur la question de sa probité morale. Desmaizeaux est frappé de ce « caractère de chasteté dont M. Despréaux a su le premier enrichir la satire française » (1). Bayle dit que les satires « qui avait toujours été un égout de saletés », prirent « un caractère de pudeur qui est pour le moins aussi admirable que l'esprit, le tour, le sel et les agréments que l'illustre M. Despréaux y fait briller ». Il ajoute que « cette pudeur fut la principale chose qui frappa le premier président de Lamoignon et qui lui fit aimer le poète qui avait composé des satires si modestes » (2). Brossette dit : « On le nommait *le chaste Despréaux* : la pureté de ses mœurs et de ses écrits lui a valu cet éloge ». Bussy-Rabutin, dont les

(1) *Vie de Boileau*, p. 34.

(2) *Nouvelles de la République des Lettres*, 1684, p. 363.

œuvres sont loin de mériter le même éloge, lui écrit : « J'ai remarqué dans vos ouvrages un air d'honnête homme que j'ai plus estimé que tout le reste » (1).

Ayant ce caractère de probité morale, Boileau est sensible à l'élévation ou à la bassesse de pensée chez les autres. Ce qu'il admire dans le *Traité du Sublime* de Longin, ce n'est pas seulement la supériorité intellectuelle de l'écrivain, c'est aussi le caractère de l'honnête homme qui y paraît partout. « Ses sentiments ont je ne sais quoi qui marque une âme fort élevée au-dessus du commun, dit-il ; en parlant du sublime, il est lui-même très sublime » (2). Longin s'est rendu compte de la vraie cause de la stérilité de l'éloquence de son époque. C'est que la corruption avait rendu les hommes insensibles aux nobles plaisirs et incapables de produire de beaux ouvrages. Il a montré que pour écrire une belle œuvre, il faut être animé de sentiments élevés, de passions généreuses (3). Boileau est enchanté de ces idées exprimées par Longin parce qu'il les partage. Pour lui aussi, les grands orateurs et les grands poètes sont des hommes de grand cœur. Si l'on veut être un grand poète et non un simple déclamateur,

« Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez. Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez » (4).

La mollesse et le luxe sont l'origine de tous les vices, dit Boileau, « ainsi que Longin le fait voir dans son dernier chapitre où il traite de la décadence des esprits,

(1) Correspondance de Roger le Rabutin, t. II ; lettre datée du 30 mai 1673.

(2) *Préface du traducteur du Traité du Sublime*, Gidel, t. III, pp. 437-439.

(3) *Traité du Sublime*, chap. VI, Gidel, t. III, p. 462.

(4) *Art Poétique*, Chant 3, v. 141-142 ; Gidel, t. 2, p. 350.

qu'il attribue principalement à ce luxe et à cette mollesse » (1). C'est pourquoi il condamne les opéras de Quinault et de ses imitateurs où l'on chante l'amour douxereux et la mollesse. Les termes vibrants qu'il emploie trahissent la violence de son indignation. Il trouve que les cœurs prêchent une « morale lubrique ». « C'est un scandale public, s'écrie-t-il, qu'il soit permis à des chrétiens de prostituer leur voix pour persuader aux filles, qu'il est honteux de ne pas s'abandonner dans le bel âge ; ce n'est point là du tout le langage de la passion, c'est proprement le langage de la débauche » (2). Il ne voyait pas pourquoi les maximes qui feraient horreur dans le langage ordinaire, seraient acceptées sans protestation dès qu'elles sont mises en vers.

Ayant une telle aversion naturelle pour l'immoralité, Boileau ne parle des mœurs libertines qu'avec beaucoup de retenue et de délicatesse. Dans sa dixième satire, en faisant allusion à la vie déréglée de certaines femmes, il dit à Alcippe :

« N'attends pas qu'à tes yeux j'aïlle ici l'étaler ;
Il vaut mieux le souffrir que de le dévoiler.
De leurs galants exploits les Bussis, les Brantômes,
Pourraient avec plaisir te compiler des tomes ;
Mais pour moi, dont le front trop aisément rougit,
Ma bouche a déjà peur de t'en avoir trop dit.
Rien n'égale en fureur, en monstrueux caprices,
Une fausse vertu qui s'abandonne aux vices » (3).

Il sent lui-même que cette retenue touchant les sujets délicats est un des mérites de son œuvre. En s'excusant auprès des femmes, dans la préface de cette même

(1) *Réflexion* 9, *Id.*, t. 3, p. 382.

(2) *Bolaena*, p. 5.

(3) *Gidel*, t. 2, v. 537-544.

satire, de la liberté qu'il avait prise de peindre leurs vices, il ajoute : « Une chose dont je suis certain qu'elles me loueront, c'est d'avoir trouvé le moyen dans une matière aussi délicate que celle que j'y traite, de ne pas laisser échapper un seul mot qui pût le moins du monde blesser la pudeur » (1). C'est une prétention qu'il a le droit d'avoir, et aucun autre auteur satirique de son temps ou d'une époque antérieure ne pourrait y prétendre. « Il semblait, dit Valincour,... que l'obscénité fût un sel absolument nécessaire à la satire, comme on s'est imaginé depuis que l'amour devait être le fondement et, pour ainsi dire, l'âme de toutes les pièces de théâtre » (2). Il n'y a pas dans la *Satire contre les femmes*, cependant, un seul mot qui choque une sensibilité délicate et dans l'œuvre entière de Boileau, on ne trouve que rarement une expression qui offense la pudeur (3). En général, sa dignité réprouve tout ce qui est bas et grossier.

Reconnaissant en Boileau ce caractère d'honnêteté et de modestie, on ne peut admettre que certains vers qu'on lui a attribués soient véritablement de lui. L'arbre se connaît à ses fruits. Ainsi Daunou et Berriat-Saint-Prix refusent avec raison de croire qu'il ait écrit des vers si grossièrement injurieux que le septain sur Pellisson (4). Il nous semble peu probable aussi que Boileau ait coopéré ou donné son consentement à la composition du sonnet diffamatoire visant le duc de Nevers à l'occasion de la querelle sur *Phèdre*. Bien que

(1) *Id.*, t. 2, p. 55.

(2) *Œuvres de Boileau-Despréaux*, Brossette, 1718, Eloge de Boileau, t. I, p. XXV.

(3) *Dissertation sur la Joconde*; Gidel, t. III, p. 156-161. *Satire IV*, v. 34.

(4) Gidel, t. III, p. 112.

provoqués, ces vers injurieux ne sont pas excusables et ils ne sont pas dans le goût de Boileau. Louis Racine disculpe entièrement Boileau, en disant que « la querelle fut apaisée quand on sut que quelques jeunes seigneurs très distingués avaient fait dans un repas la parodie du sonnet ».

On lit dans les *Mémoires* de Brossette une anecdote qui montre que la sensibilité de Boileau ne souffre pas sans révolte la vue de l'indécence. Racine et Félix, premier chirurgien du roi, eurent l'idée un jour de se divertir en faisant une surprise à Boileau. Félix proposa qu'ils aillent tous les trois rendre visite à une dame soi-disant sa cousine, mais qui était en vérité une femme de vie déréglée. Quand ils furent chez elle, Félix et Racine s'amuserent beaucoup des égards et des politesses que Boileau lui rendit, mais dès qu'elle trahit sa manière de vivre et sa liberté d'allures, Boileau ne tarda pas à passer doucement la porte et à disparaître. Brossette dit que ses amis lui en firent beaucoup de railleries dans la suite, mais il montre quelque indulgence pour cette facétie en observant qu'à ce moment-là, ils étaient bien jeunes tous les trois.

Boileau combat les vices avec autant d'énergie que la mauvaise poésie. Il condamne tout ce qui, à son avis, offense la pudeur, que ce soit dans les mœurs ou dans la littérature. Une anecdote racontant un méchant tour, que plusieurs jeunes étourdis jouèrent à un apothicaire, montre quelle véritable indignation s'élève dans l'âme de Boileau devant un acte de basse cruauté commis par pure méchanceté. Ces coquins insensibles vinrent lui raconter leur escapade en riant, et lui, le sang bouillant de révolte, les réprimanda si vertement qu'ils devinrent tout honteux de leurs sévices et se décidèrent

à les réparer en envoyant à leur victime trente pistoles (1).

Brossette raconte dans ses Mémoires un autre acte de très grande brutalité qui avait profondément révolté Boileau. C'est de Boileau lui-même qu'il tenait l'anecdote. Bachaumont, dit-il, frère d'un président à mortier du Parlement de Paris aimait beaucoup les chevaux. Un jour son cocher donna un coup de fouet à un de ses chevaux et le blessa à l'œil. Bachaumont en fut si fâché qu'il alla à l'écurie et, pour punir son cocher, lui creva l'œil aussitôt. « M. Despréaux m'a raconté cette action avec toute l'horreur possible, dit Brossette, et comme une action indigne, cruelle et punissable » (2).

Nous ne voulons pas laisser l'impression que Boileau, avec son amour de la vertu, eut un air de sainteté. Nullement. Très humain, très large d'esprit, il vivait sans austérité, choisissant ses amis dans tous les milieux. Pendant sa jeunesse, il connaissait de gais viveurs et des libertins. Il nous semble, pourtant, que Revillout attache trop d'importance à leur influence sur Boileau lorsqu'il dit que celui-ci vivait d'ordinaire avec des gens fort décriés : comédiens, poètes, avocats, amis de la bonne chère, gentilshommes viveurs ; qu'il finissait par se laisser entraîner à sortir des bornes par le mauvais exemple, le sang de greffier et de procureur et le fonds gaulois de sa nature l'y poussant ; que, sans être vicieux, il avait hurlé quelquefois avec les loups et que son âme était parfois dissipée par le libertinage de ses compagnons de plaisir. On peut répondre que

(1) *Bolaeana*, p. 64.

(2) *Mémoires de Brossette*, Ms. fr. 15275, pp. 114-115.

son sang de greffier était très honnête, que ce qui pourrait s'appeler « sortir des bornes » aujourd'hui ne l'était pas alors, qu'il connaissait non seulement de gais viveurs, mais aussi des personnes plus sérieuses : prêtres et hommes de robe, et surtout que sa modestie native et son tempérament équilibré ne lui auraient pas permis de s'abandonner au libertinage. Il n'était pas de ceux qui subissent facilement l'influence de leur entourage, qui font à Rome comme font les Romains et qui montent ou qui tombent au niveau moral du groupe dans lequel ils se trouvent au moment même. C'est Racine qui écrit à La Fontaine, d'Uzès : « Il faut être régulier avec les réguliers, comme j'ai été loup avec vous et avec les autres loups, vos compagnons ». C'était au mois de novembre 1681 qu'il écrivit ces mots, plusieurs années avant de devenir l'ami de Boileau. Celui-ci n'a rien dit de ce genre. Si, vers 1660 ses convictions n'étaient pas encore très nettement arrêtées, il avait du moins assez de retenue et de décence naturelle, pour le garantir du vice.

M. Jean Demeure, dans le second de ses articles sur « l'Introuvable Société des Quatre Amis », fait sur le caractère de Boileau des suppositions qui nous semblent injustes et préjudiciables. Il parle de l'introduction de Boileau dans la société de Chapelain et des « débauches de la Croix blanche ». « On n'est pas surpris, dit-il, ... de voir M. Despreaux garder le contact avec des débauchés ». Il observe que Boileau insiste sur le succès qu'il a remporté dans ce milieu indigne et non sur la quantité ou la qualité du vin bu ce jour-là et qu'il préfère que ses commentateurs ne parlent ni de vin ni de repas. Enfin, il compare Racine à Boileau au désavantage de celui-ci, en disant qu'« on ne voit pas un

Racine se compromettre avec n'importe qui et aller chercher au cabaret des auditeurs pour ses tragédies » (1).

Nous convenons que Boileau n'était pas très sérieux à cette époque-là, qu'il aimait à rire et à faire rire par ses saillies inattendues, qu'il aimait aussi la bonne chère et le vin, sans boire à l'excès comme Chapelle, auquel il conseilla plus d'une fois la modération. Il n'avait, d'ailleurs, aucun respect pour les ivrognes tels que Linière et Champmeslé, mari de la célèbre comédienne. Comme Jules Lemaître le dit, « il était très vivant, bon compagnon, plein de verve, grand disputeur et bon plaisant » (2). Il est possible même qu'il se soit grisé quelquefois, mais il ne faut pas le juger d'après le modèle du goût d'aujourd'hui. « Ces cabarets, dit M. Lanson, sont ce que furent plus tard les cafés : les beaux esprits, amateurs et gens de lettres, s'y réunissent. Mais il y a la différence des siècles et des mœurs : le dix-septième siècle est encore plus robuste qu'élégant ; il a plus de sève et de fougue que de raffinement et de mièvrerie » (3). Si les habitués des cabarets aimaient à entendre la lecture des satires de Boileau, ils sont réhabilités à nos yeux. Le Verrier dit dans son *Commentaire* que Boileau « ne songeait point à obtenir aucune pension du roi, ni même à publier ses ouvrages. Il se contentait de les lire à quelques-uns de ses amis particuliers, à Molière, à Chapelle, à Racine, au duc de Vivonne, au duc de Lesdiguières, au comte de Fiesque, au duc de la Rochefoucauld, à M. le

(1) *Revue d'Histoire littéraire*, 1929, juillet-sept., p. 321.

(2) *Jean Racine*, p. 80.

(3) *Boileau*, p. 17.

Prince. *Tout cela se passait d'ordinaire au cabaret* » (1). Comme le dit M. Demeure, il ne semble pas probable que Condé et d'autres seigneurs de la haute noblesse soient venus au cabaret, mais, en tout cas, les habitués n'étaient pas seulement des débauchés. Revillout appelle notre attention sur le fait que le mot *débauche* était plus faible au XVII^e siècle qu'il ne l'est actuellement. Richelet le définit « une récréation gaie et libre qu'on prend, riant, chantant, et faisant bonne chère avec ses amis » (2). C'est dans ce sens que Mme de Sévigné et tous les écrivains du XVII^e siècle l'entendent. Un cabaret ne serait certainement pas un milieu approprié à la lecture d'une tragédie de Racine, mais cela ne prouve pas que Racine ait été plus délicat que Boileau dans le choix de ses compagnons. Il est tout naturel que Boileau ait voulu que Le Verrier parle dans ses *Commentaires* de ses satires et non de ce qu'on mangeait et buvait. Il est probable aussi que, devenu plus sérieux et plus austère en vieillissant, il eut honte plus tard de la gaieté insoucieuse de sa vie de jeune homme, comme il regrettait d'avoir défendu une œuvre du genre de *la Joconde* de La Fontaine. Ce conte choquait si peu la sensibilité de Boileau en 1664 que lorsque la traduction littérale du conte de l'Arioste par M. de Bouillon fut jugée, par ses partisans, supérieure à la version plus originale de La Fontaine, Boileau entreprit de montrer en quoi l'œuvre du grand fabuliste surpassait l'autre. Mais il ne fit jamais imprimer cette dissertation parmi ses autres ouvrages, dit Brossette, « ne se faisant pas hon-

(1) *Les Satires de Boileau commentées par lui-même*, Lachèvre, pp. 85-86.

(2) T. I, p. 632.

neur d'avoir employé sa plume à défendre une pièce du caractère de *la Joconde* (1). Loin d'être l'apologiste de ce conte en 1692, il dit en s'adressant à Alcippe :

« Je sais que d'un conte odieux
Vous avez comme moi sali votre mémoire » (2).

Sa sensibilité morale était devenue beaucoup plus vive dans l'intervalle et il semble avouer ici son regret d'avoir donné son approbation à une œuvre licencieuse.

M. Demeure et M. Revillout citent tous deux une phrase de Mme de Sévigné au préjudice de Boileau. Elle écrit à sa fille le 18 mars 1671 : « Votre frère est à Saint-Germain et il est entre Ninon et une comédienne, Despréaux sur le tout : nous lui faisons une vie enragée. Dieux, quelle folie ! » (3) Nous ne savons pas combien de fois Boileau se trouva dans la société de Ninon de Lenclos, pourquoi il y était, ni combien il s'y plaisait. Il ne dut pas y être à son aise comme un Charles de Sévigné. Il était déjà l'ami de Lamoignon et d'Arnauld, qui ne s'intéressaient pas à des « débauchés ».

Ce qui est à remarquer ici n'est pas tant la faiblesse de son caractère que sa force de résistance aux influences vicieuses. Tout gaulois qu'il est, il a plus de pudeur que Molière, La Fontaine ou Racine. C'est le plus sage de tous ces jeunes amis qui se rencontraient aux cabarets et celui qui avait l'influence la plus salutaire sur les autres. Sa vie et son œuvre sont exemptes de taches déshonorantes. « Des convenances le retiennent, dit Brunetière, une manière habituelle de vivre décente

(1) *Œuvres de Boileau*, Brossette, t. I, p. 107, Amsterdam, 1718.

(2) *Satire X*, v. 52-53.

(3) *Lettres de Mme de Sévigné*, Monmerqué, t. II, p. 118.

et ordonnée, la difficulté d'oser sur le papier ce qu'à peine hasarderait-il dans la liberté du vin » (1).

Il n'était pas cependant aussi austère que les « Messieurs » de Port-Royal. Il n'admettait pas qu'Arnauld pût blâmer, du point de vue moral, deux vers dans la *huitième satire* (2). Il n'était pas scandalisé par les aveux de Montaigne, comme l'étaient les solitaires qui critiquaient la franchise avec laquelle il révélait ses penchants, son but étant tout autre que celui de Saint Augustin. Boileau regardait la liberté des confidences de Montaigne, non comme une complaisance pour ses faiblesses, mais comme une simple confession, sincère et candide, de la vérité. Même la licence gauloise de Rabelais l'effrayait moins que les romans et les opéras contemporains.

Boileau se qualifie très justement d'« ami de l'équité ». Jamais il n'est injuste par désir. S'il l'est quelquefois, c'est par erreur ou par prévention. Lorsqu'on lui fait voir son injustice, il supprime les vers où elle est exprimée ou efface les noms de ceux qu'il a pu involontairement calomnier. Il veut rendre justice même à ses ennemis. Il dit, par exemple, de Claude Perrault : « Je ne nierai pas cependant qu'il fût homme de très grand mérite et fort savant, surtout dans les matières de physique » (3). Il arrive souvent qu'un écrivain est à la fois l'objet de son admiration et de sa censure. Il vante *le Cid* et condamne *Attila* dans la même satire (4). Il loue *l'Ecole des Femmes*, *Tartuffe* et *le Misanthrope*, mais il blâme le style bouffon de Molière. Ce sont les

(1) *Etudes Critiques*, t. 6, p. 171.

(2) V. 143-144.

(3) *Réflexion I*; Gidel, t. III, p. 302.

(4) *Satire IX*, v. 231-232, 178-180.

œuvres et non les personnes qu'il juge. « Je loue jusqu'à M. Perrault, dit-il, quand il est louable » (1).

Il veut être absolument sincère, évitant toute exagération dans ses louanges comme dans sa censure. L'adulation intéressée lui répugne particulièrement et il se défend toujours de vendre « au poids de l'or une once de fumée » (2). On le remarque dans ses deux épîtres au roi. Il a peur de paraître flatteur en le louant, mais il a une si grande admiration et une affection si sincère pour lui, qu'il ne se jugerait pas assez reconnaissant s'il ne l'exprimait pas. Il ne veut pas le louer, cependant, à la façon de Corneille, qui, dans le prologue d'*Andromède*, attache Pompée, Alexandre et César à son char (3).

« Vous savez des grands vers les disgrâces tragiques,
Et souvent on ennuie en termes magnifiques » (4).

Les louanges qu'il adresse au roi peuvent cependant nous sembler un peu excessives quelquefois, comme à la fin de la quatrième épître où il demande :

« Est-il dans l'univers de plage si lointaine
Où ta valeur, grand roi, ne te puisse porter,
Et ne m'offre bientôt des exploits à chanter ?
Non, non, ne faisons plus de plaintes inutiles :
Puisqu'ainsi dans deux mois tu prends quarante villes,
Assuré des beaux vers dont ton bras me répond,
Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Hellespont » (5).

Mais si l'on compare les éloges de Boileau à ceux que d'autres écrivains contemporains ont prodigués au roi, on est étonné de voir combien ils sont circonspects

(1) *Bolaeana*, p. 95.

(2) *Satire IX*, v. 36.

(3) *Épître I*, v. 7-12.

(4) *Épître IV*, v. 37-38 ; Gidel, t. II, p. 171.

(5) *Ibid.*, v. 166 ; *id.*, pp. 181-182.

jusque dans leur enthousiasme. Louis XIV aimait beaucoup cette sincérité et on dit que, de toutes les louanges qu'il reçut, il n'y en avait pas qui lui fissent autant de plaisir que celles de Boileau.

L'aversion de Boileau pour la flatterie servile était très forte, et le « non, merci » qu'il aurait certainement répondu à qui lui aurait proposé de flatter

« d'une main... la chèvre au cou
Cependant que de l'autre on arrose le chou »

aurait été aussi catégorique que celui de Cyrano de Bergerac dans la pièce de Rostand ; car

« Tout éloge imposteur blesse une âme sincère » (1)

« Que me sert en effet qu'un admirateur fade
Vante mon embonpoint, si je me sens malade » (2).

Aussitôt que Chapelain fut nommé par Colbert pour dresser la liste des écrivains méritant une pension du roi, il devint l'objet de compliments empressés. Gilles Boileau était de ceux qui le courtoisaient et qui en furent récompensés. Son frère s'indigna, (la jalousie ayant peut-être quelque part dans son humeur) et le lien du sang ne l'empêcha pas de blâmer la conduite de Gilles dans les vers suivants :

« Enfin, je ne saurais, pour faire un juste gain,
Aller, bas et rampant, fléchir sous Chapelain,
Cependant pour flatter ce rimeur tutélaire,
Le frère, en un besoin, va renier le frère ;
Et Phébus en personne, y faisant la leçon,
Gagnerait moins ici qu'au métier de maçon ;

(1) *Épître IX*, v. 23 ; *id.*, p. 231.

(2) *Ibid.*, v. 39-40 ; *id.*, p. 232.

Ou, pour être couché sur la liste nouvelle,
S'en irait chez Bilaine admirer la Pucelle » (1).

Boileau a toujours un profond dédain pour les questions pécuniaires. Rien n'est plus injuste que de répéter que Racine et lui touchèrent leurs pensions d'historiographe sans fournir le travail qui était dû. Leur correspondance montre très clairement combien ils prirent leur tâche au sérieux. La cupidité de certains écrivains rebuta Boileau au point que jamais il ne voulut vendre ses livres. Possédant une petite fortune qui suffisait à ses besoins, il ne travaillait que pour être utile et pour faire triompher ses idées. Les libraires seuls s'enrichirent de ses œuvres. Une telle délicatesse est peu commune et fait honneur à son esprit de désintéressement.

Les éloges que donne Boileau n'ont jamais un caractère de basse flatterie. Ceux qu'il adresse au marquis de Seignelay, fils de Colbert, sont particulièrement délicats, modérés et sincères. C'est à lui qu'il dédie la neuvième épître, citée à la page précédente et dont le sujet est précisément la vérité sans fard.

Elle commence :

« Dangereux ennemi de tout mauvais flatteur,
Seignelay, c'est en vain qu'un ridicule auteur,
Prêt à porter ton nom « de l'Ebre jusqu'au Gange »,
Croit te prendre aux filets d'une sotte louange.

.....
Tu souffres la louange adroite et délicate,
Dont la trop forte odeur n'ébranle point les sens.
Mais un auteur novice à répandre l'encens,
Souvent à son héros, dans un bizarre ouvrage,
Donne de l'encensoir au travers du visage » (2).

(1) *Satire I*, v. 95-102, éditions 1666-1672.

(2) V. 1-4, 16-20.

C'est la sincérité de Boileau qui donne tant de prix aux éloges qu'il adresse du fond du cœur à ceux pour lesquels il éprouve une véritable admiration.

Il ne manquait pas de courage pour exprimer ses convictions devant ceux qui professaient des opinions contraires. Un jour, à l'Académie Française, il lui arriva de voter seul pour le marquis de Mimeure contre l'admission de Saint-Aulaire. Au moment où l'on délibérait pour savoir si l'on ferait un service pour Furetière qui venait de mourir, il prononça des paroles qui sont un bel exemple de son amour de l'équité. Furetière, ayant violé les règlements de l'Académie par la publication de son *Dictionnaire*, avait été expulsé de la compagnie après de vifs démêlés. La plupart des académiciens, n'ayant pas oublié leur ressentiment, s'opposèrent à ce qu'on fasse un service funèbre à son intention. Boileau se leva alors et osa parler ainsi : « Messieurs, il y a trois choses à considérer ici : Dieu, le public et l'Académie. A l'égard de Dieu, il vous saura sans doute très bon gré de lui sacrifier votre ressentiment, et de lui offrir des prières pour un mort qui en aurait besoin plus qu'un autre, quand il ne serait coupable que de l'animosité qu'il a montrée contre vous. Devant le public, il vous sera très glorieux de ne pas poursuivre votre ennemi par delà le tombeau. Et pour ce qui regarde l'Académie, sa modération sera très estimable quand elle répondra à des injures par des prières, et qu'elle n'enviera pas à un chrétien les ressources qu'offre l'Eglise pour apaiser la colère de Dieu, d'autant mieux qu'outre l'obligation indispensable de prier Dieu pour vos ennemis, vous vous êtes fait une loi par-

ticulière de prier pour vos confrères » (1). Ces paroles si justes et si magnanimes amenèrent naturellement un vote affirmatif ; il fallait bien en tirer cette conclusion, qu'il était préférable de franchir les bornes de la bienveillance plutôt que de manquer à ce devoir.

Parmi les vertus qu'exalte Boileau, on peut dire que l'équité occupe une des premières places.

« Dans le monde, il n'est rien de beau que l'équité :
Sans elle, la valeur, la force, la bonté,
Et toutes les vertus dont s'éblouit la terre,
Ne sont que faux brillants, et que morceaux de verre » (2).

Les guerres de conquêtes, guerres sans justice, offrent des exemples de valeur et de force, mais ces vertus sont mises au service d'un faux idéal ; et par conséquent, perdent tout leur mérite. Boileau déteste ces luttes. Brunetière dit que sa politique pacifique est la politique d'un bourgeois de Paris et, que s'il aime peu la guerre, c'est qu'elle interrompt toujours un peu le train familial de ses occupations » (3). Il nous semble, cependant, que son aversion va beaucoup plus loin ; elle est générale. Il hait la guerre parce qu'elle est déraisonnable et inique. Ce sont l'avarice et la cupidité qui en sont les premières causes. Elles incitent les hommes à courir le monde pour chercher des trésors, qui leur seront inutiles.

« On ne peut trop avoir ; et pour en amasser
Il ne faut épargner ni crime, ni parjure ;
Il faut souffrir la faim et coucher sur la dure ;
.....
De peur de perdre un liard souffrir qu'on vous égorge » (4).

(1) *Bolaeana*, pp. 67-69.

(2) *Satire XI*, v. 71-74.

(3) *Etudes Critiques*, t. 6, p. 188.

(4) *Satire VIII*, v. 78-80, 84.

Dans la onzième satire, Boileau imagine une parabole pour exposer les causes des guerres. L'Honneur et l'Équité régnaient sous le bon roi Saturne dans une paix profonde. Le peuple les adorait et jouissait d'un bonheur parfait. L'Honneur était beau par lui-même et n'égalait point ses richesses : une fois il est appelé au ciel par les Dieux et pendant son absence, un fourbe usurpe son trône et bannit l'Équité. Entouré par la Hauteur, le Dédain et l'Audace, il est couronné par le Luxe et l'Orgueil.

« Et le Mien et le Tien, deux frères pointilleux,
Par son ordre amenant les procès et la guerre,
En tous lieux de ce pas vont partager la terre ;
En tous lieux, sous les noms de bon droit et de tort,
Vont chez elle établir le seul droit du plus fort.
Le nouveau roi triomphe, et, sur ce droit inique,
Bâtit de vaines lois un code fantastique ;
Avant tout aux mortels prescrit de se venger,
L'un l'autre au moindre affront les force à s'égorger,
Et dans leur âme, en vain de remords combattue,
Trace en lettres de sang ces deux mots : *Meurs ou tue* » (1).

Une folle ambition est une seconde cause de guerre :

« L'ambition passa pour la vertu sublime ;
Le crime heureux fut juste et cessa d'être crime.
On ne vit plus que haine et que division,
Qu'envie, effroi, tumulte, horreur, confusion » (2).

Si la convoitise ne suffit pas pour pousser l'homme à commettre de folles actions, une mauvaise émulation l'aiguillonne.

« Si pour l'entraîner l'argent manque d'attraits,
Bientôt l'ambition et toute son escorte

(1) *Satire XI*, v. 168-178.

(2) *Ibid.*, v. 185-188.

Dans le sein du repos vient le prendre à main-forte,
L'envoie en furieux, au milieu des hasards,
Se faire estropier sur les pas des Césars ;
Et, cherchant sur la brèche une mort indiscreète,
De sa folle valeur embellir la gazette » (1).

La guerre n'est pas seulement injuste et barbare aux yeux de Boileau. Elle est aussi absurde. Les animaux sont plus raisonnables que l'homme. Quelque cruels et sauvages que soient les loups, ils ne songent pas à détrousser d'autres loups. L'ours ne fait jamais la guerre à ses semblables et les vautours ne fondent pas sur les vautours.

« L'homme seul, l'homme seul, en sa fureur extrême,
Met un brutal honneur à s'égorgèr soi-même, » (2)

et après tout le carnage, on est moins riche et moins heureux qu'avant.

Au dix-septième siècle, la guerre était considérée comme l'unique occasion où la vertu des héros pouvait se manifester. Bien qu'il admirât quelques faits d'armes éclatants, Boileau avait de la guerre une opinion toute différente. En théorie, du moins, il conçoit la guerre comme les pacifistes d'aujourd'hui : comme un acte déraisonnable, immoral et criminel. Dans la huitième satire, il cite Alexandre,

« Cet écervelé qui mit l'Asie en cendre ?
Ce fougueux l'Angely, qui, de sang altéré,
Maître du monde entier, s'y trouvait trop serré !
L'enragé qu'il était, né roi d'une province
Qu'il pouvait gouverner en bon et sage prince,
S'en alla follement, et pensant être Dieu,

(1) *Satire VIII*, v. 90-96.

(2) *Ibid.*, v. 151-152.

Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu ;
Et, traînant avec soi les horreurs de la guerre,
De sa vaste folie emplir toute la terre ;

Heureux, si de son temps, pour cent bonnes raisons,
La Macédoine eût eu des petites-maisons,
Et qu'un sage tuteur l'eût en cette demeure,
Par avis de parents, enfermé de bonne heure ! » (1)

Boileau considère comme un brigand un injuste guerrier, qui ravage tout sur son passage. Il n'est qu'un plus grand voleur que les bandits sur les grands chemins. César n'aurait jamais pu se disculper de son esprit conquérant devant un tribunal, s'il avait été jugé suivant les lois. Quel ardent avocat pour une société des nations et pour une cour internationale de justice Boileau aurait été, s'il avait vécu deux siècles plus tard ! « Jamais on n'est grand qu'autant que l'on est juste », dit-il.

« Rassemblez à la fois Mithridate et Sylla,
Joignez-y Tamerlan, Genséric, Attila :
Tous ces fiers conquérants, rois, princes, capitaines,
Sont moins grands à mes yeux que ce bourgeois d'Athènes
Qui sut, pour tous exploits, doux, modéré, frugal,
Toujours vers la justice aller d'un pas égal.
Oui, la justice en nous est la vertu qui brille » (2).

La haine de Boileau pour la guerre ne l'empêche pas de prendre plaisir à l'annonce des victoires de la France, surtout pendant la campagne de Hollande en 1672 quand Louis prit une quarantaine de villes en deux mois. C'est une inconséquence toute naturelle qui découle de ses sentiments patriotiques et de son admi-

(1) *Satire VIII*, v. 100-112.

(2) *Satire XI*, v. 87-93.

ration pour le roi. Il entreprend de le louer de son succès dans la quatrième épître, mais on sent qu'il n'est pas tout à fait à son aise. La description allégorique du passage du Rhin est un beau morceau de poésie, mais pour le reste, il semble assez embarrassé par son sujet. Il se plaint de la difficulté de mettre en vers les noms hollandais et d'écrire des louanges dignes de Louis sans une emphase exagérée, mais l'autre difficulté dont il ne parle pas, c'est de chanter avec sincérité et enthousiasme des exploits militaires. Il n'a jamais pu comprendre les causes de cette expédition en Hollande.

Dans sa première épître, il avait osé dire très franchement à Louis qu'il l'admirait beaucoup plus pour ses œuvres en temps de paix que pour ses succès militaires. Il exprimait d'ailleurs cette nuance avec beaucoup de délicatesse et Louis ne s'en offensa pas. Il dit :

« Si ma muse rebelle

N'ose le suivre aux champs de Lille et de Bruxelles,
Sans le chercher aux bords de l'Escaut et du Rhin,
La paix l'offre à mes yeux plus calme et plus serein.
Oui, grand roi, laissons là les sièges, les batailles :
Qu'un autre aille en rimant renverser des murailles ;

.....

A quoi bon, d'une muse au carnage animée,
Echauffer ta valeur déjà trop allumée ?
Jouissons à loisir du fruit de tes bienfaits,
Et ne nous laissons point des douceurs de la paix » (1).

Boileau raconte ensuite une conversation entre Pyrrhus et son conseiller. Pyrrhus chérissait le projet de prendre une ville après l'autre jusqu'à ce que tout l'hémisphère lui fût soumis et son confident lui

(1) V. 49-52, 57-60.

demande : « Mais, de retour enfin, que prétendez-vous faire ? »

Alors, cher Cinéas, victorieux, contents,
 Nous pourrons rire à l'aise et prendre du bon temps.
 — Eh Seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Epire,
 Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire ? » (1).

Boileau en dit autant à Louis :

« Quelques vains lauriers que promette la guerre,
 On peut être héros sans ravager la terre.
 Il est plus d'une gloire. En vain aux conquérants
 L'erreur parmi les rois, donne les premiers rangs :
 Entre les grands héros ce sont les plus vulgaires.
 Chaque siècle est fécond en heureux téméraires ;
 Chaque climat produit des favoris de Mars ;

 Mais un roi, vraiment roi, qui, sage en ses projets,
 Sache en un calme heureux maintenir ses sujets ;
 Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,
 Il faut pour le trouver courir toute l'histoire » (2)

Titus est un de ces monarques bienfaisants, dit-il, et Louis XIV lui-même s'est illustré par ses bienfaits en temps de paix. Il a fait le traité d'Aix-la-Chapelle quand il aurait pu pousser sa conquête plus loin. On l'a vu se borner au fort de sa victoire :

« Et chercher dans la paix une plus juste gloire.
 Ce sont là les exploits que tu dois avouer ;
 Et c'est par là, grand roi, que je te veux louer » (3).

Si le roi avait suivi ces conseils de Boileau, les devoirs d'historiographe de celui-ci eussent été plus faciles. Les voyages qu'il fallait faire avec les troupes

(1) V. 82-86.

(2) *Épître I*, v. 93-107.

(3) *Ibid.*, v. 121-124.

en Flandre et en Alsace n'étaient pas pour lui des excursions de plaisir. Il était, ainsi que Racine, tout à fait dépaycé dans ce milieu. Leur maladresse à cheval et leur crainte de se faire tuer excitèrent les moqueries de ceux qui les entouraient. La tâche de décrire la construction des fortifications et les mouvements des armées dût être pénible pour Boileau et ce n'est peut-être pas seulement à cause de sa maladie que la majeure partie du travail d'historiographe incombait à Racine ainsi que les gratifications qui s'en suivirent.

Les sentiments de Boileau sur la guerre, toutefois, ne sont pas inspirés seulement par le souci du confort personnel, mais par des convictions morales très fortes. Sa sensibilité se montre dans la profondeur de son amour pour la justice, la vertu, la paix et dans l'intensité de sa révolte contre l'injustice, le vice, la guerre. Valincour, qui le connaissait intimement, dit que ses sentiments de probité et d'humanité n'étaient pas « des vertus purement civiles. Ils avaient leur principe dans un amour sincère pour la religion, qui paraissait dans tous ses actes et dans toutes ses paroles (1). Chez lui, l'affection pour toutes les vertus et la haine de tous les vices se fondent et se résument dans l'amour de Dieu, qui a commandé aux hommes d'être doux, simples, équitables. L'amour de la vérité et la haine de l'ignorance y sont compris aussi. Le faux dévot ignorant et mal guidé n'a pas assez d'intelligence pour comprendre l'esprit de l'Evangile ; il serait capable de se servir du texte sacré pour disculper le vice, mais le seul honneur solide, conclut Boileau :

(1) *Œuvres de Boileau*, Souchay, 1735, *Eloge de Boileau*, p. 34.

« C'est de prendre toujours la vérité pour guide ;
De regarder en tout la raison et la loi ;
D'être doux pour tout autre, et rigoureux pour soi ;
D'accomplir tout le bien que le ciel nous inspire ;
Et d'être juste enfin : ce mot seul veut tout dire.

.....
... ce n'est qu'en Dieu seul qu'est l'honneur véritable » (1).

(1) *Satire XI*, v. 129-134, 206.

CHAPITRE VII

LA SENSIBILITE MORALE

II. — SENTIMENT RELIGIEUX

En matière de religion, Boileau resta ce qu'il était partout ailleurs : l'ami de la raison. Chrétien sincère, loyal, pieux et très régulier dans l'observance des rites de l'Eglise, assistant à la messe tous les dimanches, allant se confesser à un curé fort simple quand il se trouvait chez un ami à l'époque de Pâques, ne mangeant que du pain à la table du duc d'Orléans, un jour maigre où l'on n'avait servi que des aliments gras (1), il ne renonça pas cependant à sa hardiesse de jugement et à sa liberté d'expression devant certains abus ou certaines erreurs de l'Eglise, des sectes ou des individus. Il avait les disputes religieuses en aversion et ne voulait jamais prendre part à ces querelles. Les discussions passionnées sur l'*efficacité* de la *grâce augustinienne* et la *suffisance* de la *grâce molinienne* lui semblaient assez ridicules. « Pour ce qui regarde le démêlé sur la grâce, écrit-il à Bros-

(1) L. Racine, *Mémoires*, pp. 298-299, 339, 352.

sette, c'est sur quoi je n'ai point pris parti, étant tantôt d'un sentiment, et tantôt d'un autre. De sorte que, m'étant quelquefois couché janséniste tirant au calviniste, je suis tout étonné que je me réveille moliniste approchant du pélagien (1).

Il se fait plus neutre ici, pourtant, qu'il ne l'était en réalité et l'on trouve chez lui de nombreuses indications d'une sympathie particulière pour les jansénistes. Il exprimait sa grande vénération pour Pascal en toute occasion, même devant les jésuites (2). Sa sympathie pour les religieuses de Port-Royal se manifesta quand on lui apprit que le roi voulait les traiter avec rigueur à cause de leur refus de signer une certaine bulle. « Et comment fera-t-il, demanda Boileau, pour les traiter plus durement qu'elles ne se traitent elles-mêmes ? » (3) Il ne cachait pas non plus son amitié admirative pour Arnauld. Lorsqu'on lui dit que le roi faisait chercher le grand janséniste pour le mettre à la Bastille, il répondit : « Le roi est trop heureux, il ne le trouvera pas » (4). Il n'osa pas publier l'épithaphe où il faisait l'éloge d'Arnauld et où il traitait ses ennemis de « loups dévorants », mais tout le monde savait quels liens d'amitié les unissaient. L'amitié de Racine était un lien de plus entre Boileau et Port-Royal. Dans la dernière lettre que nous avons de Racine à Boileau, par exemple, il lui dit : « J'ai reçu une lettre de la mère abbesse de Port-Royal, qui me charge de vous faire mille remerciements de vos épîtres, que je lui ai envoyées de votre

(1) Lettre datée du 7 décembre 1703.

(2) Anecdote racontée à la p. 60 ; D'Alembert, *Œuvres*, t. II, p. 426.

(3) D'Alembert, *Œuvres*, t. II, p. 424.

(4) Gidel, t. I, p. CLXI.

part. On y est charmé et de l'épître de l'*Amour de Dieu* et de la manière dont vous parlez de M. Arnauld (1). Cette épître rangea Boileau ouvertement parmi les partisans du jansénisme. Son inclination naturelle l'entraîna vers eux, à cause de la hauteur morale de la doctrine janséniste. Il haïssait les équivoques de certains jésuites et, dans sa dernière satire, il s'en prend à l'équivoque même, cause de toutes les luttes entre religions et entre sectes. Il la blâma d'avoir fait oublier aux hommes que la douceur leur est commandée.

« Car quel lion, quel tigre égale en cruauté
Une injuste fureur qu'arme la piété ? » (2)

Boileau n'agit jamais en sectaire, cependant ; il sut garder en même temps l'amitié des pères Rapin, Bouhours, Bourdaloue et Thouliez d'une part et celle de Nicole et d'Arnauld de l'autre.

Le bigot religieux à quelque foi qu'il appartienne, comme l'homme intolérant, est l'objet de son mépris. Celui de la quatrième satire s' imagine entendre constamment l'harmonie des esprits bienheureux et refuse de payer le médecin qui l'a guéri parce qu'il l' « ôte du paradis ». Un zèle exagéré lui paraît ou hypocrite ou peu sensé.

Une plus grande folie est celle de l'impie qui

« Attend pour croire en Dieu que la fièvre le presse ;
Et toujours dans l'orage au ciel levant les mains,
Dès que l'air est calmé, rit des faibles humains.
Car de penser alors qu'un Dieu tourne le monde,

(1) Lettre datée du 20 janvier 1698 ; Gidel, t. IV, pp. 412-413.

(2) *Satire XII*, v. 255-256.

Et règle les ressorts de la machine ronde,
Ou qu'il est une vie au delà du trépas,
C'est là, tout haut du moins, ce qu'il n'avouera pas » (1).

L'incrédule qui s'imagine ne pas croire en Dieu mais qui croit facilement aux revenants, aux légendes et aux bulles est pour lui un autre objet de ridicule (2).

La liberté que prit Boileau de censurer la domination du clergé, les abus des gros bénéficiers, la paresse des chanoines, l'indolence des moines, le fit accuser d'impiété par ses ennemis. Pradon, Desmarts et d'autres furent choqués par le couplet :

« Abîme tout plutôt, c'est l'esprit de l'église.
C'est par là qu'un prélat signale sa vigueur » (3).

Suivant d'Alembert, Boileau dit qu'il entendait par l'Eglise, « non ce corps respectable de pasteurs éclairés et vertueux, qui conserve et défend le précieux dépôt de la foi, mais cette troupe subalterne et malheureusement trop nombreuse de ministres ignorants et calomniateurs, qui ne sont pas plus l'Eglise que le parterre de la foire n'est le public » (4). M. de Muralt trouvait que Boileau parlait trop légèrement de Dieu et des saints dans la satire sur les embarras de Paris où il dit :

« On n'entend que des cris poussés confusément.
Dieu, pour s'y faire ouïr, tonnerait vainement.

.....
Ne sachant plus tantôt à quel saint me vouer,
Je me mets au hasard de me faire rouer » (5).

(1) *Satire I*, v. 154-160.

(2) Daunou, *Œuvres de Boileau*, t. I, p. LXI.

(3) *Le Lutrin*, chant I, v. 286-287.

(4) D'Alembert, *Eloge de Boileau*, note 39, p. 435.

(5) *Satire VI*, v. 61-62, 65-66.

« Puisque le poète parle de Dieu cavalièrement et sans respect, dit M. de Muralt, il ne faut pas attendre de lui qu'il respecte les saints. La liberté qu'on se donne de parler de la Divinité mal-à-propos et sans respect, conduit insensiblement à dire de grandes sottises » (1). Mois Boileau ne manque de respect ni pour Dieu ni pour les saints. Il badine dans cette satire, affectant le ton de mauvaise humeur d'un poète qui se choque tout.

En réalité Boileau respectait beaucoup la Bible, l'Eglise, les prêtres vertueux et la vraie piété. L'abbé Renaudot nous dit que Boileau fut longtemps avant de se décider à répondre à une lettre de M. Huet, évêque d'Avranches, exprimant une opinion opposée à la sienne, « parce qu'il ne pouvait se résoudre à prendre la plume contre un évêque, dont il respectait la personne et le caractère » (2). Louis Racine, en parlant de son père et de Boileau, donne ce témoignage : « On peut bien assurer que ces deux personnes n'ont jamais rougi de l'Evangile » (3). « La Bible, dit Boileau est un livre dont on doit adorer tous les mots et toutes les syllabes ; et qu'on peut bien ne pas assez admirer, mais qu'on ne saurait trop admirer » (4).

L'admiration de Boileau pour le caractère du grand prêtre Joad dans l'*Athalie* de Racine est une manifestation de son respect pour la piété. Quand Abner représente à Joad la fureur d'Athalie, ajoutant que

(1) *Œuvres de Boileau*, éd. Saint-Marc, t. 5, p. 353.

(2) *Avertissement touchant la dixième réflexion sur Longin*, Gidel, t. III, p. 393.

(3) *Œuvres de Louis Racine*, t. 5, p. 120.

(4) *Réflexion X sur Longin* ; Gidel, t. III, p. 419.

dans son opinion elle ne tarderait pas à venir attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire, Joad répond avec calme :

« Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte (1).

« En effet, dit Boileau, tout ce qu'il peut y avoir de sublime paraît rassemblé dans ces quatre vers ». Il lui semble que toute la grandeur de la vertu romaine si bien exprimée par Corneille dans plusieurs de ses tragédies, ne soit pas au-dessus de « l'intrépidité plus qu'héroïque et de la parfaite confiance en Dieu de ce véritablement pieux, grand, sage et courageux Israélite » (2).

C'est une religion de cœur que voulait Boileau. L'idée de gagner le paradis par des formalités lui paraissait indigne de la pureté de sa foi.

« Pour nous rejoindre à Dieu lui seul est le lien ;
Et sans lui, foi, vertus, sacrements, tout n'est rien »,

dit-il dans la douzième épître (3). Combien il insiste sur la nécessité d'avoir l'amour de Dieu dans le cœur ! Il explique très clairement ce qu'il entend par *l'amour de Dieu*. Ce n'est pas un saisissement de transports pleins de joie, c'est le désir de faire les commandements de Dieu.

« Voulez-vous donc savoir si la foi dans votre âme
Allume les ardeurs d'une sincère flamme ?
Consultez-vous vous-même. A ces règles soumis,

(1) Acte I, Sc. I, v. 61-65

(2) *Réflexion XII*, Gidel, t. III, p. 432.

(3) *Épître XII*, v. 133-134.

Pardonnez-vous sans peine à tous vos ennemis ?
 Combattez-vous vos sens ? domptez-vous vos faiblesses ?
 Dieu dans le pauvre est-il l'objet de vos largesses ?
 Enfin dans tous ses points pratiquez-vous sa loi ?
 Oui, dites-vous. Allez, vous l'aimez, croyez-moi.

Qui fait exactement ce que ma loi commande,
 A pour moi, dit ce Dieu, l'amour que je demande ! » (1)

C'est bien notre apôtre du bon sens qui parle encore ici, énonçant cette vérité que l'on a eu souvent besoin de prêcher depuis le prophète Amos : que c'est la bonté du cœur et des actes qui importent et non les simples formalités. C'est là le centre vital de l'enseignement du Christ. Le père La Chaise fut si touché de ce beau passage que, quand Boileau le lui lut, il le lui fit redire trois fois.

Nous avons déjà vu comme il éclata par deux fois chez Lamoignon pour combattre l'idée qu'avançaient certains jésuites qu'on pouvait être pardonné de ses péchés sans aimer Dieu (2). Il y revient dans l'*Epître sur l'amour de Dieu*, et dans une cinquantaine de vers donne une transcription de la réponse sarcastique mais juste qu'il avait faite au père Cheminais, réponse qui avait mis fin à la discussion parce qu'il n'y avait vraiment plus rien à répondre. L'homme doit-il aimer Dieu ? La réponse aux yeux de Boileau est aussi simple que celle à la question : l'enfant doit-il aimer son père ? Il n'est pas nécessaire de consulter deux cents auteurs pour la trouver.

« Dieu, dans son livre saint, sans chercher d'autre ouvrage,
 Ne l'a-t-il pas écrit lui-même à chaque page ? » (3).

(1) *Ibid.*, v. 91-100.

(2) Voir pp. 59-60.

(3) *Epître XII*, v. 175-176.

Si un pécheur craint Dieu sans l'aimer, dit-il, il n'y a pas d'espoir pour lui. Le paganisme éclairé des Platons vaut mieux qu'un « si bas, si honteux, si faux christianisme ». Il vaudrait mieux chérir les biens que Dieu nous a donnés sans le connaître que le connaître sans l'aimer (1).

On lit dans l'Histoire de la Littérature par Lanson et Tuffrau: « Il (Boileau) se croyait chrétien parce qu'il allait à la messe et professait de croire en gros ce que croit l'Eglise. Au fond, c'était un déiste... Dieu lui était nécessaire surtout pour satisfaire sa raison ; c'était un cartésien plutôt qu'un chrétien » (2). Il est vrai qu'il ne se souciait pas des problèmes théologiques de la Trinité, du péché originel, du sacrifice expiatoire, etc. Nous ne savons même pas ce qu'il pense au sujet de l'Incarnation, mais n'a-t-il pas beaucoup plus le droit de se croire chrétien que les sectaires qui se querelaient à propos de différences de croyance, non parce qu'il allait tous les dimanches à la messe (« sans lui, foi, vertus, sacrements, tout n'est rien », dit-il), mais parce qu'il mettait au-dessus de tout les deux grands commandements de Jésus : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit » et « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Il donne à l'amour de Dieu la même interprétation que nous trouvons dans le vingt-cinquième chapitre de l'évangile selon Saint-Matthieu et dans le onzième chapitre de l'évangile selon Saint-Luc (3).

(1) *Ibid.*, v. 81-84.

(2) Pp. 241-242.

(3) Matth. 25 : 34-46 ; Luc II : 35-42.

Les idées et les sentiments religieux de Boileau ainsi exposés, voyons quelle place la sensibilité y occupe. Il est difficile d'y déterminer la part de l'émotion, car Boileau exprime très rarement une émotion tendre. On n'a pourtant pas le droit de nier l'existence de la sensibilité chez lui sans autres preuves que son silence. Il est possible d'avoir des émotions qu'on est incapable d'exprimer ou qu'on répugne à exprimer. Il en est souvent ainsi pour les sentiments religieux, les plus intimes et les plus sacrés de tous les sentiments. Chez une nature fermée, ces sentiments ne trouvent leur expression que dans la communion avec Dieu par la prière et la méditation. L'amour de Dieu, par sa nature même, s'élance directement vers la Divinité et ne se disperse pas.

Nous ne croyons pas que Boileau ait jamais souffert de contenir ou de réprimer de grandes émotions ; il semble, cependant, que les indications d'une certaine sensibilité religieuse ne manquent pas chez lui. Avant tout, cette belle épître sur l'amour de Dieu, si pleine de flamme et qui peut nous émouvoir encore aujourd'hui, ne suffit-elle pas pour le prouver ? Bossuet s'en enthousiasma et pressa Boileau de la publier. Il écrivit à l'abbé Renaudot après l'avoir lue, qu'il aurait aimé faire le pèlerinage d'Auteuil avec lui « pour aller entendre de la bouche inspirée de M. Despréaux l'hymne céleste de l'Amour divin » (1). Le père de La Chaise, comme je l'ai dit, malgré ses doctrines jésuites, fut enchanté de la lecture que Boileau lui en fit et le qualifia

(1) Lettre datée du 25 avril ou 2 mai 1695 ; *Œuvres de Bossuet*, t. 7, p. 76.

d'homme inspiré de Dieu (1). La violence de l'indignation de Boileau contre l'idée que le vrai zèle n'était plus nécessaire aux chrétiens, révèle une sensibilité dont on ne saurait douter. S'il n'avait pas ce zèle dans la même mesure que plusieurs de ses amis, il est évident qu'il le désirait passionnément pour lui-même ainsi que pour tous les chrétiens. Avec quelle ardeur il le prêche non seulement dans ses œuvres, mais dans ses lettres et dans ses conversations ! (2). Comme il admire la ferveur de Pascal ! Il est tout imprégné de ses paroles et le cite douze fois dans trente-huit vers pour réfuter cette opinion que « pour éviter l'éternelle flamme », l'amour de Dieu n'était pas nécessaire (3). Jamais Boileau n'aurait été capable d'une nuit d'extase comme celle que connut Pascal le 23 novembre 1654, mais il sait apprécier l'ardeur fervente de l'auteur des *Pensées* autant que la pureté de son style, la clarté de sa pensée, le piquant de sa satire et la hauteur de son inspiration. Sainte-Beuve dit : « S'il goûte si au vif les *Provinciales* par le côté plaisant, satirique, et si son enjouement dans le *Lutrin* n'en est bien souvent qu'un souvenir, Boileau ne les sent pas moins par le côté élevé, profond, par la foi fervente et sérieuse du chrétien » (4). Les fréquents échos des idées de Pascal dans la *Satire sur l'Equivoque* et dans l'*Epître sur l'Amour de Dieu* marquent l'évidence de la profonde harmonie qui existait entre les doctrines des deux hommes.

(1) Lettre de Boileau à Racine datée du milieu d'octobre 1697 ; Gidel, t. IV, pp. 407-412.

(2) Voir la lettre de Boileau au père Bonhours, 1698 ; *id.*, t. IV, pp. 198-200.

(3) *Satire XII*, v. 287-324.

(4) *Port-Royal*, Livre VI, t. 5, p. 505.

Comme Pascal, Boileau est émerveillé par l'ordre et l'harmonie de l'univers. La structure de « l'infiniment petit » est pour lui une révélation de la sagesse et de la puissance du Créateur. Après avoir lu un livre de Puget sur la structure des yeux de divers insectes et de la trompe des papillons, il écrit à Brossette : « Pour M. Puget, que saurais-je vous dire, sinon que jamais personne ne m'a fait mieux voir combien, dans les objets même les plus finis, les merveilles de Dieu sont infinies, et combien ses plus petits ouvrages sont grands ? » (1).

Le fait que Boileau fut si fortement attiré par des hommes aussi religieux et vertueux que Lamoignon, Pascal et Arnauld est une révélation de son caractère. Son âme était apparentée à la leur et il était respecté d'eux. Avant de mourir, Racine recommanda Boileau à son fils aîné comme un modèle de piété et de sentiments religieux (2). Boileau ne sentait pas la nécessité de l'austérité à laquelle Racine s'était astreint. Celui-ci, après sa retraite en 1677, se crut en effet obligé de renoncer entièrement à écrire pour le théâtre, de s'abstenir d'aller aux spectacles et d'assister tous les jours à la messe. Toutes ces preuves de dévotion ne semblaient pas à Boileau nécessaires, mais il respectait la piété et ne voulait jamais dire un mot, dit Louis Racine, pour le détourner de sa résolution. Boileau admirait en Lamoignon un des hommes les plus pieux de son temps. Lamoignon n'était ni étroit d'esprit ni intolérant et il recevait avec plaisir dans

(1) Lettre datée du 5 juillet 1706 ; Gidel, t. IV, p. 521.

(2) *Mémoires sur la Vie de Jean Racine, Œuvres de Racine*, Mesnard, t. I, p. 275.

son salon des hommes d'opinions diverses en matière de religion. Son influence personnelle sur la vie de Boileau à partir de 1670 fut considérable ainsi que celle de la société réunie régulièrement chez lui à Paris ou à Bâville. Quant à Arnaud, Boileau n'avait nul ami qu'il respectât plus profondément.

Boileau était un homme de conscience délicate. On voit la délicatesse de ses scrupules dans une décision qu'il prit en 1670. Huit ans auparavant, il avait obtenu le prieuré de Saint-Paterne et en avait touché les revenus sans beaucoup s'occuper de sa charge. Lamoignon lui en parla un jour et lui fit sentir qu'il ne pouvait pas en conscience garder le bénéfice. Il reconnut la justesse de l'opinion de Lamoignon et se décida à renoncer à la charge. Il aurait pu le conserver toute sa vie s'il avait voulu, car il y avait à cette époque beaucoup de laïques et même des laïques pères de famille qui sans rendre aucun service, jouissaient de riches bénéfices, mais il le remit entre les mains de l'évêque de Beauvais, renonça au privilège de choisir son successeur et, ce qui est plus remarquable encore, il calcula le montant des revenus qu'il avait reçus de cette charge et fit un don de la somme entière. Selon Louis Racine, il la distribua aux pauvres, mais Brossette et Gros de Boze disent qu'il l'employa à payer la dot de Marie de Berthouville pour son entrée dans un couvent du faubourg Saint-Germain. La dernière assertion paraît plus plausible, car il avait une obligation envers cette amie, sans laquelle il n'aurait pas obtenu la charge. Poussé par des motifs de reconnaissance et peut-être aussi par de tendres souvenirs, il fut heureux de lui rendre ce service ; c'était une occasion de faire un acte de piété et en

même temps de s'acquitter vis-à-vis de celle qui l'avait autrefois protégé.

A la fin de l'épître à Arnauld, Boileau s'accuse de manquer du courage de ses convictions, d'être arrêté par la crainte du ridicule. Cet aveu très humble n'est pas une affectation, sans doute, mais il exagère pour faire ressortir le contraste entre le zèle religieux et la fausse honte. Il dit :

« Moi-même, Arnauld, ici, qui te prêche en ces rimes,
Plus qu'aucun des mortels par la honte abattu,
En vain j'arme contre elle une faible vertu.
Ainsi toujours douteux, chancelant et volage,
A peine du limon où le vice m'engage
J'arrache un pied timide, et sors en m'agitant,
Que l'autre m'y reporte et s'embourbe à l'instant,
Car si, comme aujourd'hui, quelque rayon de zèle
Allume dans mon cœur une clarté nouvelle,
Soudain, aux yeux d'autrui s'il faut la confirmer,
D'un geste, d'un regard, je me sens alarmé ;
Et même sur ces vers que je te viens d'écrire,
Je tremble en ce moment de ce que l'on va dire (1).

En vérité, il se soucie moins que la plupart des auteurs « de ce qu'on va dire » de lui, mais il voudrait être encore plus courageux dans la poursuite de la vérité et de la vertu sans jamais craindre les railleurs. Il cite donc son propre exemple pour montrer la mauvaise influence de la fausse honte.

Vers la fin de l'âge mûr, Boileau trouve quelque consolation dans la pensée que ses souffrances physiques peuvent être offertes en pénitence. Il voit déjà dans le repentir un élément nécessaire de l'amour de Dieu ainsi qu'il le dira dans la douzième épître :

(1) *Epître III*, v. 86-98.

« L'amour essentiel à notre pénitence,
Doit être l'heureux fruit de notre repentance » (1).

Il écrit de Bourbon à sa sœur, Mme Manchon : « Si je n'avais fait provision, en partant, d'un peu de piété et de vertu, je serais fort désolé ; mais je vois bien que c'est Dieu qui m'éprouve, et je ne sais même si je lui dois demander de me rendre la voix, puisqu'il me l'a peut-être otée pour mon bien, et pour m'empêcher d'en abuser. Ainsi, je m'en vais regarder dorénavant les eaux et les médecines que j'avalerai comme des pénitences qui me sont imposées » (2). On voit par ce passage combien sa conscience était pénétrée de sentiments délicats et combien il était résigné à la volonté de Dieu.

Si la religion de Boileau était mal éclairée en ce qui concerne les dogmes de l'église, sa foi en Dieu fut du moins inébranlable et il eut toujours grand soin de se conformer à ses devoirs religieux.

III. — SENTIMENT DE LA NATURE

Ayant découvert peu de sensibilité esthétique chez Boileau, nous ne pouvons nous attendre à trouver en lui un sentiment profond de la nature. Il aime la campagne pour sa tranquillité, pour sa beauté aussi, peut-être, mais sans un sentiment intime et profond. D'ailleurs, les écrivains du dix-septième siècle ne songeaient pas à exprimer en littérature cet amour de la nature. Ce n'était pas la mode au siècle de la raison et il faut attendre beaucoup plus tard pour trouver en France

(1) *Épître XII*, v. 31-32.

(2) Lettre datée du 31 juillet 1687.

la révélation de tout ce que la nature peut éveiller dans le cœur des hommes.

Il ne faut pas conclure de là, cependant, que les écrivains du dix-septième siècle étaient insensibles au charme de la nature. Comme Brunetière l'a dit : « Ils ne jouissent de la nature que comme nous faisons de respirer, par exemple, ou de vivre, sans presque nous en apercevoir, quoique ce soit pourtant un plaisir, et sans jamais éprouver le besoin de connaître le jeu de nos organes ou la composition de l'atmosphère » (1). Il est vrai, cependant, qu'on trouve par exception quelques expressions d'amour de la nature au dix-septième siècle. Au début du siècle, certains poètes lyriques tels que Racan et Théophile de Viau se distinguent par un vrai sentiment de la nature ; Mme de Sévigné exprime dans ses lettres à sa fille son enthousiasme pour ses chères allées des Rochers ; La Fontaine peint des paysages charmants servant de cadre à de certaines fables et le jeune Racine fait, dans sa *Promenade de Port-Royal des Champs*, une description des bois, des prés, de l'étang, qui révèle un vif sentiment de la nature. Mais Boileau n'a rien d'un rêveur. Sainte-Beuve fait ressortir un contraste frappant entre sa nature et celle de Racine : « l'un tout occupé des embarras des rues de Paris, des originaux du coin et des mauvais vers qui ne font qu'un saut du Palais chez l'épicier ; ayant au cœur dès quinze ans, la haine d'un sot livre : l'autre tout épris des fleurs, de la rosée, des ombrages et des eaux, y laissant volontiers courir son vers fluide et un peu brillanté, mais ému, et déjà sans doute y mêlant tout bas de vagues et chers fantômes » (2).

(1) *Etudes critiques*, t. VI, p. 170.

(2) *Port Royal*, t. VI, p. 90.

Boileau n'est pas dépourvu de l'amour de la nature, cependant. Il aima toujours à séjourner à la campagne : d'abord à Crosne, où le pré au bout du jardin de son père lui fit attribuer le nom de Despréaux ; puis, à la métairie de son père au pied de Montmartre ; ensuite, à Hautile chez son neveu Dongois ; plus tard encore, à Reims chez Maucroix ; à Bâville chez Lamoignon (1) et dans sa propre terre à Auteuil. Il écrit de Bourbon à Racine : « le séjour de Bourbon jusqu'ici ne m'a pas paru si horrible que je me l'étais imaginé : j'ai un jardin pour me promener », etc. (2). Dans son épître à Lamoignon, (vers 146-154), il jouit d'avance du moment où il pourra « s'enfuir à Bâville ». Là, il montera souvent à cheval avec son ami et

« Tantôt sur l'herbe assis, au pied de ces coteaux,
Où Polycrène épand ses libérales eaux,
Lamoignon, nous irons, libres d'inquiétude,
Discourir des vertus dont tu fais ton étude » (3).

Boileau aima donc toujours à s'échapper du bruit et des embarras de la ville pour jouir de la tranquillité de la campagne et des loisirs qu'il y trouvait. C'est le même bonheur que ressentait Mme de Sévigné à son château des Rochers, d'où elle écrit à sa fille : « Il y a quelque chose de doux et d'aimable à cette solitude, à ce profond silence, à cette liberté » (4).

Boileau écrit de Hautile dans la sixième épître :

« Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
Et contre eux la campagne est mon unique asile »,

(1) Chrétien François de Lamoignon, fils du premier président.

(2) Gidel, t. IV, p. 279.

(3) *Épître VI*, v. 151-154. Sainte-Beuve a chanté la fontaine de Polycrène dans son poème : « *La Fontaine de Boileau* ». *Portraits littéraires*, t. I, pp. 3-22.

(4) Lettre datée du 6 janvier 1690 ; t. IX, p. 108.

« Il me faut du repos, des prés et des forêts.
Laisse-moi donc ici, sous leurs ombrages frais,
Attendre que septembre ait ramené l'automne,
Et que Cérès contente ait fait place à Pomone » (1).

Il avait besoin d'un tel asile pour la composition de ses œuvres, car il ne pouvait pas mettre son temps à profit s'il ne se sentait l'esprit tranquille. Dans cette même épître à Lamoignon, il dit encore :

« Déjà moins plein de feu, pour animer ma voix,
J'ai besoin du silence et de l'ombre des bois :
Ma muse, qui se plaît dans leurs routes perdues,
Ne saurait plus marcher sur le pavé des rues.
Ce n'est que dans ces bois, propres à m'exciter,
Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter » (2).

C'est pourquoi il passe tout l'été à Hautile et « montre pour Paris si peu de passion » (3).

Il avait l'habitude de se promener seul dans son jardin d'Auteuil quand il voulait rêver au poème qu'il allait écrire (4). Les bois d'Auteuil furent plantés exprès pour les poètes, dit-il, dans l'Épître à son jardinier, mais il feint d'être tourmenté par la rime, la césure, la cadence et toutes les autres sorcières qui harcèlent les poètes après les avoir charmés et leur ôtent le repos (5). C'est un doux tourment, pourtant, qu'il préfère à « l'ennuyeux plaisir d'un mortel sans étude ». Il aimait à prendre l'air après les repas par le beau temps et se sentait en quelque sorte prisonnier lorsqu'il restait chez lui. Une anecdote que raconte

(1) *Épître VI*, v. 1-2 ; 139-142.

(2) *Ibid.* v. 119-124.

(3) *Ibid.*, v. 127-128.

(4) *Satire XII, Discours de l'Auteur* ; Gidel, t. II, pp. 115-116.

(5) *Épître XI*, v. 69-80.

Monchesnay nous montre que son amour du grand air l'entraînait quelquefois à franchir les bornes de l'urbanité : un certain soir, il dîna chez son éditeur Barbin, qui possédait une jolie maison de campagne à Ivry, mais sans cour ni jardin. Quelques moments après le repas, Boileau fit mettre les chevaux au carrosse. « Mais où allez-vous si vite ? » lui demanda Barbin. « Je m'en vais prendre l'air à Paris », répondit Boileau (1).

Dans la sixième satire, Boileau envie l'homme riche qui peut jouir des charmes de la nature sans quitter Paris.

« Paris est pour un riche un pays de Cocagne ;
Sans sortir de la ville, il trouve la campagne :
Il peut dans son jardin, tout peuplé d'arbres verts,
Recéler le printemps au milieu des hivers,
Et, foulant le parfum de ses plantes fleuries,
Aller entretenir ses douces rêveries » (2).

Tout cet attachement à la nature est assez égoïste. Au lieu de l'aimer pour elle-même, il l'apprécie parce qu'elle répond à son besoin de respirer, de se reposer, de jouir de la solitude et de la tranquillité nécessaire à son travail. Son jardin d'Auteuil lui est cher aussi parce qu'il est bien à lui, parce qu'il y est maître en toute liberté et indépendance. C'est en 1685 qu'il acheta la maison avec la propriété environnante. Auteuil était le paradis des Parisiens à cette époque. Si près de Paris et pourtant en pleine campagne, il offrait à ses habitants une douce température, un air excellent, des eaux minérales et des vues splendides. Plusieurs centaines

(1) *Bolaeana*, p. 67.

(2) V. 119-124.

d'habitants demeuraient dans de belles maisons au bord de la Seine ou sur les hauteurs couvertes de vignes, de vergers et de bois. L'abbé Legendre, qui rendit visite à Boileau à Auteuil, dit qu'on pouvait s'y promener avec un égal plaisir sur le bord de la Seine, dans le bois ou dans la prairie. Le jardin de Boileau, dit-il, « sans être peigné, ne laissait pas d'être agréable; la vue en est charmante » (1). Il faisait les délices du maître. C'est là qu'il prenait le café après dîner, sous un berceau de verdure, quand le temps le permettait, et c'est là aussi qu'eurent lieu tant de conversations agréables avec ses nombreux invités. Brossette gardait un bon souvenir de ce jardin. Il écrivit à Boileau le 20 septembre 1702 : « J'aurai donc bientôt le plaisir de vous aller faire ma cour et de jouir paisiblement dans vos allées d'Auteuil de ces conversations enchantées qui ont fait autrefois le plus grand charme de ma vie » (2). Boileau ne quitta guère Auteuil après la mort de Racine, l'hiver et le froid seuls l'arrachant à sa chère maison. Le retour des beaux jours le remplissaient de joie en lui permettant de regagner Auteuil. Dans une lettre qu'il écrit de Paris à son petit-neveu La Chapelle, il parle de l'impatience avec laquelle il attend le retour de *son ami le soleil* pour pouvoir s'installer à Auteuil (3).

Bien qu'il ait goûté la vie de la campagne, il ne donne de place à l'expression du sentiment de la nature que dans l'idylle et dans l'églogue, deux genres qu'on ne traite guère au dix-septième siècle. L'auteur de l'idylle doit écrire, dit-il, d'une manière simple et

(1) *Mémoires*, p. 172.

(2) Laverdet. *Correspondance de Boileau et de Brossette*.

(3) Lettre datée du 8 janvier 1699; Gidel, t. IV, p. 202.

familière, comme la bergère qui « cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements » (1). Théocrite et Virgile peuvent apprendre aux poètes à écrire des églogues à la fois naïves et élégantes, à

« Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers ;
 Au combat de la flûte animer deux bergers,
 Des plaisirs de l'amour vanter la douce amorce ;
 Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce ;
 Et par quel art encor l'églogue quelquefois
 Rend digne d'un consul la campagne et les bois » (2).

Ce sont là les seuls vers de l'Art Poétique qui font allusion à l'expression de l'amour de la nature.

Le poème de Boileau intitulé *Plainte contre les Tuileries* (3) et qui commence :

« Agréables jardins, où les Zéphirs et Flore
 Se trouvent tous les jours au lever de l'aurore »

évoque de belles images d'un bois antique et de tapis de fleurs, mais Boileau l'écrivit pour refaire un poème de Le Verrier. Il écrit à celui-ci en 1703 : « J'ai soigneusement relu votre plainte contre les Tuileries, et ... je n'ai pu me défendre d'un moment de jalousie poétique contre vous ; de sorte qu'en la remaniant, j'ai plutôt songé à vous surpasser qu'à vous réformer » (4). Ce n'était donc pas une expression lyrique spontanée chez Boileau.

Une seule fois il est emporté par un mouvement de sensibilité poétique inspirée par la nature. C'est encore dans l'Épître à Lamoignon, en parlant des joies cham-

(1) *Art Poétique*, Chant II, v. 1-6.

(2) *Ibid.*, v. 31-36.

(3) Gidel, t. III, p. 59.

(4) *Ibid.*

pêtres de Haute-Isle, aujourd'hui le village de Haute-Isle, département de Seine-et-Oise. Il décrit d'abord le hameau :

« C'est un petit village, ou plutôt un hameau,
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine, au pied des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever,
Qui, partageant son cours en diverses manières,
D'une rivière seule y forment vingt rivières.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
Et de noyers souvent du passant insultés (1).

Puis, il raconte quel « solide plaisir » il y trouve « à peu de frais » dans ses vallons enchantés.

« Tantôt, un livre en main, errant dans les prairies,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries :
Tantôt, cherchant la fin d'un vers que je construi,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avait fui ;
Quelquefois, aux appas d'un hameçon perfide,
J'amorce en badinant le poisson trop avide ;
Où d'un plomb qui suit l'œil, et part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitants de l'air » (2).

Alors il s'écrie :

« O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieux !
Que, pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et connu de vous seuls, oublier tout le monde ! » (3)

Qui devinerait jamais que ces vers sont de la plume de Boileau ? Ils sont, pourtant, dans le goût de ses chers poètes anciens : Pindare, Euripide, Horace, et

(1) *Épître VI*, v. 4-12.

(2) *Ibid.*, v. 25-32.

(3) *Ibid.*, v. 39-42.

peut-être sont-ils autant un ressouvenir de sentiments antiques que l'expression d'une émotion dans le cœur de l'auteur. Notre poète, tout citoyen qu'il fût, goûta vivement les calmes plaisirs de la solitude champêtre, mais il ne se montra pas susceptible de sentir profondément l'âme de la nature.

CHAPITRE VIII

LA SENSIBILITE MORALE

IV. — SENTIMENTS SOCIAUX

Il reste à considérer les sentiments sociaux de Boileau. C'est à cet égard que nous le trouvons plus sensible qu'on ne le croit en général. Les sentiments sociaux se divisent en deux catégories : les sentiments éprouvés pour autrui (sentiments d'affection ou d'antipathie) et les sentiments éprouvés en présence d'autrui (sentiments d'humilité ou d'orgueil). Boileau les a tous éprouvés dans une large mesure. Considérons d'abord son amour pour ses semblables, source d'actes d'humanité et de charité.

I. — SENTIMENTS D'HUMANITÉ.

Beaucoup de gens qui ne connaissent Boileau que par ses satires et par l'*Art Poétique* ont une fausse idée de son caractère. Ils le croient dur de cœur, méchant et vindicatif, mais, en vérité, il était le contraire de tout cela. Il y a bien des témoignages de la compassion de son âme et de son désir de rendre service aux malheureux. Desmaizeaux dit : « Il ne s'est pas con-

tenté de faire des libéralités à sa mort et lorsqu'il n'était plus en état de jouir lui-même de ses biens : il a recherché toute sa vie avec empressement les occasions de rendre de bons offices. Ce penchant lui était naturel et rien n'égalait le plaisir qu'il prenait à le satisfaire » (1).

S'il paraissait dépenser son argent avec peine, c'était parce que ses goûts étaient simples, ses besoins limités. Il était naturellement économe, mais il n'avait aucun désir d'entasser de l'argent. Au contraire, il donnait libéralement à ceux qui se trouvaient dans le besoin. La vue d'un homme de lettres qui souffrait d'indigence lui était particulièrement pénible et il était heureux de pouvoir réparer dans une certaine mesure les injustices de la fortune ou de la société. Au lieu de se borner à le plaindre de son triste état, à lui faire de vagues promesses ou des suggestions impraticables, il le secourait directement, spontanément, ce qui révèle une sensibilité plus délicate que celle qui ne s'exprime qu'en larmes et en lamentations.

Quand il apprit que l'avocat Olivier Patru allait vendre sa bibliothèque parce qu'il n'avait plus de quoi vivre, il alla le voir et lui offrit un tiers de plus que le prix demandé, pour avoir la préférence. Devenu possesseur de la bibliothèque, il ajouta une condition qui ne fut pas sans surprendre l'avocat : les livres devaient rester chez ce dernier jusqu'à sa mort, époque où Boileau en prendrait possession. Ceci se passa en 1671, alors que Boileau était peu fortuné; il n'était pas encore l'ami du roi et n'avait que les 12.000 écus reçus de la succession paternelle. Un tel acte de générosité résulte d'un mou-

(1) *Vie de Boileau*, p. 301.

vement de compassion, dissimulée chez Boileau, bien entendu, mais existant néanmoins au fond du cœur et révélant une certaine tendresse.

C'est Edme Boursault, qui avait été ennemi de Boileau, qui raconte l'incident précédent ainsi qu'un acte de bonté, vraiment noble, envers Corneille (1). Celui-ci, plus âgé que Boileau de trente ans, n'avait jamais été de ses amis intimes. Boileau l'appréciait pourtant à sa juste valeur, désapprouvant ses œuvres médiocres mais louant ses chefs-d'œuvre. Quand il apprit que le vieux poète, dont le génie déclinait depuis longtemps, ne recevait plus de pension du roi, « il courut précipitamment chez Mme de Montespan, dit Boursault, et lui dit que le roi, tout équitable qu'il était, ne pouvait, sans quelque injustice, donner pension à un homme comme lui, qui ne commençait qu'à monter sur le Parnasse, et l'ôter à un autre, qui depuis si longtemps était arrivé au sommet : qu'il la suppliait, pour la gloire de Sa Majesté, de lui faire plutôt retrancher la sienne qu'à un homme qui le méritait infiniment mieux ; et qu'il se consolerait plus facilement de n'en avoir point que de voir un si grand poète que Corneille cesser de l'avoir » (2). Mme de Montespan, touchée de sa générosité promit de faire restituer la pension de Corneille et tint parole. Boursault, commentant les deux incidents, dit : « Assurément, on ne saurait donner des marques plus sensibles d'un bon naturel et d'une forte inclination à faire du bien... (3). Quoique rien ne soit

(1) *Lettres nouvelles, accompagnées de fables*, p. 465.

(2) Gidel, t. I, p. CCIX.

(3) *Desmatzeaux, Vie de Boileau*, p. 302.

si beau que les poésies de M. Despréaux, je trouve cette action encore plus belle » (1).

Brossette nous apprend la largesse de Boileau pour la veuve de Colletet, ce mauvais poète que le satirique avait ridiculisé dans plusieurs de ses satires et qu'il insultait dans le couplet suivant :

« Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine » (2).

Après la mort de Colletet, sa veuve fut obligée de demander l'aumône. Gilles Boileau, qui l'avait fréquentée autrefois lui fit fermer sa porte, dit Brossette. « Elle monta alors chez Nicolas qui, plus compatissant, lui donna généreusement un écu » (3). L'abbé Souchay nous dit que sa bourse était ouverte à Cassandre, auteur d'une excellente traduction de la *Rhétorique* d'Aristote, et à beaucoup d'autres. Son ami M. de Cartigny est, semble-t-il, un de ceux qui devinrent ses obligés.

Ce n'était pas seulement son argent qu'il donnait ou prêtait. Il se dérangeait volontiers pour rendre service d'autres façons. Il s'intéressait quelquefois à des jeunes gens en quête d'une situation ou d'une charge. Il prit plaisir à écrire des lettres de recommandation pour eux et à employer son influence en leur faveur. Il écrit plusieurs fois à son petit neveu, La Chapelle, premier commis de Pontchartrain, le priant de solliciter la faveur de son maître, l'intervention du secrétaire d'Etat, pour quelque jeune homme qu'il désire aider (4). A la

(1) Souchay, *Œuvres de Boileau*, t. I, p. XXIV.

(2) *Satire I*, v. 77-78.

(3) *Papiers de Brossette*, Ms. fr. 15275, p. 108.

(4) Lettre du 1^{er} mars 1703; Gidel, t. IV, p. 228.

date du 9 novembre 1699, il lui dit : « Voici encore un placet que je vous envoie et que je vous prie de lui présenter de ma part ; et, bien qu'il vienne le dernier, j'ose vous prier de l'appuyer encore plus fortement que l'autre, parce que j'y prends plus d'intérêt, et qu'il s'agit d'obliger un de mes meilleurs amis. Que si monseigneur de Pontchartrain vient à rire... de ce que je prends ainsi les gens de marine sous ma protection, je vous supplie de lui dire que m'étant fait un si grand nombre d'ennemis sur la terre, il ne doit pas trouver étrange que je songe à me faire des amis sur la mer, surtout puisqu'elle est de son département » (1).

Il s'intéresse même au sort de ses anciens valets dont il a été obligé de se défaire et tâche de leur procurer une place. Nous lisons dans la lettre de Racine à Boileau datée du 6 octobre 1692 : « J'ai parlé à M. de Pontchartrain, le conseiller, du garçon qui vous a servi ; et le comte de Fiesque, à ma prière, lui en a parlé aussi. Il m'a dit qu'il ferait son possible pour le placer » (2). Une autre fois, il donne à un valet de chambre une recommandation à l'adresse de Brossette et il est très heureux quand celui-ci consent à le prendre à son service. Il lui écrit : « J'ai vu, avec beaucoup de reconnaissance, dans votre dernière lettre, la charité que vous avez pour mon misérable valet. Il m'a servi plus de quinze années, et c'est un assez bon homme... Vous me ferez plaisir de le servir en ce que vous pourrez ; mais, au nom de Dieu, que ce soit sans vous incommoder, et ne le donnez pas pour impeccable » (3).

(1) Gidel, t. IV, p. 206.

(2) *Id.*, t. IV, p. 360.

(3) *Id.*, t. IV, pp. 526-527.

La bonté de Boileau pour un pauvre paralytique de Bourbon est plus louable encore, parce qu'il ne le connaissait pas et ne lui avait aucune obligation. Il écrit à sa sœur le 31 juillet 1687 : « Il est arrivé ici depuis cinq ou six jours un pauvre homme paralytique de la moitié du corps, avec une recommandation de Madame de Montespan pour être reçu à la Charité qu'on y a établie. La recommandation était écrite et signée par Madame de Jussac ;... mais ni cette recommandation, ni toutes mes prières ne les ont pu obliger à le recevoir. Ils ont pris pour prétexte que la Charité ne devait s'ouvrir qu'à la fin du mois prochain. Je me suis réduit à leur demander seulement qu'il le logeassent, et que du reste je ferais toute la dépense qu'il faudrait pour le nourrir et pour le faire panser ; mais ils m'ont encore impitoyablement refusé cela. De sorte qu'à la fin, ne pouvant me résoudre à le voir mourir sur le pavé, je lui ai fait donner une chambre dans la maison que j'occupe, où il est traité et servi comme moi » (1). La recommandation de Mme de Montespan, signée par Mme de Jussac, a contribué sans doute à exciter la générosité de Boileau, mais sa charité chrétienne a surpassé de beaucoup tout ce que ses amies auraient demandé.

Dans les clauses de son testament, on trouve un dernier exemple de ses sentiments généreux. Après avoir fait des donations aux membres de sa famille et à ses domestiques, il lègue tout le reste, meubles et immeubles, aux « pauvres honteux des six petites paroisses de la Cité ». Le legs devait être converti en fonds dont le revenu serait distribué annuellement par les curés

(1) *Id.*, t. IV, p. 148.

des six paroisses. Il priaït les curés de tenir la main à ce que cela s'exécute exactement selon les règles et qu'on charge les pauvres de prier Dieu pour l'âme de leur bienfaiteur.

Toutes ces marques de générosité n'indiquent-elles pas chez Boileau une sensibilité telle qu'il ne peut rester indifférent aux misères humaines et qu'il ne cesse de compatir et de venir en aide aux souffrances physiques ou morales de ceux qui l'entourent.

2. — SENTIMENT PATRIOTIQUE

Le sentiment patriotique n'est pas prédominant chez Boileau. Certes, il aimait son pays, mais sans chaleur, sans passion. Mercier, dans son *Essai sur l'Art dramatique*, va jusqu'à dire : « Je n'ai point trouvé dans tous ses écrits, une seule idée patriotique, forte, grande ou généreuse » (1).

Il y a assez d'ardeur, pourtant, dans l'ode qu'il écrit, à l'âge de dix-neuf ans, quand le bruit court que Cromwell et les Anglais vont faire la guerre à la France. Il s'échauffe à l'idée qu'un danger menace son pays et éclate en invectives contre l'agresseur, « ce peuple aveugle en son crime », ces « parricides » avec leur « audace forcenée ». Il rappelle à ses lecteurs la punition que durent supporter les envahisseurs pendant la Guerre de Cent Ans :

« Mais bientôt malgré leurs furies
Dans ces campagnes refléuries
Leur sang coulant à gros bouillons
Paya l'usure de nos peines ;

(1) *Essai sur l'Art Dramatique*, p. 279.

Et leurs corps, pourris dans nos plaines,
N'ont fait qu'engraisser nos sillons » (1).

Le futur ami de la paix appelle la France aux armes :

« Arme-toi, France ; prends la foudre ;
C'est à toi de réduire en poudre
Ces sanglants ennemis des lois.
Suis la victoire qui t'appelle,
Et va sur ce peuple rebelle
Venger la querelle des rois » (2).

Chose étrange, on ne trouve dans le texte original de cette Ode aucune mention de l'héroïne de la Guerre de Cent Ans, qui sauva la France des envahisseurs, mais lorsque Boileau revoit ce texte pour l'édition de 1701, il change les vers pour faire honneur à la Paysanne de Lorraine et dit :

« Mais bientôt le ciel en colère,
Par la main d'une humble bergère
Renversant tous leurs bataillons,
Borna leurs succès et nos peines » (3).

L'expression de haine pour les Anglais est atténuée dans ce remaniement, car les relations entre la France et le parti catholique de l'Angleterre sont très bonnes en 1701. La France a offert un asile au roi déposé et à sa suite au château de Saint-Germain et on leur fait les honneurs dûs à leur rang.

Boileau ne veut pas les offenser par la publication de son ode. Il a donc soin de rappeler à ses lecteurs

(1) Gidel, t. III, p. 29.

(2) *Id.*, p. 28.

(3) G. Ascoli, *La Grande Bretagne devant l'Opinion française au dix-septième siècle*, t. III, p. 10.

dans son *Discours sur l'Ode* que ce sont les Anglais du temps de Cromwell qu'il attaque, et qu'il ne veut pas se brouiller avec ceux de son époque.

Son patriotisme apparaît dans plusieurs autres poèmes où il célèbre des victoires ou des exploits tels que le passage du Rhin en 1672, les conquêtes en Franche-Comté en 1674 et la prise de Namur en 1693. Dans ces œuvres, son sentiment patriotique s'unit à son admiration pour le roi, mais on peut dire que celle-ci l'emporte de beaucoup sur celui-là.

Ainsi, dans la quatrième épître, c'est moins la gloire de la patrie que la grandeur du roi qu'il chante. Combien il estime ce roi qui commande en personne les troupes, ordonne le passage du Rhin, anime les soldats « du feu de son courage » et « se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage ».

Puisqu'ainsi dans deux mois tu prends quarante villes,
Assuré des beaux vers dont ton bras me répond,
Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Hellespont » (1).

Il termine l'épître par cette louange assez exagérée :
Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint.
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un temps sur ses eaux la fortune douteuse ;
Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer ;
Le destin à ses yeux n'oserait balancer ».

Dans l'*Ode sur la Prise de Namur*, il a voulu imiter le style de Pindare, en faisant une ode « pleine de mouvements et de transports ». Il désirait justifier ainsi Pindare des accusations de son détracteur Perrault. « J'ai pris pour sujet, dit-il dans sa préface, la prise de Namur, comme la plus grande action de guerre qui se soit faite de nos jours, et comme la

(1) V. 166-172.

matière la plus propre à échauffer l'imagination du poète » (1). Mais il réussit très mal dans son entreprise. Il n'a rien écrit, en effet, qui semble plus froid que ces *transports* et *l'ardeur* qui l'inspire dans cette ode. Son patriotisme ici semble fait surtout de fierté altière et de mépris des ennemis. Il les raille dans les vers :

« Grands défenseurs de l'Espagne,
Montrez-vous, il en est temps. »

.....
Où sont ces chefs pleins d'audace,
Jadis si prompts à marcher ?

.....
Dépouillez votre arrogance,
Fiers ennemis de la France » (2).

A la fin de l'*Art Poétique*, il loue le roi de ses victoires en Franche-Comté et tance l'ennemi :

« Où sont ces grands guerriers dont les fatales ligues
Devaient à ce torrent opposer tant de digues ?
Est-ce encore en fuyant qu'ils pensent l'arrêter,
Fiers du honteux honneur d'avoir su l'éviter ? (3)

Les conquêtes de Louis sont des sujets qu'il recommande aux poètes comme dignes de leurs meilleurs efforts :

« Que de remparts détruits ! Que de villes forcées !
Que de moissons de gloire en courant amassées !
Auteurs, pour les chanter, redoublez vos transports :
Le sujet ne veut pas de vulgaires efforts »
Pour moi, qui, jusqu'ici nourri dans la satire,
N'ose encor manier la trompette et la lyre,

(1) T. III, p. 6.

(2) V. 121-122, 136-137, 155-156 ; *Id.*, t. III, pp. 22-24.

(3) V. 215-218 : *Id.*, t. II, p. 397-398.

Vous me verrez pourtant, dans ce champ glorieux,
Vous animer du moins de la voix et des yeux » (1).

Il lui faut, en effet, de grands efforts pour écrire sur ces « moissons de gloire » et il sait bien qu'elles ne lui inspirent pas ses meilleurs vers. Dans une lettre à Racine, il avoue qu'il est embarrassé pour savoir où il trouverait des expressions suffisantes pour louer le roi, s'il faisait quelque exploit plus grand encore, ayant épuisé toutes les hyperboles et les hardiesses de la langue pour la prise de Namur. Cela nous donne l'impression que ses louanges ne sont pas senties et spontanées. Son estime pour le roi est très sincère, pourtant, et Louis ne l'aurait pas nommé son historiographe s'il ne l'avait pas su rempli de zèle pour la gloire de la France.

Boileau se rend compte en 1693 que la gloire du roi et le bonheur de la France ne sont pas inséparables. Avant de terminer l'*Ode sur la Prise de Namur*, il écrit à Racine : « Il n'est bruit ici que des grandes choses que le roi va faire ; et, à vous dire le vrai, jamais commencement de campagne n'eut un meilleur air..., mais au prix de la fortune du roi, à mon sens, tout est malheur » (2). Dès ce moment, il se montre de plus en plus attristé par les souffrances du pays, à mesure que les perspectives deviennent de plus en plus sombres. Dans la lettre à Brossette datée du 30 septembre 1706, après avoir donné cours à son dégoût pour la superstition, il termine en disant : « N'est-ce point que depuis quelque temps, avec nos victoires et nos conquêtes, notre bon sens s'est aussi en allé ? Tout

(1) V. 219-226 ; *Id.*, t. II, p. 398.

(2) Lettre datée du 2 juin 1693 ; Gidel, t. IV, p. 373.

cela m'attriste » (1). Dans sa lettre datée du 5 mai 1709, il félicite Brossette de la liberté d'esprit de l'Académie de Lyon, qui continue à étudier les anciens au milieu des malheurs publics : « Je suis ravi que vous vous appliquiez plutôt à parler des funérailles des anciens qu'à faire les funérailles de la félicité publique, morte en France depuis plus de quatre ans. Cela s'appelle être philosophe... Nous nous sentons à Paris de la famine aussi bien que vous », etc. Ce ne sont pas seulement ses malheurs personnels qu'il déplore ; c'est l'adversité qui frappe le pays entier. C'est une veine de sensibilité, dit Gidel, dont on ne s'était pas encore aperçu. »

Boileau a un attachement particulier pour la ville de Paris. Il écrit à Brossette qu'il n'y a peut-être pas d'homme en France si parisien que lui (2). Il aime Lyon par admiration pour sa culture, par reconnaissance pour la pension qu'il y touchait régulièrement et pour les égards qu'il recevait toujours des académiciens lyonnais, mais il ne veut pas qu'on la loue au-dessus de son Paris. Un jour, Brossette lui écrit : « Vous voyez, monsieur, que dans ce temps-là (l'an 160 de J.C.) notre Lyon était déjà une ville considérable, décorée du titre de colonie et de municpe, et associée aux honneurs et aux privilèges du peuple romain, tandis que votre Lutèce n'osait peut-être pas encore aspirer au nom de ville » (3). Au lieu d'accepter ces paroles comme une simple vérité ou d'y répondre en plaisantant, il semble être piqué. « Je ne sais pas, lui

(1) *Id.*, t. IV, p. 554.

(2) Lettre datée du 8 septembre 1700 ; *Id.*, t. IV, p. 439.

(3) *Correspondance entre Boileau-Despréaux et Brossette*, Laverdet, p. 194.

dit-il, pourquoi vous me faites une querelle d'Allemand sur la prééminence qu'a eue autrefois Lyon au-dessus de Paris. Est-ce que Paris a jamais nié que, du temps de César, non seulement Lyon, mais Marseille, Sens, Melun, ne fussent beaucoup plus considérables que Paris ? Et, qu'est-ce que de cela Lyon saurait conclure contre Paris, sinon ces vers du Cid : « Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus ? » (1) Il semble sensible à toute déconsidération de sa ville natale.

3. — SENTIMENTS FAMILIAUX

L'attachement de Boileau pour sa famille ne semble pas très profond pendant la première moitié de sa vie; plus tard, la voix du sang se fait entendre dans son dévouement à sa sœur Mme Manchon, son frère Jacques, la famille Dongois et son petit neveu, La Chapelle. Il a perdu sa mère trop tôt pour avoir pu conserver d'elle aucun souvenir : son père vécut dix-neuf ans encore, mais il n'y a aucun signe d'affection paternelle ou filiale entre eux. Boileau ne mentionne son père que deux fois dans ses œuvres : la première, dans les vers placés au bas de son portrait, déjà cités à la page 16 et l'autre, dans la cinquième épître où il dit :

« Mon père soixante ans au travail appliqué,
En mourant me laissa, pour rouler et pour vivre,
Un revenu léger, et son exemple à suivre » (2).

Il respecte son père pour sa probité, mais il n'exprime aucune tendresse pour lui.

(1) Lettre datée du 6 mars 1705 ; Gidel, t. IV, p. 510.

(2) V. 108-110.

Les quatre frères de Boileau ont exercé une grande influence sur son développement moral, mais on ne voit pas que ses sentiments fraternels aient été plus chaleureux que ses sentiments filiaux, tout au moins pendant la première partie de sa vie. Il ne se sépara pas de sa famille, en tout cas, et, après la mort du père, il continua de vivre jusqu'en 1679 dans la maison familiale chez son frère aîné Jérôme, marié à une femme despotique. Ce sont eux, sans doute, ainsi que les Dongois, qui désapprouvèrent le choix de sa carrière, ce qui causa un premier différend entre lui et les siens.

« La famille en pâlit, et vit en frémissant
 Dans la poudre du greffe un poète naissant :
 On vit avec horreur une muse effrénée
 Dormir chez une greffier la grasse matinée » (1).

On a accusé Boileau d'être un mauvais parent, parce qu'il prit quelquefois pour but de ses traits satiriques ses frères, sœurs, belles-sœurs, neveux, cousins, etc. Il ne les nomme pas, cependant. Sans doute, pense-t-il à son frère Jérôme en décrivant :

« ce marquis sage et prude,
 Et qui sans cesse au jeu, dont il fait son étude,
 Attendant son destin d'un quatorze ou d'un sept,
 Voit sa vie ou sa mort sortir de son cornet, » etc. (2).

Et il est probable qu'il vise sa belle-sœur, femme de Jérôme, dans la description qu'il fait de la mégère dans la dixième satire (3). Il peint ici, pourtant, comme Molière et La Bruyère, plutôt que des portraits, des types

(1) *Épître V*, v. 115-118.

(2) *Satire IV*, v. 73-76.

(3) *Satire X*, v. 389-398.

généraux. Ce n'est pas sa faute si certaines caractéristiques qu'il juge dignes d'être traitées en satire se trouvent incarner le type de quelques-uns de ses nombreux parents et ce serait trop lui demander que d'éviter toutes les critiques qui pourraient atteindre l'un d'eux. S'il vise son frère dans le portrait du joueur, d'ailleurs, il le déguise par le titre de *marquis*, ce qui dissimule, en tous cas, ses intentions. Dans la quatrième épître, il parle d'un « cousin abusant de son parentage » (1). Ce cousin ne serait pas facile à identifier, puisque Boileau en avait environ deux cents. Il ne veut certainement pas blesser sa sœur favorite, Mme Manchon, lorsqu'il décrit la femme qui « fait de son chat son seul entretien » (2). Nous trouvons donc que, sauf dans le cas de son frère Gilles, Boileau n'a jamais exprimé dans son œuvre des sentiments d'inimitié envers un membre de sa famille.

Jusqu'en 1665, les relations entre Gilles et Nicolas étaient sans malveillance, semble-t-il. Ils fréquentaient les mêmes sociétés et nous voyons Nicolas adopter les aversions de son frère contre Pellisson, Scarron et Ménage (3). Mais le grand succès des premières œuvres de Nicolas excitèrent la jalousie de son frère l'académicien, qui, loin de lui donner appui et encouragement, ne parlait de lui qu'avec le plus grand dédain. Il disait de ses satires : « Ou les lira pendant quelque temps, mais à la fin elles tomberont dans l'oubli, comme font la plupart de ces petits ouvrages ; et le temps leur ôtera les charmes que la nouveauté

(1) *Épître VI*, v. 46.

(2) *Satire X*, v. 697.

(3) *Satire II*, v. 33-46.

leur a donné » (1). « Qu'est-ce que Despréaux a fait pour lui déplaire ?, demande Linière dans une épigramme. — « Il a fait des vers mieux que lui » (2). Nicolas, de son côté, réprouvait l'attitude servile et flatteuse de son frère envers Chapelain, qui avait favorisé son entrée à l'Académie et avait obtenu pour lui une gratification royale. Le lien du sang ne l'empêchait pas d'exprimer son dédain pour de telles méthodes et il plaça dans la neuvième satire ce méchant couplet :

« Pour suivre avec..., ce rebut de notre âge,
Et la lettre à Costar, et l'Avis à Ménage » (3).

Dans cette même satire, il blessa Gilles une seconde fois en attaquant avec acharnement ses amis Chapelain et Cotin. Louis Racine dit que Gilles « traita avec beaucoup de hauteur son cadet, lui disant qu'il était bien hardi d'oser attaquer ses amis ». Il ajoute : « cette réprimande ne fit qu'animer davantage Despréaux contre les deux poètes » (4). Vers ce moment (1667), l'animosité entre Gilles et Nicolas atteignit son paroxysme ; ensuite pour une raison qui nous est restée inconnue, l'apaisement se fit et il y eut moins de malveillance entre eux. Nicolas écrivit en 1669, peu de temps avant la mort de Gilles, cette épigramme, dans laquelle il semble plus triste que vexé de ne pas trouver chez ce frère des sentiments vraiment fraternels :

(1) Gidel, t. II, p. 38, note 3.

(2) *Id.*, t. I, p. LXIV.

(3) *Id.*, t. II, p. 38, note 3.

(4) *Mémoires*, pp. 233-234.

« De mon frère, il est vrai, les écrits sont vantés ;
Il a cent belles qualités ;
Mais il n'a point pour moi d'affection sincère.
En lui je trouve un excellent auteur,
Un poète agréable, un très-bon orateur :
Mais je n'y trouve point de frère » (1).

Tout venin est absent maintenant et il n'a que des regrets. Dans la prochaine édition des œuvres de Boileau, les vers offensants de la neuvième satire disparaîtront. L'abbé d'Olivet raconte qu'après la mort de Gilles et 1669, Boileau donna, en sa présence le manuscrit de la *Poétique d'Aristote* de son frère à Tourreil et qu'il parla de l'auteur avec admiration. « Je me souviens, dit d'Olivet, qu'à cette occasion M. Despréaux était si changé à son égard, qu'il se proposait de mettre au-devant de cet ouvrage, si M. de Tourreil l'achevait, une préface où il exalterait le mérite de son aîné » (2). Boileau donna, en effet, une édition des œuvres de Gilles avec une préface dans laquelle il faisait son éloge. La querelle de 1667 était oubliée.

Il aimait mieux son frère Jacques, doyen de Sens, qui avait comme lui l'esprit caustique et malicieux, le courage de ses convictions et l'aversion contre les jésuites, mais Jacques, tout homme d'église qu'il fut, n'avait ni le bon goût, ni la décence de son frère. On constate l'amitié que Boileau lui porte dans plusieurs services qu'il lui rend. En 1693, il a l'idée de solliciter pour lui, sans qu'il en sache rien, la charge de chanoine de la Sainte-Chapelle. Il demande à ses amis Racine et M. de Chamblai de prier Mme de Maintenon et le roi de lui accorder cette faveur. Quand

(1) Gidel, t. III, p. 65.

(2) *Histoire de l'Académie*, p. 78.

Racine lui écrit que la demande est accordée, il ne trouve pas de mots pour exprimer sa reconnaissance. Il appelle Racine « mon cher, illustrissime, effectif, ou puisque la passion permet quelquefois d'inventer des mots, mon effectissime ami » (1). Cette lettre, cependant n'exprime pas toute la joie qu'il veut y mettre, car il était abattu par sa maladie. Le lendemain, donc, il écrit de nouveau pour mieux marquer ses véritables sentiments. Il se réjouit en pensant à la joie qu'éprouvera son frère à l'annonce de l'honneur qui lui est fait. « Je vous écrivis hier au soir une assez longue lettre, dit-il ... je vous en écris une aujourd'hui toute pleine de la joie que m'a causée l'agréable nouvelle que j'ai reçue. Je ne saurais vous exprimer l'allégresse qu'elle a excitée dans toute notre famille : elle a fait changer de caractère à tout le monde » (2). Le 6 juin, il est tout triste encore par suite du refus qu'oppose l'abbé de Paris à se démettre de sa charge, mais l'affaire s'arrange enfin ; Jacques devient chanoine de la Sainte-Chapelle et Boileau se réjouit comme s'il avait remporté une grande victoire pour lui-même.

En octobre 1697, on les voit unis encore par les mêmes intérêts. Despréaux a le grand désir de gagner le suffrage du père de La Chaise, pour son *Épître sur l'Amour de Dieu*, et Jacques l'accompagne chez le père jésuite pour l'aider à disposer le religieux en sa faveur. Boileau raconte, tout au long dans une lettre à Racine, leur conversation qui aboutit au résultat désiré (3).

(1) Lettre datée du 2 juin 1693 ; Gidel, t. IV, p. 374.

(2) Lettre datée du 4 juin 1693 ; Gidel, t. IV, p. 375.

(3) Lettre de milieu d'octobre 1697 ; Gidel, t. IV, p. 407.

En 1703, Despréaux rend de nouveau service à Jacques en défendant dans une épigramme son *Histoire des Flagellants* (1) contre les attaques des pères de Trévoux. Il en parle dans une lettre à Brossette datée du 4 novembre 1703 : « Comme ils ne m'ont pas attaqué seul, et qu'ils ont traité très indignement mon frère, au sujet du livres des Flagellants, je me suis cru aussi obligé de le défendre contre la mauvaise foi avec laquelle ils l'accusent » (2). En Jacques du moins, il avait trouvé un ami qui partageait ses idées et « un frère ».

Despréaux était moins attaché à son frère Pierre qu'on appelait Puymorin, contrôleur général de l'argenterie, des menus plaisirs et affaires du roi. Celui-ci, plus âgé que lui de onze ans, était mondain, spirituel, gourmand, étourdi dans sa conduite et ne s'intéressait pas du tout aux lettres. Il avait des amis peu honorables, comme Saint-Ange qui commit tant de crimes et que Boileau cite dans sa onzième satire comme un grand voleur (3). Quand Saint-Ange est enfin emprisonné, Puymorin désire lui rendre service, mais, obligé de se rendre en Auvergne, il prie Despréaux d'agir à sa place. Pour s'être décidé à faire cette démarche, Boileau était sans doute très désireux d'être agréable à son frère. Il fallait accompagner la sœur de Saint-Ange à la prison la nuit, se faire introduire par un clerc de Jérôme Boileau, et courir le danger d'être surpris. Ils réussirent, cependant, à échanger quelques mots avec le criminel à travers une

(1) *Historia flagellantium, sive de perverso flagellorum usu apud christianos*. Paris, 1700, in-12.

(2) Gidel, t. IV, p. 492.

(3) V. 78.

lucarne, puis à ressortir, grâce à la complaisance du concierge, celui-ci ayant retenu les chiens. Lors de la visite de Brossette en 1702, Boileau lui raconta cette étrange histoire et on la trouve dans les *Papiers de Brossette* (1). L'ami de Lamoignon et l'ami de Saint-Ange avaient naturellement peu de points communs ; aussi, cet incident est-il le seul qui indique quelque sentiment fraternel entre eux.

Il est à regretter que si peu de lettres adressées à ses frères soient conservées dans la correspondance de Boileau, ce qui nous permettrait de juger avec plus de précision de leurs sentiments réciproques. Il ne semble pas avoir correspondu davantage avec ses sœurs ; une seule lettre subsiste, adressée à Mme Manchon (2). Cette lettre est écrite sur un ton triste, affectueux et confidentiel. Boileau n'y cache pas qu'il est très abattu par l'état de sa santé et Mme Manchon, en la recevant, est très inquiète à son sujet. Quelques jours après, Racine écrit à Boileau : Mme Manchon vint avant-hier me chercher, fort alarmée d'une lettre que vous lui avez écrite ; et qui est en effet bien différente de celle que j'ai reçue de vous » (3). Il y avait certainement une affection sincère de part et d'autre.

Boileau s'intéressa beaucoup à la carrière du fils de Mme Manchon, son neveu, qui devint commissaire des guerres en 1692. En 1697, il le recommanda avec insistance, par l'intermédiaire de Racine, à Barbezieux, ministre de la guerre, et dans une lettre qu'il écrit à La Chapelle deux ans après, on voit qu'ils s'occupe

(1) Bib. Nat., Ms. fr. 15275.

(2) Lettre datée du 31 juillet 1687 ; Gidel, t. IV, pp. 147-150.

(3) Lettre datée du 8 août 1687 ; *Id.*, t. IV, p. 290.

encore de lui. « A l'égard de mon voyage à Versailles,... écrit-il, je vous dirai... que le lendemain je fus occupé toute la matinée à faire l'affaire de M. Manchon,... que j'attendis une heure et demie M. de Barbezieux dans son antichambre, et enfin j'employai tout mon temps à faire ma cour », etc. (1).

Il ne regrettait pas ce temps perdu et se dérangeait volontiers pour être utile à son neveu.

Une lettre à Brossette nous montre à quel point il partage les peines de sa nièce Geneviève, fille de Mme Manchon, quand son mari, Mathieu de Sirmond perd sa situation, ce qui supprime le revenu dont ils avaient besoin pour leur subsistance. Boileau dit : « La suppression subite qui s'est faite des greffiers de la grand'chambre, et qui va mettre une de mes nièces à l'hôpital, avec son mari et ses trois enfants, m'a jeté dans une consternation qui n'excuse que trop justement mon silence » (2). Ce ne sont pas les paroles d'un oncle insensible.

Boileau entretenait aussi les relations les plus amicales avec les Dongois. Ses neveux, Nicolas Dongois, plus âgé que lui de deux ans, et Gilles Dongois, le chanoine, qui avait son âge, étaient ses camarades depuis l'enfance. C'est chez leurs parents, Jean Dongois et Anne Boileau, qu'il passa les agréables vacances à Hautile et il demeura peut-être chez Nicolas Dongois à Paris de 1679 à 1683.

Il a un attachement tout spécial pour son petit-neveu, La Chapelle, fils de Charlotte Dongois. On conserve plusieurs lettres qu'il lui écrivit et dans lesquelles

(1) *Id.*, t. IV, p. 207.

(2) Lettre datée du 15 juin 1704 ; Gidel, t. IV, p. 501.

il l'appelle toujours « mon très-cher neveu ». Il n'aime pas que ce neveu chéri prenne un ton trop respectueux envers lui. « Depuis quand avez-vous oublié notre ancienne familiarité ? » lui demande-t-il. « Soyez moins mon neveu et soyez davantage mon ami » (1). La lettre datée du 3 janvier 1700 est particulièrement affectueuse. Ce ne sont pas des effusions de cœur, mais pour Boileau c'est beaucoup que de dire : « Je vous ai bien de l'obligation, mon très cher neveu, de votre souvenir et de l'agréable flatterie que vous m'avez écrite au commencement de l'année. On ne peut pas plus agréablement louer un oncle que de lui dire qu'on le regarde comme une espèce de père ; car il n'y a ordinairement rien de moins père qu'un oncle... Vous avez grande raison de ne me point mettre au rang de ces oncles trop oncles, et je n'ai pour vous que des sentiments qui tirent droit au paternel » (2).

Boileau n'oublie pas, dans son testament, les parents qui devront lui survivre. Il leur lègue des sommes montant à 65.000 livres, à peu près la moitié de sa fortune. Ces legs vont à son frère Jacques ; ses sœurs, Mme Boyvinet et Mme Manchon ; son neveu, Nicolas Dongois ; ses petites-nièces, Mme de La Chapelle et Mlle Boileau-Despréaux et son cousin, M. Boileau. D'ailleurs il s'était déjà, de son vivant, montré généreux pour eux. Brossette affirme qu'il vint plusieurs fois au secours de Mme Manchon par des prêts ou des dons et Monchesnay expose sa générosité envers un de ses neveux. « M. Despréaux avait prêté 9.000 fr. à un de ses neveux, dit-il, qui en usa mal avec lui :

(1) Lettre datée du 8 janvier, 1699 ; *Id.*, t. IV, p. 201.

(2) *Id.*, t. IV, p. 207.

il ne laissa pas de lui remettre 2.000 fr. sur la somme due. Si j'eusse été content de lui, dit Boileau, je lui eusse volontiers cédé la somme entière ; car aussi bien, il m'avait accoutumé à m'en passer » (1).

On voit, donc, par ces faits épars, que pendant la dernière partie de sa vie, du moins, Boileau était un excellent parent, donnant généreusement son temps, son argent et son affection à ceux qui lui étaient liés par le sang.

4. — AMOUR DES ANIMAUX

Nous n'avons aucune indication dans l'œuvre de Boileau d'un amour pour les animaux. Il vante leur sagesse dans la quatrième épître, mais il ne les aime pas. On aurait cru que, dans sa solitude de vieux célibataire à Auteuil, l'affection d'un bon chien l'accompagnant dans ses promenades ou la société d'un beau chat comme le Hamilcar de Sylvestre Bonnard veillant sur sa « cité des livres » lui serait doux. Mais non ! Les aboiements et les miaulements l'ont importuné à Paris ; il en avait assez et il ne songe maintenant qu'à demeurer bien tranquille dans son isolement.

Il s'intéressa, pourtant, aux études d'histoire naturelle. Il avait dans sa bibliothèque une *Histoire des Poissons* et un livre de M. Puget de Lyon intitulé *Observations contenues dans deux lettres au père Lamy, sur la structure des yeux de divers insectes et sur la trompe des papillons*. Celui-ci captiva son esprit. Il prie Brossette de témoigner à M. Puget de sa part à quel point il l'honore et le révère. « J'ai lu son livre plus

(1) *Bolaeana*, p. 152.

d'une fois », dit-il (1). Boileau aimait donc à étudier certains animaux, mais il n'en faisait pas ses amis. Ce qu'il y avait d'affection dans son cœur fut consacré aux hommes et aux enfants.

5. — AMOUR DES ENFANTS

On est heureux de constater de la sensibilité chez Boileau dans son amour pour les enfants. Leur candeur, leur naïveté, leur innocence le charment et plus il vieillit, plus il prend de plaisir à jouer avec eux et à leur fournir des amusements à la portée de leur âge.

« Tout charme en un enfant dont la langue sans fard,
A peine du filet encore débarrassée,
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée, » (2).

dit-il dans la neuvième épître. Les tout petits enfants eux-mêmes, à peine sortis du berceau, l'intéressent et le captivent ; cependant il ne peut jouir de leur délicieux babil durant ses dernières années, car sa surdité l'éloigne de tout commerce extérieur. Il continue, cependant, à se dévouer à eux, quand l'occasion se présente, et à jouir de leur compagnie.

Boileau avait un grand respect pour l'enfance. La sienne avait été tellement pénible, qu'il avait beaucoup de sympathie pour les chagrins des enfants. Une lettre de la comtesse de La Rivière nous apprend qu'il voulait qu'on les élevât avec douceur et, idée toute moderne, qu'on ne les contraignît pas, qu'on leur laissât la liberté de s'exprimer et de prendre part aux conversa-

(1) Lettre datée du 5 juillet 1706 ; Gidel, t. IV, p. 521.

(2) V. 82-84.

tions avec les grandes personnes. Il n'approuvait pas qu'ont prît de trop jeunes gens pour l'armée, alors qu'ils sont à peine sortis de l'enfance. Ce dût être pour lui une grande peine de les voir partir pour se battre et il y a dans sa réponse au prince de Condé, quand celui-ci lui demanda son opinion sur l'armée, un ton de tristesse et d'amertume. « Je crois qu'elle sera fort bonne quand elle sera majeure, lui dit-il. C'est que le plus âgé n'a pas dix-huit ans » (1).

Edouard Fournier croit que Boileau n'aimait pas les enfants et qu'il quittait la maison de son neveu, Nicolas Dongois, parce qu'il ne pouvait plus supporter le voisinage de ses arrières petits-neveux, enfants de Mme Gilbert des Voisins, fille de Dongois. Il dit dans son *Paris démoli* : « Mme Gilbert des Voisins avait eu deux fils, qui, grandissant dans la maison étaient bientôt devenus des enfants terribles pour Boileau. Le pauvre homme ! La paternité n'était pas venue lui apprendre à aimer les enfants et il s'ennuyait de ces jeux qui eussent dû le distraire. Leur bruit le chassa presque... Afin d'avoir où se retirer, il acheta sa maison d'Auteuil » (2). Il est probable, en effet, que le bruit de deux petits enfants turbulents put le fatiguer aux heures de travail, mais ce n'était ni parce qu'il était célibataire, ni parce qu'il n'avait pas appris à aimer les enfants en général. Bien des grands-parents, accoutumés à la tranquillité dans la maison, supportent difficilement le bruit des enfants tapageurs et cependant les adorent. Dans la lettre où Boileau apprend à Racine qu'il avait résolu de prendre un logement pour

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, 6 janv. 1690 ; t. IX, p. 398.

(2) P. 157.

lui seul, il ne fait pas mention des enfants. Il ne parle que du « tintamarre des nourrices et des servantes » (1). Nulle part il n'a parlé des embarras causés par les enfants.

On le voit très attaché aux enfants de Racine. Lorsque celui-ci était à la guerre avec le roi, Boileau recevait de temps en temps la famille de son ami dans sa maison d'Auteuil. Il se faisait le camarade des enfants, causant, jouant et se promenant avec eux. Racine était très heureux que son fils, Jean-Baptiste, subit l'influence de son grand ami. Il écrit à Boileau le 6 octobre 1692 de Fontainebleau : « Mon fils (Jean-Baptiste, âgé de quatorze ans) m'a écrit une assez jolie lettre sur le plaisir qu'il a eu de vous aller voir, et sur une conversation qu'il a eue avec vous. Je vous suis plus obligé que vous ne le sauriez dire de vouloir bien vous amuser avec lui. Le plaisir qu'il prend d'être avec vous me donne une assez bonne opinion de lui ; et s'il est jamais assez heureux que de vous entendre parler de temps en temps, je suis persuadé qu'avec l'admiration dont il est prévenu, cela lui fera le plus grand bien du monde. J'espère que cet hiver vous voudrez bien faire quelquefois chez moi de petits diners dont je prétends tirer tant d'avantages » (2). Trois jours plus tard, il écrit à son fils : « J'approuve fort vos promenades d'Auteuil ; et vous m'en rendez un fort bon compte, mais faites bien concevoir à M. Despréaux combien vous êtes reconnaissant de la bonté qu'il a de se rabaisser à s'entretenir avec vous » (3). Plus tard, Boileau montra la même amitié pour Louis Racine, qui naquit seule-

(1) Lettre datée du 2 septembre 1687 ; Gidel, t. IV, p. 322.

(2) *Id.*, t. IV, p. 362.

(3) *Œuvres de Jean Racine*, Mesnard.

ment en 1692. Celui-ci dit dans ses *Mémoires sur la vie de Jean Racine* : « La bonté qu'il avait de se prêter à ma conversation flattait infiniment mon amour-propre » (1).

Une lettre de Boileau à sa sœur, Mme Manchon, révèle son amitié pour Marie-Anne Marchand, fille d'un de ses voisins d'Auteuil. On ne sait pas l'âge exact qu'avait cette petite amie quand Boileau lui envoie son message, mais elle devait être bien jeune. Il dit qu'il lui a bien de l'obligation du compliment qu'elle lui avait écrit dans la lettre de son père, qu'elle avait une grande réputation à Bourbon, que tout le monde, jusqu'aux capucins parlaient d'elle avec une estime particulière, qu'il attendait son arrivée à Bourbon avec son père et qu'il allait faire préparer une salle pour le bal qu'il leur donnerait à leur arrivée (2).

Mlle de Marsilli, petite-fille de Thomas Corneille par sa mère, était une autre jeune fille que Boileau aimait fort. Elle avait été élevée à Saint-Cyr, où elle avait joué le rôle d'Esther dans la tragédie de Racine. Elle écrit à Boileau en 1698, étant âgée de dix-neuf ans et déjà mariée avec le marquis de Villette, et lui dit : « M. le marquis d'Aubeterre, qui a passé par ici, m'a dit, monsieur, que vous lui aviez parlé de notre ancienne amitié, et il m'a rappelé des souvenirs qui vous vaudront un quartaut de fenouillette. C'est le présent le plus magnifique que je vous puisse faire d'un hermitage tel que celui-ci. J'avais résolu, l'hiver passé, d'aller vous surprendre dans le vôtre, et d'y rendre M. de Villette témoin de notre tendresse.

(1) *Ibid.*, t. I, p.

(2) Lettre datée du 21 juillet 1687; Gidel, t. IV, p. 150.

Ma mauvaise santé m'empêcha d'exécuter ce projet ; j'espère qu'il ne sera pas différé » (1). Boileau répond à cette aimable lettre d'un ton galant et légèrement badin. Il lui dit : « Je ne sais pas comment vous l'entendez, madame ; mais pensez-vous qu'un homme qui, comme je vous l'ai déjà dit, a eu autrefois pour vous, sans que vous en sussiez rien, et du temps que vous n'étiez encore que Mademoiselle de Marsilli, des sentiments qui allaient bien au-delà de l'estime et de la simple admiration, puisse recevoir de vous une lettre pleine de douceurs, sans que ces sentiments se renouvellent ?... Comme si ce n'était pas assez de m'avoir ravi tous les autres sens, vous m'attaquez encore par le goût, et m'envoyez une caisse pleine des plus exquises liqueurs. En vérité, madame, j'aurais bon besoin de toute cette insensibilité chrétienne dont vous nous croyez remplis, monsieur Racine et moi, pour résister à ces douceurs » (2).

6. Indifférence à l'amour.

Rien n'est plus étranger à la nature de Boileau, que les sentiments qu'il s'attribue par plaisanterie dans cette lettre à Mlle de Marsilli que nous venons de citer. Depuis l'épisode de Marie de Bertouville, il n'y a dans sa vie, aucun vestige d'une passion d'amour, aucun regret de l'absence de ce sentiment. Aussi Rodocanachi se trompe-t-il, à notre avis, quand il suggère que « Boileau en veut à Linière en partie à cause de ses succès féminins auxquels il ne pouvait prétendre lui-même » (3). N'ayant aucun désir

(1) Gidel, t. IV, p. 196.

(2) Lettre datée de 1698 ; *Id.*, t. IV, p. 196.

(3) *Revue politique et littéraire*, 18 déc. 1926, pp. 744-749.

d'amour, rien n'était plus loin de sa pensée qu'une telle jalousie.

D'après la dixième satire, on jugerait que Boileau est l'ennemi des femmes. Il leur attribue tous les défauts et tous les vices et n'excepte que quelques dames de la cour, qu'il estime dignes d'être louées. Il parle très légèrement du bonheur de l'amour et semble tout à fait sceptique quant à l'amour conjugal. L'épigramme qu'il estimait le plus de toutes celles qui aient jamais été faites, affirme Monchesnay, était :

« Cy gist ma femme,
Ah ! qu'elle est bien
Pour son repos et pour le mien ! » (1)

Brossette, lorsqu'il se marie, semble hésiter un peu à annoncer cet heureux événement à l'auteur de la dixième satire. Mais il faut pourtant se décider et il lui écrit : « Comme il n'est personne au monde que j'honore, et que j'estime, et, si je l'ose dire, que j'aime autant que vous, je croirais manquer encore plus à mon inclination qu'à mon devoir si je ne vous informais pas de mes affaires particulières. Je suis marié depuis deux jours avec une personne dans laquelle je trouve un bien très considérable, mais surtout beaucoup d'esprit et de vertu. Avec tout cela ne suis-je point obligé de justifier auprès de vous une conduite aussi éloignée que la mienne l'est de votre inclination : car enfin je ne lirai jamais vos ouvrages si chéris que je ne trouve ma condamnation écrite en plus d'un endroit, et la plus belle de vos satires est

(1) *Bolaeana*, p. 153.

justement celle qui parle contre l'engagement que je viens de former » (1).

Il a pris le poète trop au sérieux et n'a pas fait la distinction entre les exagérations et les railleries du satirique et ses véritables sentiments. Boileau le lui fait comprendre dans sa réponse : « Parlons maintenant de votre mariage. A mon avis, vous ne pouviez rien faire de plus judicieux. Quoique j'aie composé, *animi gratia*, une satire contre les méchantes femmes, je suis pourtant du sentiment d'Alcippe, et je tiens comme lui :

... que pour être heureux sous ce joug salutaire,
Tout dépend, en un mot, du bon choix qu'on sait faire.

Il ne faut point prendre les poètes à la lettre. Aujourd'hui c'est chez eux la fête du célibat : demain c'est la fête du mariage. Aujourd'hui l'homme est le plus sot de tous les animaux : demain, c'est le seul animal capable de justice, et en cela semblable à Dieu. Ainsi, Monsieur, je vous conjure de bien marquer à Madame votre épouse la part que je prends à l'heureux choix que vous avez fait » (2). Ce n'est pas, sans doute, se montrer très enthousiaste de ce mariage d'un de ses meilleurs amis, mais c'est au moins échapper à l'imputation qui lui est faite d'être ennemi du mariage. D'ailleurs Alcippe appelle le mariage « le lien le plus doux de la vie » (3) et exprime l'opinion :

« ... si durant un jour notre premier aïeul,
Plus riche d'une côte, avait vécu tout seul,

(1) Lettre datée du 22 juin 1706.

(2) Lettre datée du 5 juillet 1706 ; Gidel, t. IV, p. 522.

(3) *Satire* X, v. 110, 103-106.

Je doute, en sa demeure alors si fortunée,
S'il n'eût point prié Dieu d'abrégér la journée. »

Loin d'être mysogyne, Boileau a de bonnes amies qu'il admire beaucoup. Il vécut dans la société des femmes, dit Louis Racine, « avec une politesse toujours respectueuse sans être leur fade adulateur » (1). Il avait comme Racine son entrée, chez Mme de Montespan. Lorsqu'ils avaient écrit des morceaux intéressants de leur histoire du roi, ils allaient chez elle pour les lire au roi. Mme de Maintenon assistait aussi, assez souvent à la lecture. « Elle avait, au rapport de Boileau, plus de goût pour mon père que pour lui, dit Louis Racine, et Mme de Montespan avait au contraire plus de goût pour Boileau que pour mon père ; mais ils faisaient toujours ensemble leur cour, sans aucune jalousie entre eux » (2). Mme de Maintenon avait beaucoup d'estime, cependant, pour Boileau. On le sait par le rapport que fait Racine de ses conversations avec elle. Lorsqu'il est à la cour ou à Fontainebleau en 1692, 1693 et 1694, il a l'occasion de l'y voir souvent et il raconte dans ses lettres à Boileau les « mille biens » qu'elle avait dit de lui (3). La citation suivante d'une lettre de Boileau à Racine montre combien leur admiration était mutuelle. « Vous faites bien de cultiver Mme de Maintenon ; jamais personne ne fut si digne qu'elle du poste qu'elle occupe, et c'est la seule vertu où je n'aie point encore remarqué des défauts ». Il lui rend hommage aussi dans sa *Satire contre les Femmes* :

(1) *Mémoires*, p. 267.

(2) *Ibid.*, 296.

(3) Lettres datées du 6 oct. 1692, du 30 mai 1693, du 3 oct. 1694.

« J'en sais une chérie et du monde et de Dieu,
Humble dans la grandeur, sage dans la fortune ;
Qui gémit comme Esther dans sa gloire importune,
Que le vice lui-même est contraint d'estimer,
Et que sur ce tableau d'abord tu vas nommer » (1).

Il n'admirait pas toujours les femmes instruites. Dans la même satire, il prend Mme de La Sablière comme type de la femme savante et la peint sous les traits d'une vraie Philaminte (2). Son humeur contre elle, dit Charles Perrault, venait de ce qu'elle avait relevé dans son *Épître V* des expressions inexactes révélant son ignorance de l'astronomie. Si Perrault a raison, c'est un autre genre de sensibilité que Boileau fait voir ici.

Mme de la Fayette, dit-il, est « la femme de France qui avait le plus d'esprit et qui écrivait le mieux » (3). Il admire beaucoup aussi Mme de Caylus et Mme de Noailles, parentes toutes deux de Mme de Maintenon. Dans une lettre au duc de Noailles, il dit le « plaisir très sérieux » qu'il éprouve en recevant des assurances de l'amitié de ces deux dames et le conjure de leur marquer « la sincère vénération » qu'il a pour elles. Nous apprenons dans une lettre à Racine, où il parle de son travail sur la *Satire des Femmes* que, dans le même temps qu'il était occupé à lancer ses traits aigus contre les femmes en général, il envoie des pèches à Mme de Caylus (4). Ce qu'il dit de la princesse de Conti dans une autre lettre à Racine ne semble pas venir d'un cœur tout à fait insensible aux attrait du beau sexe. « Quand elle aurait perdu la voix, il

(1) Satire X, v. 526-530.

(2) *Ibid.*, v. 435-447.

(3) *Bolacena*, p. 157.

(4) Lettre datée du 7 oct. 1697 ; Gidel, t. IV, p. 366.

lui resterait encore un million de charmes pour se consoler de cette perte ; elle serait encore la plus parfaite chose que la nature ait produite depuis longtemps » (1).

Nous convenons avec Brunetière que Boileau « n'a fait dans sa doctrine une part assez large ni au pittoresque, ni à l'émotion, ni aux sens » (2), mais la passion n'en est pas exclue ; au contraire, il la réclame et il nous semble que Brunetière ne lui fait pas justice quand il dit : Il « n'a compris que ce qu'il aimait ; il n'a aimé que ce qu'il se croyait capable au besoin de réaliser lui-même dans ses vers » (3). L'amour était un sujet qui ne convenait pas du tout au talent de Boileau. Il le savait bien quand il dit :

« J'ignore ce grand art qui gagne une maîtresse » et
« Faudra-t-il de sens froid, et sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux ;
Lui prodiguer les noms de Soleil et d'Aurore,
Et, toujours bien mangeant, mourir pour métaphore ? » (4)

Mais, il comprenait et aimait la peinture des grandes passions, quoiqu'il ne fût pas capable d'en traduire lui-même toute la puissance. Écoutons-le à ce sujet dans l'*Art Poétique* :

« Je ne suis pas pourtant de ces tristes esprits
Qui, bannissant l'amour de tous chastes écrits,
D'un si riche ornement veulent priver la scène » (5).

(1) Lettre datée du 28 août 1687 ; *Id.*, p. 315.

(2) *Études critiques*, t. VI, p. 182.

(3) *Ibid.*

(4) *Satire I*, v. 54 ; *Satire IX*, v. 261-264.

(5) Chant IV, v. 97-99.

« Que dans tous vos discours la passion émue
Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue » (1).

« Bientôt l'amour, fertile en tendres sentiments,
S'empara du théâtre, ainsi que des romans.
De cette passion la sensible peinture
Est pour aller au cœur la route la plus sûre » (2).

Boileau n'a jamais condamné la passion et n'a jamais défendu au poète de s'inspirer de l'amour ; il le lui conseille au contraire et admet même la peinture de l'amour criminel pourvu que l'expression soit noble.

« Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phèdre malgré soi perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne bénira d'abord le siècle fortuné
Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles ? » (3)

Ce qu'il condamne, c'est la peinture d'un amour froid, précieux, ridicule, l'amour peu naturel des opéras et des romans. L'amour n'a pas de place dans la tragédie, à son avis, à moins qu'il n'aille jusqu'à la fureur. C'est pourquoi il n'est pas satisfait du personnage de Pyrrhus dans l'Andromaque de Racine, mais trouve Hermione et Oreste d'admirables caractères tragiques (4). Il aurait voulu rencontrer plus de sensibilité chez Corneille, dont il disait : « Il semblait dédaigner la tendresse, de peur qu'elle n'avilît son style accoutumé au plus éclatant sublime » (5).

(1) Chant III, v. 15-16.

(2) Chant III, v. 93-96.

(3) *Épître VII*, v. 79-84.

(4) *Bolaeana*, p. 58.

(5) *Ibid.*, p. 118.

Comment pourrait-on accuser d'insensibilité l'auteur de l'épître à Racine quand il défend avec tant d'ardeur le poète qui créa Andromaque, Britannicus, Iphigénie et Phèdre ? Non, sa doctrine et son cœur ne sont pas si secs qu'on l'a dit. Il considère la passion comme indispensable au poète, et quand il dit que ses écrits doivent emprunter de la raison *seule* leur lustre et leur prix, il exagère. Il ne croit pas en vérité que la raison doive régner seule. Il faut aussi l'imagination, don du ciel, que le poète possède depuis sa naissance et il faut, en troisième lieu la passion, surtout la passion de l'amour. Sans avoir éprouvé cette émotion lui-même, il la respecte, mais sa passion à lui était l'amour du vrai et la haine du faux. Comme l'a dit Sainte-Beuve, « le vrai dans les ouvrages de l'esprit, voilà de tout temps sa Bérénice à lui et sa Champmeslé (1).

(1) *Causeries du Lundi*, t. VI, p. 411.

CHAPITRE IX

LA SENSIBILITE MORALE

IV. — LES SENTIMENTS SOCIAUX

7. — *Attachements à ses amis.*

« Il faut avoir des amis et des ennemis, dit Plutarque ; des amis pour nous apprendre notre devoir, et des ennemis pour nous obliger à le faire ». Boileau aimait à citer cette maxime. Un ami qui ne sait qu'admirer, pense-t-il, n'est pas de grande valeur. « Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire » (1) ; mais

« Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible » (2).

Par conséquent, il conseille à tous les auteurs :

« Faites-vous des amis prompts à vous censurer ;

.....

Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue. » (3)

Boileau avait lui-même des amis qui lui rendirent ce service et il était à son tour un ami très précieux par ses critiques. Ce n'était pas seulement ses ennemis qu'il réprimandait ; il regardait aussi ses amis et lui-même d'un œil sévère. Il reprit Chapelle sur sa pas-

(1) *Art Poétique*, Chant I, v. 294.

(2) *Ibid.*, Chant I, v. 259-260.

(3) *Ibid.*, Chant I, v. 246-252.

sion du vin ; La Fontaine, sur ses manquements envers sa femme et sur la licence de ses contes ; Brossette, sur ses superstitions ; Corneille, sur l'emphase et le ton déclamatoire de certaines de ses tragédies ; Molière, sur les bouffonneries de ses farces ; Racine, sur son excès de susceptibilité qu'éveillaient en lui les critiques hostiles et son aigreur envers ses anciens maîtres de Port-Royal.

Son amitié, cependant, n'est pas seulement celle d'un juge sévère et impartial ; elle a sa source dans le cœur et elle est pleine de sympathie, de respect, de loyauté, de dévouement et quelquefois, de tendresse. Il sait admirer aussi sincèrement qu'il censure et avec quelle chaleur il vient au secours de ses amis quand ils sont injustement attaqués.

L'impression qu'on a de son tempérament en lisant les attaques acerbes de ses satires est toute différente de celle que donne la lecture de sa correspondance et de ses autres écrits en prose. Mme de Sévigné le remarqua et lui disait avec quelque justice qu'il « était tendre en prose et cruel en vers » (1). Si on le juge seulement d'après ses satires, on risque de faire fausse route, comme cette femme du peuple, qui, regardant avec surprise le long cortège qui suivait son convoi funèbre, s'écria : « Il avait donc bien des amis ? On assure cependant qu'il disait du mal de tout le monde » (2).

Ses amis étaient très nombreux, en effet, et très dévoués. Il n'en perdait jamais et il en gagnait toujours de nouveaux, quelquefois même parmi ses an-

(1) *Lettres*, Monmerque, t. III, p. 318.

(2) *Vie de Boileau*, Gidel, t. I, p. CDXVI.

ciens ennemis littéraires. Comme il était plus sensible à l'amitié qu'à toute autre affection, il avait beaucoup de reconnaissance pour la bonté et le dévouement que ses amis lui témoignaient. Il était empressé à répondre à leur amitié et à leur service. Quelquefois, il prenait les devants. Ainsi, il écrivit au baron de Walef : « Il ne tiendra qu'à vous que cette connaissance se convertisse en une étroite amitié (1). Dans ses relations personnelles avec les hommes, il paraissait beaucoup plus affable que dans ses œuvres. « Il gagnait à être vu, et pratiqué, dit Monchesnay ; son entretien était doux et n'avait ni ongles ni griffes, comme il le disait lui-même » (2).

On peut grouper les amis de Boileau en plusieurs catégories : les amis littéraires, les hommes d'église, et les amis de la cour. Il en reste quelques autres de milieux divers qui échappent à cette classification.

Ses meilleurs amis littéraires étaient Racine, Molière et La Fontaine. D'autres, moins intimes, étaient : Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie française ; Valincour, membre de l'Académie ; La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes* ; Turreil, membre de l'Académie française et de la Petite Académie ; le baron de Walef, littérateur de Liège ; Cassandre, helléniste ; Régnier-Desmarais, grammairien et J.-B. Rousseau, poète lyrique.

On peut juger de son amitié pour Molière par plusieurs anecdotes et par les quelques mentions qu'il fait de lui dans ses œuvres. Quand, en 1662, Molière représenta son *Ecole des Femmes*, la première de ses

(1) *Lettre* ; Gidel, t. IV, p. 146.

(2) *Bolacana*, p. 126.

grandes comédies, et qu'il fut accablé d'attaques, Boileau vint à son secours et le défendit avec ardeur dans les vers intitulés : *Stances à M. Molière sur la Comédie de l'Ecole des Femmes que plusieurs gens frondaient*.

« En vain mille jaloux esprits,
Molière, osent avec mépris,
Censurer ton plus bel ouvrage ;
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Divertir la postérité.

« Que tu ris agréablement !
Que tu badines savamment !
.....
« Laisse gronder tes envieux ;
Ils ont beau crier en tous lieux
Qu'en vain tu charmes le vulgaire,
Que tes vers n'ont rien de plaisant ;
Si tu savais un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairais pas tant » (1).

Combien ces quelques vers durent encourager Molière ! Bientôt après, son ami l'appuya de nouveau dans la deuxième satire. Il avoue franchement la supériorité de ce « rare et fameux esprit » à qui les inspirations viennent sans effort et lui demande de lui enseigner l'art de rimer. Il prend plaisir à louer le génie d'un ami qu'on n'estimait pas encore à sa juste valeur et montre ainsi un esprit très généreux envers un poète plus doué que lui.

S'il paraît méconnaître son mérite quand il dit dans *l'Art Poétique* que « peut-être de son art », il « eût remporté le prix », il faut se rappeler que c'est seule-

(1) Gidel, t. III, p. 38.

ment quand Molière emploie le style burlesque qu'il ne l'approuve pas. Dans le vers précédent, il admire sa connaissance exacte de la cour et de la ville, qui rend ses écrits illustres (1).

Boileau et Molière furent étroitement unis jusqu'à la mort de ce dernier et cette amitié date de la défense que fit Boileau de l'*Ecole des Femmes*. Molière « venait le voir souvent, dit Louis Racine, et faisait grand cas de ses avis » (2). Monchesnay, comme Louis Racine, raconte une visite que fit Boileau chez Molière peu de temps avant la mort de celui-ci. Il compatit avec lui et le conseilla de se mieux soigner, mais malheureusement, Molière ne suivit pas ce conseil. Dans l'*Epître VII*, Boileau se lamente sur ce que l'Eglise ait voulu lui refuser un enterrement chrétien. C'est seulement après la mort du grand écrivain-acteur qu'on se rendit compte de ses mérites et de son talent ; cette disparition fut un rude coup pour la belle comédie.

L'amitié que ressentait Boileau pour Molière était plus intime que celle qui l'unissait à La Fontaine, mais ce dernier avait été un des joyeux compagnons de sa jeunesse. Il le rencontra dans les cabarets, chez Mme de la Sablière et dans quelques autres salons. Aucune rivalité n'existant entre eux, le critique et le grand rêveur eurent toujours l'un pour l'autre une amitié libre et franche. Nous avons déjà vu comment Boileau, dans le parallèle établi entre La Fontaine et Bouillon au sujet du conte de *la Joconde*, donna la préférence à celui du fabuliste. Il lui rendit un autre grand service lorsqu'il lui procura un éditeur pour ses meilleures œuvres. Mathieu Marais rapporte que

(1) *Art. Poétique*, Chant III, v. 391-394.

(2) L. Racine, *Mémoires sur la Vie de Jean Racine*, p. 270.

Boileau lui avait dit dans une conversation, qu'ils eurent ensemble le 12 décembre 1703 qu'il avait persuadé son éditeur d'imprimer les œuvres de La Fontaine. Thierry y avait enfin consenti ; il avança quelque argent à La Fontaine et gagna ainsi par la suite des sommes considérables (1).

Boileau donna quelquefois à La Fontaine de très bons conseils. Il ne réussit pas à le ramener à ses devoirs conjugaux, mais il le persuada de brûler un certain conte qu'il avait l'intention d'adresser à Arnauld. Il avait une tendre sollicitude pour cet ami naïf et simple. Il alla le voir avec Racine quand il était très malade pour l'exhorter à songer à sa conscience et il fut heureux d'apprendre, après sa mort, qu'il était devenu sincèrement pieux et qu'en pénitence de ses péchés, il avait consenti des sacrifices corporels, et avait porté un cilice, expiation qui contrastait avec son caractère et sa manière de vivre (2).

L'amitié entre Boileau et Racine est une des plus touchantes de l'histoire littéraire. Ayant les mêmes goûts et les mêmes principes, fréquentant les mêmes amis, associés dans les mêmes travaux, ils furent unis pendant plus de trente années par des liens étroits et intimes. Très différents de caractère, leurs qualités se complétaient. Racine, plus tendre, plus sensible, fit appel à la douceur et à l'affection de Boileau, tandis que Boileau, plus égal d'humeur, sut modérer le penchant qui portait quelquefois Racine à exprimer des sentiments aigres et malicieux. Boileau lui disait : « Si vous vous mêliez de satire, vous seriez plus mé-

(1) *Œuvres de Boileau*, Aubertin, 1885, t. I, p. XXIII.

(2) Lettre à Maucroix, datée du 29 avril 1695 ; Gidel, t. IV, p. 184.

chant que moi ». Dans leurs disputes sur des questions littéraires, Racine éclatait quelquefois assez brusquement. Un jour, Boileau, piqué de ses railleries, lui dit : « Avez-vous eu envie de me fâcher ? » « Dieu m'en garde », répondit Racine. « Eh bien, vous avez donc tort, car vous m'avez fâché ». Dans une autre dispute, Boileau s'écria : « Eh bien, oui, j'ai tort ; mais j'aime mieux avoir tort que d'avoir si orgueilleusement raison ». Il était sensible aux traits irritants de son ami, mais comme il se rendait compte de ses véritables sentiments, il n'avait garde de s'en offenser. Leur amitié ne se refroidit jamais, nous apprend Louis Racine; elle devint au contraire de plus en plus tendre.

Il reste de leur correspondance cinquante et une lettres dont la plupart furent écrites pendant le séjour de Boileau à Bourbon, où il était allé prendre les eaux, et pendant les absences de Racine, lorsque celui-ci accompagna l'armée du roi dans les expéditions de 1691-1693. Ils s'écrivirent pour échanger les nouvelles plutôt que pour exprimer leur amitié réciproque. Sachant très bien à quel point l'affection les unissait, ils n'avaient pas besoin de se le dire, mais si on peut lire entre les lignes, on y trouve la révélation de leurs sentiments. M. Lanson nous avertit qu'il ne faut pas nous laisser tromper par le ton de politesse froide et cérémonieuse de ces lettres. C'est en suivant les lois de l'étiquette du siècle qu'ils s'appellent « Monsieur », tandis que « mon cher Monsieur », loin d'être une simple formule, indique un vrai sentiment de tendresse. Quand Boileau est malade, triste et découragé, il y a naturellement plus d'affection dans les lettres de Racine, et Boileau, de son côté, en est plus attendri. Les citations suivantes feront voir combien

il chérissait cet ami dévoué ; « Je suis fort affligé de ne vous point voir » (1) ; je n'ai pas mieux conçu combien je vous aime que depuis notre triste séparation » (2) ; « croyez que je n'aime rien plus que vous » (3) ; « conservez-moi toujours une amitié qui fait ma plus grande consolation » (4) ; « j'aime mieux ne vous point voir que de vous voir triste et affligé » (5) ; « vous ne sauriez croire combien je vous suis obligé de la tendresse que vous m'avez témoignée dans votre dernière lettre ; les larmes m'en sont presque venues aux yeux » (6) ; je conçois un fort grand plaisir à vous revoir et à vous embrasser (7) ; « quelque amitié que j'aie pour lui, il n'entre point en balance avec vous (8) ; « Adieu, mon cher monsieur, aimez-moi toujours, et croyez qu'il n'y a rien au monde que j'aime plus que vous » (9) ; « aimez-moi toujours et croyez que vous seul êtes ma consolation » (10) ; « croyez qu'heureux ou malheureux, gratifié ou non-gratifié, payé ou non payé, je serai toujours à vous » (11) ; « je ne vous parle point du plaisir que j'aurai à vous embrasser plus tôt que je ne croyais » (12) ; ! il n'y a point de chagrin qui tienne contre le bonheur que vous me faites espérer de vous

(1) Lettre datée du 21 juillet 1687 ; Gidel, t. IV, p. 278-279.

(2) Lettre datée du 21 juillet 1687 ; Gidel, t. IV, p. 279.

(3) Lettre datée du 29 juillet 1687 ; Gidel, t. IV, p. 285.

(4) Lettre datée du 9 août 1687 ; Gidel, t. IV, p. 296.

(5) Lettre datée du 13 août 1687 ; Gidel, t. IV, p. 300.

(6) Lettre datée du 19 août 1687 ; Gidel, t. IV, p. 307.

(7) Lettre datée du 28 août 1687 ; Gidel, t. IV, p. 316.

(8) Lettre datée du 28 août 1687 ; Gidel, t. IV, p. 318.

(9) Lettre datée du 28 août 1687 ; Gidel, t. IV, p. 319.

(10) Lettre datée du 2 sept. 1687 ; Gidel, t. IV, p. 322.

(11) Lettre datée du 6 juin 1693 ; Gidel, t. IV, p. 379.

(12) Lettre datée du 13 juin 1693 ; Gidel, t. IV, p. 382-383.

revoir bientôt ici de retour. Adieu, mon cher Monsieur, aimez-moi toujours, et croyez qu'il n'y a personne qui vous honore et vous révère plus que moi » (1) ; « il n'y a personne qui vous aime plus sincèrement ni par plus de raisons que moi » (2), etc. etc.

Quand Racine est en Flandre, il manque beaucoup à Boileau. Celui-ci lui écrit que, ne voyant vraiment que lui quand il était à Paris, il ne voit pour ainsi dire personne depuis son départ. Puisqu'il était impossible à Boileau de travailler autant que Racine à ce moment-là, le roi réduisit sa pension à 2.000 fr., tandis que Racine reçut le double. Racine lui écrit : « Je ne laisse pas d'avoir une vraie peine de ce qu'il semble que je gagne à cela plus que vous » (3), mais il connaît trop le cœur de Boileau pour craindre qu'une telle question d'argent puisse causer la moindre jalousie entre eux. Il dit : « Je vous connais si noble et si plein d'amitié que je suis assuré que vous souhaiteriez de bon cœur que je fusse encore mieux traité. Je serai très content si vous l'êtes en effet » (4). Boileau lui répond : « Etes-vous fou avec vos compliments ?... Pouvez-vous douter que je ne sois parfaitement content d'une affaire où l'on m'accorde tout ce que je demandais ? Tout va le mieux du monde et je suis encore plus réjoui pour vous que pour moi-même » (5).

Voilà l'homme que M. Demeure appelle « l'ennemi

(1) Lettre datée du 13 juin 1693 ; Gidel, t. IV, p. 384.

(2) Lettre datée du 18 juin 1693 ; Gidel, t. IV, p. 385.

(3) Lettre datée du 8 avril 1692 ; ID. t. IV, p. 333.

(4) Lettre datée du 8 avril 1692 ; ID. t. IV, p. 333.

(5) Lettre datée du 9 avril 1692 ; ID. t. IV, p. 334.

de Racine » (1). Pour avoir le droit de lui attribuer cette épithète, quels actes ou paroles hostiles de Boileau à l'intention de Racine peut-on citer ? Il est vrai qu'il ne prend pas parti publiquement pour Racine avant 1677, tandis qu'il louait Molière dès 1662, mais Molière était plus âgé que Racine de dix-sept ans ; Boileau avait connu Molière plus tôt ; la réputation du comédien était faite quand Racine débuta, et il avait déjà écrit *Les Précieuses Ridicules*, *l'Ecole des Femmes*, *Tartuffe*, *Don Juan*, *Le Misanthrope* et *Le Médecin malgré lui*, avant que le premier chef-d'œuvre de Racine eût paru. De plus, Racine n'avait pas le même besoin d'être soutenu avant 1677. Aucune de ses pièces avant *Phèdre* n'avait soulevé l'opposition que rencontrèrent *l'Ecole des Femmes* et *Tartuffe*. Elles réussirent toutes et la plupart, sans aucune difficulté. Il semble assez étrange, il est vrai, que Boileau n'ait pas fait davantage mention des pièces de Racine, mais il n'y a aucune preuve d'animosité contre lui. Lorsqu'il cite Racine, c'est généralement pour rendre un jugement bienveillant. Dans la troisième satire (1665), il fait allusion à sa tragédie d'*Alexandre* qui parut cette même année. Il est un peu difficile de saisir la pensée de Boileau dans ce passage, mais nous savons qu'elle est favorable à Racine, car le sot paysan du repas ridicule qui ne sait pas pourquoi on loue *Alexandre*, énonce toujours une opinion contraire à celle de Boileau. Ce héros, dit-il, « n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre. Les héros chez Quinault parlent bien autrement ». M. Demeure trouve que l'idée de Boileau peut être : « Ce n'est qu'un tendre qui ne dit

(1) *Mercur de France*, juillet 1928, p. 34.

rien de glorieux » (1), mais Jules Lemaître a une interprétation très différente. « Boileau fut sublime d'amitié, dit ce dernier. Bien des choses devaient lui déplaire dans *Alexandre*... A coup sûr, le héros de Racine devait lui paraître amoureux hors de propos. Mais Boileau aimait Racine. Et alors,... il fit dire au sot campagnard :

« Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre ».

Comme si, en effet, le défaut du héros de Racine était la rudesse ! L'excellent Boileau, qui ne le croyait pas, voulait le faire croire ; et cela est admirable » (2).

Il ne nous semble pas probable que Boileau donne une opinion qui n'est pas la sienne ; nous croirions plutôt qu'il est favorable à l'*Alexandre*, héros assez tendre, pourtant, mais qui lui plaît mieux que les héros doucereux de Quinault. Il est évident, en tout cas, qu'il désire mettre Racine en valeur comme il vient de le faire pour Voiture et Corneille.

Déjà, dans une épigramme qui parut en 1674, Boileau appelle Racine son « cher ami », mais dans l'épître qu'il lui dédie en 1677, il rachète vraiment les torts que son silence a pu causer à Racine. Dans ces vers ardents et pleins de louanges, il veut le consoler de l'échec de *Phèdre*. Il lui rappelle comment les comédies de Molière furent dénigrées de son vivant et acclamées après sa mort. Il voulait que Racine jugeât avec indifférence la médisance des envieux et qu'il se rappelât le plaisir qu'éprouvèrent Condé, Enghien, Colbert, Vivonne, La Rochefoucauld et « mille autres » à lire ses pièces. Il lui conseille de tourner les criti-

(1) *Mercure de France*, juillet 1928, p. 51.

(2) *Jean Racine*, p. 118.

ques à profit, car l'opposition des ennemis peut exciter le génie et l'aider à donner son meilleur effort. On sent, dans cette belle épître, un grand désir de consoler son ami et de le venger en même temps.

Il est vrai que Monchesnay rapporte certains jugements défavorables que Boileau avait faits dans une conversation avec lui au sujet de *Britannicus*. Il trouvait le caractère du jeune prince trop faible devant Néron et le dénouement par trop puéril, dénouement dans lequel Junie devient tout à coup vestale sans formalités (1). Boileau n'a jamais laissé son opinion dépendre de son amitié et celle-ci ne l'a jamais empêché de former des jugements indépendants. Il était capable de louer un ennemi et sa recherche de justice le portait souvent à donner une opinion défavorable sur l'œuvre ou sur les idées de ses amis : Racine, Molière, La Fontaine, Brossette. Il pouvait admirer en même temps les rivaux, Molière et Racine ou Racine et Corneille comme il était à la fois l'ami d'Arnauld et du père de La Chaise.

Boileau était cependant loin de condamner entièrement *Britannicus*. Selon Brossette, il trouvait que c'était « la pièce de Racine dont les vers sont les plus finis » et selon Monchesnay, lui-même, il disait « que son ami n'avait jamais fait des vers plus sentencieux », voulant louer par cette expression l'éloquence de son style (2).

M. Demeure demande : « Avons-nous besoin du témoignage de Losme de Monchesnay pour croire qu'en 1670 encore, Boileau était un cornélien et par consé-

(1) *Bolaeana*, p. 106.

(2) *Bolaeana*, p. 106.

quent un ennemi de Racine ? » (1) Mais si Boileau admirait également les meilleures tragédies de Racine et de Corneille après 1670, pourquoi supposer qu'il fût partisan de l'un à l'exclusion de l'autre avant ce moment ? Il n'y a dans son œuvre avant 1670 que douze vers sur Corneille, dont la plupart ne sont pas flatteurs. A l'occasion de la première représentation de son *Agésilas*, en 1666, il écrit l'épigramme :

« J'ai vu l'*Agésilas*,
Hélas ! » (2)

L'année suivante, paraît cette autre :

« Après l'*Agésilas*,
Hélas !
Mais après l'*Attila*,
Holà ! » (3)

Dans la neuvième satire, il écrit en 1667 :

« Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le holà,
Peut aller au parterre attaquer *Attila* ;
Et, si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de Visigoths tous les vers de Corneille.

.....
En vain contre *le Cid* un ministre se ligue :
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue » (4).

Après 1670, il ne mentionne jamais Corneille dans ses vers sans louer en même temps Racine. Dans l'*Art Poétique*, Chant IV, on lit :

« Que Corneille, pour lui (Louis XIV) rallumant son
Soit encore le Corneille et du *Cid* et d'*Horace* ;

[audace,

(1) *Mercure de France*, juillet 1928, p. 57.

(2) Gidel, t. IV, p. 66.

(3) Gidel, t. IV, p. 67.

(4) *Satire IX*, v. 177-180, 231-232.

Que Racine, enfantant des miracles nouveaux,
De ses héros sur lui forme tous les tableaux » (1).

Dans la septième épître :

« Au *Cid* persécuté *Cinna* doit sa naissance,
Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus » (2).

Dans la dixième épître, il dit s'adressant à ses vers :

« Déjà, comme les vers de *Cinna*, d'*Andromaque*,
Vous croyez à grands pas chez la postérité
Courir, marqués au coin de l'immortalité ! » (3).

Dans les vers destinés à figurer au bas du portrait de Racine, on lit :

« Du théâtre français l'honneur et la merveille,
Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits ;
Et dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
Surpasser Euripide, et balancer Corneille (4).

Enfin, dans la douzième *Réflexion*, il conclut que
« c'est avec très peu de fondement que les admirateurs outrés de M. Corneille veulent insinuer que M. Racine lui est beaucoup inférieur pour le sublime » ; etc.

Il y a encore deux jugements favorables à Racine, dans lesquels il n'est pas question de Corneille : ils se trouvent dans la première et dans la douzième *Réflexion sur Longin* (5). Louis Racine rapporte le jugement de Boileau sur *Athalie*. Lorsque Racine s'étonnait de voir que sa dernière pièce n'avait pas atteint

(1) v. 196-199.

(2) v. 52-56.

(3) v. 66-69.

(4) Gidel, t. III, p. 48-49.

(5) Gidel, t. III, p. 303, 431.

le succès qu'il s'était promis, Boileau soutint que c'était son chef-d'œuvre. « Je m'y connais, lui disait-il, et le public y reviendra » (1). Ainsi, aux moments où Racine avait besoin d'être consolé, Boileau était là pour l'encourager par ses jugements pleins de bon sens, que les siècles suivants ont ratifiés.

Dans la correspondance entre Boileau et Racine, on voit comment ils se consultaient l'un l'autre sur leur œuvre poétique. Ils ne voulaient rien donner au public avant de s'être accordés. Ils se répondaient en toute franchise, sans avoir peur de se blesser mutuellement. Le 7 octobre 1692, Boileau transcrit pour Racine une trentaine de vers de sa *Satire des Femmes* qu'il venait d'écrire, le priant de ne pas les montrer à âme qui vive. « Mandez-moi ce que vous y aurez trouvé de fautes plus grossières », dit-il avec modestie (2). Le 4 juin 1693, il lui apprend qu'il a résolu de ne lui envoyer la suite de l'*Ode sur Namur* que quand elle serait en état de n'avoir plus besoin que de ses corrections, mais il s'est décidé à répondre à ses instances et à satisfaire sa curiosité (3). Le 28 septembre 1694, c'est Racine qui envoie de Fontainebleau à Boileau son *Cantique* sur le bonheur des Justes. Il ne veut pas le confier à M. Moreau qui doit le mettre en musique, avant que Boileau ne lui ait donné son avis. « Je vous conjure de m'envoyer votre sentiment sur tout ceci. J'ai dit franchement que j'attendais votre critique avant que de donner mes vers au musicien » (4). Boileau est toujours heureux de rendre le service deman-

(1) *Mémoires sur la Vie de Jean Racine*, t. I, p. 317.

(2) Gidel, t. IV, p. 363.

(3) Gidel, t. IV, p. 376.

(4) Gidel, t. IV, p. 400.

dé. Il montre un vrai dévouement quand il entreprend de corriger les épreuves d'une nouvelle édition des œuvres de Racine ; car celui-ci, devenu indifférent pour ses œuvres pendant ses dernières années, ne voulait plus s'occuper des corrections. Il ne prit soin que des premières éditions et dans la suite, Boileau examina les épreuves « pour la gloire de son ami » (1). Nous avons déjà vu que Boileau offrit de temps en temps son hospitalité à la famille de Racine pendant que celui-ci suivait les armées comme historiographe. Il conseille Mme Racine sur des questions financières et quand elle a une ordonnance à porter à M. de Bie, le fonctionnaire principal des finances, ce sont M. Dongois et lui qui vont la prendre dans le carrosse de Boileau pour la mener chez M. de Bie.

Mais les services ne sont pas tous du côté de Boileau ; Racine lui rend la pareille et Boileau lui en est profondément reconnaissant. On trouve de fréquentes expressions de ce sentiment dans ses lettres ; par exemple : « Je ne saurais trouver de termes assez fort pour vous remercier des mouvements que vous vous donnez pour M. le doyen de Sens ; et quand l'affaire ne réussirait point, je vous puis assurer que je n'oublierai jamais *la sensible obligation* que je vous ai » (2) ; et encore, « tout mon embarras, maintenant est de savoir comment je m'acquitterai de tant d'obligations que je vous ai » (3).

Pendant la longue maladie de Racine, Boileau lui resta bien fidèle. En mai 1698, Racine écrit à J.-B.

(1) *Bolaeana*, p. 107 ; Louis Racine, *Mémoires sur la Vie de Jean Racine*, Mesnard, p. 391.

(2) Lettre datée du 2 juin 1693 ; Gidel, t. IV, p. 371.

(3) Lettre datée du 18 juin 1693 ; Gidel, t. IV, p. 385.

Rousseau que Boileau lui avait tenu « très bonne compagnie » durant ses semaines de souffrance. En octobre suivant, il écrit à son fils, Jean Baptiste : « M. Despréaux ne m'a point abandonné dans les grands périls ; mais quand l'occasion a été moins vive, il a été bien vite retrouver son cher Auteuil, et j'ai trouvé cela très raisonnable, n'étant pas juste qu'il perdît la belle saison autour d'un convalescent, qui n'avait pas même la voix assez forte pour l'entretenir longtemps » (1). Racine ne cessa de témoigner jusqu'à la fin son affection pour Boileau. Quand l'un de ses fils lui lut une lettre qu'il avait écrite à M. de Cavoie pour le prier de solliciter le paiement de ce qui était dû à Racine de sa pension, celui-ci demanda : « Pourquoi ne demandez-vous pas aussi le paiement de la pension de Boileau. Il ne faut pas nous séparer. Recommencez votre lettre et faites connaître à Boileau que j'ai été son ami jusqu'à la mort » (2). Quand il lui fit son dernier adieu, il se leva autant qu'il put de son lit et en l'embrassant, lui dit : « Je regarde comme un bonheur pour moi de mourir avant vous » (3).

Racine devait être lui-même le meilleur juge de la sincérité et de la profondeur de l'attachement que Boileau lui témoignait et il écrit à son fils Jean-Baptiste :

« Il n'y a pas un meilleur ami ni un meilleur homme au monde » (1).

Boileau comptait un grand nombre d'hommes d'église parmi ses amis. Elevé en face de la Sainte-

(1) *Œuvres de Racine*, Mesnard, t. VII, p. 304.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.* t. I, p.

Chapelle, ayant un frère abbé et un neveu de son âge qui était chanoine, il connaissait beaucoup de prêtres dès sa première jeunesse. Mais ce fut surtout après 1670 et par l'intermédiaire de Lamoignon qu'il devint l'ami de plusieurs pères jésuites et de jansénistes renommés pour leurs œuvres littéraires et théologiques et pour l'élévation de leur caractère. Lorsqu'il séjourna à Bourbon, le meilleur ami qu'il s'y fit fut l'abbé de Sales. Il écrit à sa sœur, Mme Manchon : « J'ai lié depuis que je suis ici une très étroite connaissance avec M. l'abbé de Sales, trésorier de la Sainte-Chapelle de Bourbon. Je ne sais pas comment reconnaître la bonté qu'il a pour moi. Il me tient lieu ici de frères, de parents et d'amis par les soins qu'il prend de tout ce qui me regarde. C'est un ami intime de M. de Lamoignon et qui serait digne trésorier de la Sainte-Chapelle de Paris » (1).

Ce sont leurs intérêts littéraires, leurs amis mutuels (La Fontaine, Le Verrier et d'autres) ainsi qu'un attrait personnel qui lient Boileau et M. de Maucroix, chanoine de Reims. La longue lettre que Boileau lui écrit le 29 avril 1695 montre combien il trouvait en ce prêtre un ami sympathique. Il n'a plus l'espoir de pouvoir aller le voir à Reims, « mais vous, monsieur, lui demande-t-il, est-ce que nous ne vous reverrons plus à Paris ? et n'avez-vous point quelque curiosité de voir ma solitude d'Auteuil ? Que j'aurais de plaisir à vous y embrasser et à déposer entre vos mains le chagrin que me donne tous les jours le mauvais goût de nos académiciens » (2).

(1) Lettre datée du 31 juillet 1687 ; Gidel, t. IV, p. 148.

(2) Lettre datée du 29 avril 1695 ; Gidel t. IV, p. 191.

C'est au grand Arnauld qu'allait sa plus grande vénération. Malgré les persécutions que souffrirent les jansénistes par suite de la défaveur du roi et de la cour, Boileau ne cacha pas la grande estime qu'il avait pour Arnauld et le cas qu'il faisait de son amitié. « Tout le monde sait, dit Arnauld, que M. Despréaux est de mes meilleurs amis, et qu'il me rendit des témoignages d'estime et d'amitié en toutes sortes de temps » (1). C'est Lamoignon qui les mit en relations et tout de suite ils sentirent l'un pour l'autre une forte inclination. Leur amitié devint une des plus étroites et dura jusqu'à la mort d'Arnauld en 1694. Il lui dédia son épître sur la fausse honte en 1673, se montrant ainsi ouvertement ami des jansénistes. Ce fut une des grandes joies de sa vie que la lettre qu'écrivit Arnauld à Charles Perrault et dans laquelle il le défendit si chaleureusement au sujet de la dixième satire. « Je n'ai jamais rien lu qui m'ait fait un si grand plaisir, lui dit Boileau... Jamais cause ne fut si bien défendue que la mienne. Tout m'a charmé, ravi, édifié dans votre lettre ; mais ce qui m'a touché davantage, c'est cette confiance si bien fondée avec laquelle vous y déclarez que vous me croyez sincèrement votre ami. N'en doutez point, monsieur, je le suis ; et c'est une qualité dont je me glorifie tous les jours en présence de vos plus grands ennemis » (2). Boileau l'admirait beaucoup pour ses qualités intellectuelles, mais encore plus pour sa probité. « Ce qu'il y a de plus estimable en vous, lui dit-il, c'est la

(1) Lettre datée du 5 mai 1694 ; Gidel, t. IV, p. 154.

(2) Lettre datée de juin 1694 ; Gidel t. IV, p. 179.

droiture de votre esprit, la candeur de votre âme et la pureté de vos intentions » (1).

Il était naturel qu'il voulût que son meilleur ami fût aussi aimé du grand homme qu'il vénérât tant. Après avoir vainement essayé à plusieurs reprises de gagner la faveur d'Arnauld pour *Phèdre*, il réussit enfin à le convaincre que cette tragédie était « innocente » et il obtint la permission de lui amener l'auteur. « Ils vinrent chez lui le lendemain, dit Louis Racine, et, quoiqu'il fût encore en nombreuse compagnie, le coupable, entrant avec humilité et la confusion peinte sur le visage, se jeta à ses pieds ; M. Arnauld se jeta aux siens ; tous deux s'embrassèrent » (2). Boileau disait qu'il ne s'était jamais senti de la vie si content.

Quand Arnauld mourut en exil, Boileau écrivit une épitaphe dans laquelle il exprimait son admiration pour sa science, son zèle, sa fermeté et sa piété. Il ne la publia pas, ne voulant même pas la montrer à Brossette et la confia à un ami pour la publier après sa mort. Dans ces seize vers vibre une sensibilité certaine : l'amour d'un saint homme ; « instruit par Jésus-Christ », la douleur de le voir mourir à l'étranger, pauvre, banni, persécuté ; enfin son indignation contre les « loups dévorants », ses ennemis, qui n'auraient pas laissé ses cendres en repos, si Dieu ne les leur avaient pas cachées.

Arnauld n'était pas le seul janséniste pour lequel Boileau ait eu une grande admiration. Dans les vers qu'il écrit pour un portrait de M. Hamon, ancien maître de Racine, il fait son éloge. Il admire en lui son savoir, son esprit, son éloquence, son humilité et

(1) *Ibid.*, p. 180.

(2) L. Racine, *Mémoires sur la Vie de Jean Racine*.

son austérité. Les écrits de Nicole faisaient aussi les délices de Boileau. Il écrit à Racine le 28 août 1687 qu'il mourait d'envie de voir ses *Réflexions*, qui venaient de paraître. « Je m'imagine que c'est Dieu qui me prépare ce livre à Paris, dit-il, pour me consoler de mon infortune » (1). Dans une autre lettre il dit à Racine : « Surtout témoignez bien à M. Nicole la profonde vénération que j'ai pour son mérite et pour la simplicité de ses mœurs, encore plus admirable que son mérite » (2).

Tout janséniste qu'il était d'esprit sinon de doctrine, il était fier d'avoir d'excellents amis jésuites. Il ne leur cacha jamais son amitié pour Arnauld et quand ceux-ci venaient le voir à Auteuil, la première convention qu'il faisait avec eux était qu'il lui serait permis de louer Arnauld dans leurs conversations. Toutes les fois qu'il parlait de son amitié pour les jésuites, il profitait de l'occasion de faire allusion à son amitié pour Arnauld, voulant être parfaitement loyal pour celui qu'il révérait le plus. Ainsi, en écrivant des vers pour le portrait du père Bourdaloue, il avoue :

... après Arnauld, ce fut l'illustre en France
Que j'admirai le plus et qui m'aima le mieux » (3).

D'autre part, en écrivant à Arnauld, il parle de la révérence sincère et de la sensible obligation qu'il a pour le père de La Chaise.

Une personne de cette franchise ne peut guère devenir un courtisan accompli. Aussi Boileau avait-il

(1) Gidel, t. IV, p. 318.

(2) Gidel, t. IV, p. 285 ; lettre datée du 29 juillet 1687.

(3) Gidel, t. III, p. 52.

trop de candeur et de brusquerie, trop peu d'empressement, de complaisance, d'inclination à flatter pour se sentir très à l'aise à la cour. Il avait pourtant d'excellents amis de très haut rang, à commencer par le roi lui-même.

Les louanges du roi sont très fréquentes dans l'œuvre de Boileau. On les trouve dans les *Satires V* et *IX*, dans les *Épîtres I, IV, V, VIII*, dans l'*Art Poétique*, l'*Ode sur la Prise de Namur*, le *Lutrin*, les *Vers pour mettre sous le buste du roi*, le sonnet sur Colbert et le *Remerciement à l'Académie*.

Ces éloges nous semblent quelquefois exagérés, mais il faut tenir compte des mœurs d'un siècle où l'on regardait le roi presque comme un dieu et où les hommages qu'on lui rendait étaient une sorte de culte. L'admiration de Boileau pour Louis XIV est sincère, cependant. On découvre une certaine sensibilité dans le *Discours au Roi*, où il hésite à exprimer ses véritables sentiments de crainte qu'on ne les mette au rang des compliments insipides et ampoulés qu'il déteste

« Mais je sais peu louer, et ma muse tremblante

 Touchant à tes lauriers, craindrait de les flétrir.

 Pour chanter un Auguste il faut être un Virgile.

 On ne me verra point d'une veine forcée,
 Même pour te louer, déguiser ma pensée ;
 Et, quelque grand que soit ton pouvoir souverain,
 Si mon cœur en ces vers ne parlait par ma main,
 Il n'est espoir de bien, ni raison, ni maxime,
 Qui pût en ta faveur m'arracher une rime » (1).

Monchesnay nous signale avec quel enthousiasme

(1) v. 9, 12, 58, 109-114.

Boileau parlait du roi. « C'est un prince, disait-il, qui ne parle jamais sans avoir pensé. Il construit admirablement tout ce qu'il dit : ses moindres reparties sentent le souverain » (1). Dans les lettres de Boileau à Racine où il n'écrivait que pour son ami intime, on voit, par l'expression de son admiration du roi, combien les éloges de ses œuvres poétiques sont sincères. « Si quelque chose pouvait me rendre la santé et la joie, dit-il, ce serait la bonté qu'a sa Majesté de s'enquérir de moi, toutes les fois que vous vous présentez devant lui » (2). Il est touché de savoir que le roi, au milieu de toutes ses occupations, eût pensé à lui. « J'ai encore un remède à essayer, dit-il, où j'ai grande espérance, qui est de me présenter à son passage dès que je serai de retour ; car je crois que l'envie que j'aurai de lui témoigner ma joie et ma reconnaissance me fera trouver de la voix, et peut-être même des paroles éloquentes » (3). La description que Racine lui envoie de la vie au château de Marly, lui donne l'impression que c'est un véritable lieu d'enchantement et il sent jusqu'à Bourbon le charme du maître du château (4). Lorsque le roi s'expose trop hardiment devant le canon de l'ennemi au siège de Mons, Boileau s'inquiète et veut qu'il songe à préserver sa personne (5).

Tous les honneurs que le roi accorde à Boileau et en particulier celui de le choisir comme historiographe, révèlent l'estime dans laquelle il le tenait. « La faveur

(1) *Bolaeana*, p. 108.

(2) Lettre datée du 19 août 1687 ; Gidel, t. IV, p. 305-306.

(3) *Ibid.*

(4) Lettre datée du 28 août 1687 ; ID. t. IV, p. 317.

(5) Lettre datée du 25 mars 1691 ; ID. t. IV, p. 325-326.

du poète, dit Gidel, est peut-être la seule qui ait duré pure de tout nuage pendant trente ans, sans qu'elle ait rien coûté à la franchise de Boileau (1).

Boileau comptait parmi les amis qu'il avait à la cour un grand nombre d'hommes de culture supérieure, qui s'intéressaient beaucoup à la littérature et qui aimaient le poète pour son esprit, son talent et ses qualités d'honnête homme. Ceux auxquels il était le plus attaché étaient : le grand Condé (2) et son fils, le duc d'Enghien ; le prince de Conti, neveu de Condé ; le cardinal de Retz ; le duc de Vivonne, frère de Mme de Montespan ; Pontchartrain, le chancelier, et son fils, Maurepas, secrétaire d'Etat pour la marine et la maison du roi ; M. de Pomponne, ministre des affaires étrangères (3) ; M. de Chamblai, maréchal des logis des armées ; le duc de Noailles, lieutenant-général ; Bussy-Rabutin ; M. Roze, président de la Chambre des Comptes à Paris et membre de l'Académie ; M. de Cavoie, grand maréchal de la maison du roi ; le marquis de Termes ; M. Hessein, secrétaire du roi et frère de Mme de La Sablière et le marquis de Seignelai, fils de Colbert, à qui la neuvième épître est dédiée.

On a déjà vu dans le quatrième chapitre le plaisir et le profit que Boileau tira de la société intellectuelle de quelques-uns de ces amis, mais il leur était attaché aussi par des sentiments d'amitié et de reconnaissance. Quand le cardinal de Retz est malade, il va lui lire l'*Art Poétique* et le *Lutrin* ; (4) lorsque M. de Saint-

(1) ID. t. I, p. CLIV-CLV.

(2) Voir chapitre IV, p. 48-49.

(3) Voir chapitre IV, p. 48.

(4) Lettre de Mme de Sévigné datée du 9 mars 1672.

Laurent, précepteur du duc de Chartres, meurt, il est « *sensiblement affligé* » par sa perte ; il aime M. de Chamlai *jusqu'à la tendresse* ; quand Pontchartrain est nommé grand chancelier, il écrit à son fils : « Pour moi qui, outre les raisons du bien public, ai encore par rapport à vous des raisons particulières et si sensibles d'être charmé de ce choix, jugez quelle doit être ma satisfaction... Puis-je espérer de trouver dans le fils d'un chancelier ce même ami tendre et officieux que je trouvais dans le fils d'un contrôleur général des finances ? Et Auteuil oserait-il se flatter de vous voir encore chez moi faire de ces repas,

Sine aulaeis et ostro...

que Mécénas faisait avec le bon Horace ? » (1)

Rien ne donnait plus de plaisir à Boileau que de recevoir ses amis dans sa maison d'Auteuil, de les réunir à sa table et de causer avec eux dans le jardin après dîner. Dans la dixième épître, il dit :

« Retiré de la cour et non mis en oubli,
Plus d'un héros, épris des fruits de mon étude,
Vient quelquefois chez moi goûter la solitude » (2).

C'est souvent, en réalité, qu'il recevait à Auteuil quelques-uns de ses amis : par exemple, d'Aguesseau, Pontchartrain fils, le prince de Conti.

Le duc de Vivonne aimait passionnément Boileau, dit Monchesnay, et consentait volontiers à aller souper avec lui dans son humble demeure. Le poète était très sensible à l'enthousiasme du gentilhomme pour ses poésies. On a deux lettres qu'il lui écrivit pour le

(1) Lettre datée du 10 sept. 1699 ; Gidel, t. IV, p. 204-205.

(2) v. 113-115.

louer de sa victoire à Messine. Il y montre combien il est fier et heureux de son succès, mais il le chérit encore plus pour lui-même. « Etes-vous encore ce même grand seigneur qui venait souper chez un misérable poète, demande-t-il, et y porteriez-vous sans honte vos nouveaux lauriers au second et au troisième étage ? » (1).

Boileau est touché par le dévouement et les égards de ses amis, que ce soient de grands seigneurs comme Vivonne ou des gens plus ordinaires et il est tout fier dans les deux cas d'être l'objet de leur affection. Pendant son séjour à Bourbon, il est ému par la bonté qu'on a pour lui. « Je n'ai jamais vu des gens plus affectionnés à leur malade, dit-il, et je crois qu'il n'y en a pas d'entre eux qui ne donnât quelque chose de sa santé pour me rendre la mienne » (2).

Parmi les amis avec lesquels il se lia tout jeune encore et qui applaudirent à ses premiers vers, étaient le médecin-philosophe Bernier et Félix, qui devint premier chirurgien du roi en 1676. Ce dernier resta toute sa vie son ami intime et alla le voir fréquemment à Auteuil. Il est souvent question du « cher M. Félix » dans la correspondance de Boileau avec Racine. Le 21 juillet 1687, Boileau écrit : « Je vous supplie, quand même je l'aurais oublié dans quelque'une de mes lettres, de supposer toujours que je vous ai parlé de lui, (Félix) parce que mon cœur l'a fait si ma main ne l'a pas écrit » (3).

Le meilleur ami de Boileau, après Racine, et celui qui exerça la plus grande influence sur sa vie, fut

(1) Lettre au maréchal duc de Vivonne, 1676 ; ID. t. IV, p. 142.

(2) Lettre datée du 19 août 1687 ; ID. t. IV, p. 387.

(3) ID. t. IV, p. 279.

Lamoignon, premier président du Parlement (1). Homme de très grande vertu, « il vivait, dit Bussy-Rabutin, en l'état où les saints meurent » (2). Boileau l'avait connu de bonne heure, peut-être dès 1663 et jouit jusqu'à la mort de Lamoignon en 1677, de la société des savants qui fréquentaient son hôtel. Il inséra un long éloge de cet ami dans l'*Avis au Lecteur* qu'il plaça en tête du *Lutrin* (3). Il y parle de son savoir, de son admiration passionnée pour les anciens et de l'accueil bienveillant qu'il lui accorda dans sa maison. Il n'y a pas dans l'œuvre de Boileau, à l'exception des lettres à Racine, une plus intense expression d'admiration et d'affection. « Il m'appela à tous ses plaisirs et à tous ses divertissements, c'est-à-dire à ses lectures et à ses promenades. Il me favorisa même de sa plus étroite confidence, et me fit voir à fond son âme entière. Et que n'y vis-je point ! Quel trésor surprenant de probité et de justice ! Quel fonds inépuisable de piété et de zèle... Je fus sincèrement épris de tant de qualités admirables ; et, s'il eut beaucoup de bonne volonté pour moi, j'eus ausssi pour lui une très forte attache... Le souvenir de sa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoi faut-il que des hommes si dignes de vivre soient sitôt enlevés du monde, tandis que des misérables et des gens de rien arrivent à une extrême vieillesse ! Je ne m'étendrai pas davantage sur un sujet si triste, car je sens bien que, si je continuais à en parler, je ne pourrais m'empêcher de mouiller peut-être de larmes la préface d'un ouvrage de pure

(1) Voir chapitre IV, p. 46.

(2) *Revue des Langues Romanes*, 1895, p. 149.

(3) Cet éloge se trouvait d'abord dans la préface générale des éditions de 1683, 1695 et 1694.

plaisanterie » (1). Les derniers cent soixante et onze vers du *Lutrin* sont consacrés aussi à célébrer la justice et la piété de cet « homme incomparable. »

L'amitié de Lamoignon pour Boileau fut partagée par son fils, Chrétien François de Lamoignon, qui devint président à mortier du Parlement de Paris. Boileau l'aimait beaucoup aussi et ce fut à lui qu'il adressa l'Épître sur les bonheurs de la campagne ainsi que deux lettres qui nous restent. Dans l'une d'elles, il regrette beaucoup qu'il eût refusé d'accepter une place à l'Académie Française. Il aurait préféré l'y voir que son propre cousin par alliance, le prince de Rohan-Soubise, qui fut élu à sa place. Il l'invite à venir honorer Auteuil de sa présence et il jouit d'avance des visites qu'il fera à Bâville.

Boileau survécut à la plupart de ses amis et il est intéressant de noter que son amitié continua souvent de père en fils, comme dans les familles de Colbert, Condé, Racine, Pontchartrain et Lamoignon.

De tous ces exemples que nous avons cités, on peut conclure que Boileau était riche en amis. Le plaisir qu'il trouva dans leur société, le temps donné à sa correspondance avec eux, le désir de les servir, la joie et la reconnaissance qu'il éprouva d'être aimé d'eux, la durée de ses affections, tout démontre qu'il avait une capacité d'amitié peu ordinaire et que sa sensibilité était certainement au-dessus des sentiments habituels en ce qui concerne son affection pour ses amis.

8. — SES ANIMOSITÉS PERSONNELLES.

Si Boileau fut un excellent ami pour un grand

(1) Gidel, t. IV, p. 410-411.

nombre de personnes, il fut aussi un ennemi acharné pour d'autres. En général, ses animosités sont intellectuelles ou morales plutôt que personnelles. Il s'en prend à un écrivain pour son style ou son mauvais goût sans avoir de haine pour l'individu. Il en est ainsi pour Scudéry, Perrin, Cassagne et une multitude d'autres. Les mauvais poètes sont nombreux et il les choisit un peu au hasard comme but de ses attaques dans les satires. Il n'y a pas moins de quatre-vingts personnes attaquées dans ses œuvres par allusion ou même nommément. Si, après avoir raillé un écrivain, il vient à changer à son égard d'opinion ou de sentiment, il lui est facile de rayer son nom et d'en substituer un autre. Ainsi, Hainaut remplace Boursault et Pelletier succède à Colletet (1).

Boileau semble jouir des luttes ; il prend plaisir à se faire des ennemis, à compter avec fierté le nombre de ses victimes. Quand il dit à son ami M. Hessein, admirateur de Boyer : « Je l'attends sur le papier », on sent qu'il est animé non d'une haine malveillante, mais plutôt d'un provocant esprit de malice.

Quelquefois, pourtant, son animosité est plus que littéraire ; elle vient d'une répugnance ou d'un ressentiment personnel. C'est alors que l'expression de son aversion paraît trop acharnée, trop vindicative et que, de temps en temps, elle passe la mesure, comme dans ses assaut répétés contre Chapelain, l'abbé Cotin et Charles Perrault.

Chapelain est un de ceux qu'il poursuit avec le plus d'acharnement. Académicien d'une grande renom-

(1) *Satire IX*, v. 97 ; Guéret, *Promenade de Saint-Cloud* ; Bruys, *Mémoires*, t. II, p. 193.

mée, ce poète avait été l'idole de la génération précédente, mais celle de 1660 l'estimait moins. Il jouissait d'un haut rang, pourtant, et fut désigné par Colbert pour régler la distribution des pensions littéraires. Boileau fut un des premiers à l'attaquer ouvertement pour la dureté et la fadeur de son style et, dès la quatrième satire, il ne cessa de le poursuivre de ses sarcasmes. Il avait une aversion particulière pour ce médiocre écrivain qui récompensait sans discernement ceux qui savaient le flatter. Boileau lui garda secrètement quelque rancune sans doute de ne pas figurer sur la liste des pensions, quoiqu'il voulût laisser l'impression qu'il dédaignait cet honneur. Lorsqu'on conseilla à Boileau de ne pas attaquer un homme protégé par Montausier et qui recevait quelquefois la visite de Colbert, il répondit : « Et quand le Pape lui rendrait visite, ses vers en seraient-ils meilleurs ? (1) Il ne le craignait pas à cause de la place qu'il occupait et continua de le railler :

« *La Pucelle* est encore une œuvre bien galante,
Et je ne sais pas pourquoi je baille en la lisant » (2).

« Chapelain veut rimer, et c'est là sa folie.
Mais, bien que ses durs vers, d'épithètes enflés,
Soient des moindres grimauds chez Ménage sifflés,
Lui-même il s'applaudit et d'un esprit tranquille
Prend le pas au Parnasse au-dessus de Virgile » (3).

« Je ne puis arracher du creux de ma cervelle :
Que des vers plus forcés que ceux de la Pucelle » (4).

(1) *Bolaeana*, 151. L. Racine, *Mémoires sur la Vie de Jean Racine*, p. 223.

(2) *Satire III*, v. 178-179.

(3) *Satire IV*, v. 90-94.

(4) *Satire VII*, v. 29-30.

« Ainsi, sans m'accuser, quand tout Paris le joue,
Qu'il s'en prenne à ses vers que Phoebus désavoue ;
Qu'il s'en prenne à sa muse allemande en français » (1).

Boileau ne se trouve pas un critique trop sévère. Il dit qu'il partage l'opinion de beaucoup d'autres personnes au sujet de Chapelain. Il convient de sa bonne foi, de sa probité, de sa douceur, de sa complaisance et de sa sincérité, mais il distingue l'homme d'honneur du poète :

« Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire ;
Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire » (2).

Ses attaques contre Chapelain ne cessèrent pas quand celui-ci mourut ; il continua jusqu'à la fin de sa vie à le railler dans ses conversations et dans ses écrits. Monchesnay raconte un de ses traits qui nous semble assez cruel : « Je soutiens ses vers détestables. Il n'y a point de police au Parnasse, si je ne vois ce poète-là quelque jour attaché au mont fourchu » (3).

Il est plus sévère encore pour l'abbé Cotin. Au début de leur querelle son animosité n'était que littéraire, mais Cotin a commis la faute de répondre à ses attaques, l'appelant « ce malheureux sans nom, sans mérite et sans grâce » qui « se place en conquérant au sommet du Parnasse » (4). Il l'accuse de n'être que traducteur et plagiaire. Son vers : « Lui que l'on ne connaît qu'à cause de son frère » dut toucher chez Boileau un point très sensible, car son frère Gilles et lui étaient brouillés à ce moment-là. Boileau riposte donc à coups redoublés :

(1) *Satire IX*, v. 239-241.

(2) *Ibid.* v. 219-220.

(3) *Boileana*, p. 151.

(4) *Despreaux ou la Satire des Satires*, p. 2.

« Que sert à Cotin la raison qui lui crie;
N'écris plus, guéris-toi, d'une vaine furie,
Si tous ces vains conseils, loin de la réprimer,
Ne font qu'accroître en lui la fureur de rimer ?
Tous les jours de ses vers, qu'à grand bruit il récite,
Il met chez lui voisins, parents, amis, en fuite ;
Car lorsque son démon commence à l'agiter,
Tout, jusqu'à sa servante, est prêt à désertier » (1).

« Avant lui Juvénal avait dit en latin
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin ; » (2)

« Et qui saurait sans moi que Cotin a prêché ? » (3)

« Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi » (4).

Il l'injurie jusqu'à cinq fois dans une seule satire et les deux épigrammes qu'il décoche contre lui sont également cruelles. Il est très dur pour lui et son acharnement semble inexcusable quand on considère que Cotin était plus âgé que lui de trente-deux ans, qu'il était déjà un vieillard et avait cessé de prêcher quand Boileau publia ses premières œuvres et qu'il ne pouvait plus, par conséquent, faire beaucoup de tort à la littérature française.

La lutte la plus furieuse de toutes fut celle que Boileau soutint contre Charles Perrault. La cause en fut l'attaque de celui-ci dans son *Siècle de Louis le Grand* contre les anciens auteurs que Boileau révérait. Celui-ci grommela tout bas et s'agita dans son fauteuil pendant la lecture de ce poème à l'Académie. Enfin, ne pouvant plus y tenir, il se leva brusquement de son

(1) *Satire VIII*, v. 239-246.

(2) *Satire IX*, v. 129-130.

(3) *Ibid.* v. 198.

(4) *Ibid.*, v. 305-306.

siège, interrompit le discours en s'écriant qu'une telle lecture était une honte pour l'Académie. La Querelle des Anciens et des Modernes était en pleine activité. A cette occasion, Racine ne s'exprimait que par des compliments malicieux et ironiques ; La Fontaine rêvait à la défense des anciens qu'il allait écrire ; mais la sensibilité de Boileau à ce sujet était trop vive pour se contenir et il éclata. Il avait tant de ressentiment contre l'Académie de ce qu'elle avait écouté et applaudi le discours de Perrault qu'il lança une épigramme dans laquelle il traita la grande compagnie d' « hôpital des fous ». La lutte entre Perrault et lui continua dans plusieurs épigrammes, le *Parallèle des Anciens et des Modernes* de Perrault, les *Réflexions sur Longin* et les satires de Boileau.

Boileau prend souvent un ton tout à fait hautain et ironique vis-à-vis de son adversaire (1). Dans la troisième *Réflexion*, il parle de ses « ignorances grossières » de ses « énormes bévues », des « absurdités qu'il dit ». Il demande s'il y a un homme sensé qui, lisant ces absurdités, « puisse s'empêcher de jeter de colère le livre ». Perrault n'a d'autre but, croit-il, « que de placer ... sur le trône des belles-lettres ses chers amis, les auteurs médiocres, afin d'y trouver sa place avec eux » (2). Tout cela est très dur, d'autant plus que Perrault ne manqua jamais de politesse à son égard de façon aussi brutale. Nous regrettons avec Desmaizeaux que Boileau, non content de ruiner les prétentions de son adversaire, ait employé des termes si rudes et si sévères. « Cela fait voir, dit Desmaizeaux,

(1) *Préface V.*

(2) Gidel, t. III, p. 329, 318.

combien il est difficile aux personnes les plus modérées et les plus équitables de défendre leurs sentiments avec cette douceur et cette tranquillité que la supériorité des raisons devrait inspirer » (1).

Boileau fut blâmé d'avoir contribué à ruiner la réputation d'hommes de mérite tels que l'abbé Cotin et l'abbé de Cassagne, qui ne lui avaient fait aucun mal, et d'avoir causé même la mort de ce dernier. On ne peut pas le rendre responsable de cette mort, cependant, puisque Cassagne vécut treize ans après la publication de la satire où il est attaqué et publia de nombreux ouvrages dans l'intervalle. Avant de juger Boileau sur ses attaques répétées, il faut avoir soin de tenir compte du siècle où il vivait et, par conséquent, ne pas le condamner comme nous ferions si ces attaques avaient été portées de nos jours. Les luttes littéraires actuelles se font sous une forme plus courtoise, tandis que nos luttes politiques rappellent plutôt l'ardeur et la brutalité des satires du xvii^e siècle. Si on compare les satires de Boileau avec celles de ses contemporains, on n'a pas l'impression qu'il ait dépassé la mesure. Une satire sans saillies mordantes ne serait plus une satire. En critiquant ces saillies, on le blâme d'avoir adopté ce genre littéraire.

Boileau, lui-même, n'a-t-il pas subi bien d'autres attaques plus injurieuses et plus personnelles encore que les siennes, sans que sa réputation ait eu à en souffrir ? Si le sort des Cotins et des Cassagnes devait nous apitoyer, que dirions-nous alors de ce qu'eut à supporter Boileau de ses contemporains ? Pour qu'une

(1) *Vie de Boileau*, p. 185.

réputation soit ébranlée, tout dépend de la valeur de celui qui attaque et de celui qui est attaqué.

Il faut tenir compte de plusieurs considérations qui justifient Boileau jusqu'à un certain point de ses attaques parfois cruelles : ses jugements sont presque toujours justes ; c'est la gloire des lettres et le bien de la société qui les inspirent ; il blâme par conviction plutôt que par simple désir de nuire ; sauf dans de rares circonstances, son mordant est sans fiel. Il racheta d'ailleurs, dans une grande mesure, le tort qu'il avait fait à certains de ses contemporains par la reprise des relations avec certains d'entre eux et par les actes de bonté qu'il répandit autour de lui.

CHAPITRE X

LA SENSIBILITE MORALE

V. — LA SENSIBILITE DANS SON AMOUR-PROPRE

Si on trouve l'acidité de certaines invectives qu'emploie Boileau trop mordante, on comprend pourtant la cause de son humeur. Elle est inspirée non seulement par son amour de la belle littérature, mais aussi, à un certain degré, par son amour-propre, qui a éveillé en lui une susceptibilité assez vive devant les attaques lancées contre son œuvre et contre lui-même.

Il a pour ses ouvrages un attachement véritable. Il les respecte tous à des degrés différents, bien entendu, et il veut que les dernières éditions de ses œuvres les contiennent toutes, mêmes ses poésies de jeunesse. La comparaison des variantes des différentes éditions nous montre qu'il adopta quelquefois des changements faits par des éditeurs étrangers et d'autres proposés même par de mauvais écrivains, tels que Cotin, Coras, Desmarets et Pradon ; mais si une critique ne lui paraît pas juste, il ne l'accepte pas de bonne grâce, surtout si elle est adressée sous une forme qui lui déplaît. Segrais raconte dans ses Mémoires un incident qui montre combien une objection, quelle qu'elle fût, l'irritait et révèle à quel point l'estime et la fierté qu'il

avait pour ses œuvres pouvaient être ombrageuses. Il lisait un soir son *Lutrin* chez Segrais et Chapelle critiqua le mot « argentine » dans le vers qui ouvre le quatrième chant : « Les cloches dans les airs, de leurs voix argentines ». Boileau continua de lire sans y faire attention, mais Chapelle interrompit de nouveau en répétant : « Je te dis que je ne te passerai pas : *argentines* ». Boileau repartit : « Tais-toi, tu es ivre ». Chapelle répondit : « Je ne suis pas si ivre de vin que tu es ivre de tes vers » (1).

Voulant paraître tout à fait insensible aux critiques hostiles visant son œuvre, il est néanmoins beaucoup plus touché des louanges et des censures qu'il ne veut le dire. Cependant, il ne souffre pas de la moindre critique défavorable comme un Racine et il tâche de mettre du baume sur les blessures de celui-ci en lui disant :

« Ne crois pas toutefois, par tes savants ouvrages,
Entraînant tous les cœurs, gagner tous les suffrages,
Sitôt que d'Apollon un génie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent ;
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent ;
Et son trop de lumière, importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux » (2).

Il raisonne ainsi, mais il est loin d'être indifférent lui-même à ce qu'on dit de lui. L'intensité de ses sentiments dépend de la personnalité de celui qui le censure. Quand il est attaqué par de mauvais écrivains comme Linière, Coras et Bonnetcorse, il regarde leurs libelles diffamatoires « avec des yeux assez stoïques »,

(1) Segrais, *Œuvres*, t. II, p. 1.

(2) *Épître VII*, v. 7-14 ; Gidel, t. II, p. 210-211.

comme il le dit dans son *Discours sur la Satire*. Il sait que leurs calomnies ne sont que la répercussion de ses attaques contre eux et, qu'ayant choisi le genre satirique, il lui faut supporter les conséquences de ce choix avec patience. Il dit donc très fièrement : « Quelques faux bruits qu'on ait semés de ma personne, j'ai pardonné sans peine ces petites vengeances au déplaisir d'un auteur irrité, qui se voyait attaqué par l'endroit le plus sensible d'un poète, je veux dire par ses ouvrages » (1). Monchesnay affirme que Boileau était le premier à rire de ce qui s'écrivait d'ingénieux contre lui et qu'il se comparait d'ordinaire à un chevalier enchanté sur lequel tous les coups de ses ennemis n'avaient point porté ou n'avaient porté que faiblement (2). Il avait assez de sincérité pour admettre qu'ils l'avaient atteint légèrement quelquefois, mais ils n'ont jamais pu trouver l'endroit vulnérable d'Achille, dit-il. Il pouvait rire des représailles du pâtissier Mignot, maître-queux de la maison du roi, dont il avait dit dans la satire sur le mauvais repas que « Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier » (3). Mignot, ne pouvant répondre en vers, conçut l'idée ingénieuse d'envelopper ses biscuits dans des feuilles sur lesquelles il avait fait imprimer une satire de Cotin contre Boileau (4). Loin d'en souffrir, Boileau fit acheter quelquefois des biscuits pour pouvoir égayer ses amis dans leurs après-dîners par la lecture des vers médisants. Il se vantait d'avoir fait une collection de toutes les œuvres injurieuses qu'on avait écrites contre lui, mais

(1) *Discours sur la Satire*, ID., t. III, p. 224.

(2) *Bolæana*, p. 142.

(3) *Satire III*, v. 223.

(4) *La Critique désintéressée des satires du temps*.

certaines expressions dont il se sert dans sa première préface font voir qu'en réalité il avait plus de dépit au fond du cœur qu'il n'en voulait laisser paraître. « Vous avez beau vomir des injures sales et odieuses, dit-il, cela marque la bassesse de votre âme, sans rabaisser la gloire de celui que vous attaquez ; et le lecteur qui est de sens froid n'épouse point les sottises passées d'un rimeur emporté... Si ce sont des injures grossières, les beurrières lui en feront raison [à l'auteur] » (1). L'emploi d'expressions aussi impolies montre que si ses ennemis n'avaient pas réussi à le décourager et à l'abattre, ils avaient su provoquer quelquefois sa colère et son ressentiment. La peine qu'il prend de répéter qu'il ne se plaint pas de ceux qui l'attaquent, qu'il pardonne à ses détracteurs, indique elle-même que les critiques lui tenaient à cœur et qu'il ne pouvait atteindre sans lutte cette égalité d'âme, dont il faisait profession. N'est-ce pas parce que ses ennemis avaient condamné la satire comme un genre bas et indigne, qu'il a voulu y renoncer de 1667 à 1693 et prouver que ce n'était pas le seul genre qui convenait à son talent ?

Il semble que l'hostilité cachée ou même l'indifférence ou la froideur de personnes dont il désirait l'approbation le touchait plus encore que les attaques ouvertes de ses ennemis. D'Alembert raconte que Boileau lisait un jour sa première satire à Furetière avec lequel il était très lié depuis quelque temps. Furetière avait le caractère fort caustique et se brouillait souvent avec ses meilleurs amis. Pendant la lecture, Boileau s'aperçut que cet abbé « souriait malignement et laissait voir

(1) Préface I ; Gidel, t. I, p. 5-6.

une joie secrète de la nuée d'ennemis qui allait fondre sur l'auteur » (1). Cette perfide approbation fut bien remarquée par l'auteur, dit d'Alembert, et dans sa septième satire, il y fit allusion.

« On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreuil,
Grossir impunément les feuillets d'un recueil.
A peine quelquefois je me force à les lire,
Pour plaire à quelque ami que charme la satire,
Qui me flatte peut-être, et, d'un air imposteur,
Rit tout haut de l'ouvrage, et tout bas de l'auteur » (2).

Monchesnay raconte un autre incident de cette espèce. Un jour que Boileau était chez Lamoignon à Bâville, son hôte lui demanda de lire sa neuvième satire devant un seigneur qui lui faisait visite. Louis Racine nous dit qu'il s'agissait du premier président de Harlay. Cet homme rigide écouta ces vers sans s'émouvoir et quand Boileau en eut terminé la lecture, il se contenta de dire d'un ton glacial : « Voilà de beaux vers ». Selon Monchesnay, cette indifférence blessa cruellement le poète qui s'en souvenait encore plus de vingt-cinq ans après l'événement, quand il se vengea par les vers :

« En vain ce misanthrope aux yeux tristes et sombres
Veut, par un air riant, en éclaircir les ombres :
Le ris sur son visage est en mauvasie humeur :
L'agrément fuit ses traits, ses caresses font peur ;
Ses mots les plus flatteurs paraissent des rudesses,
Et la vanité brille en toutes ses bassesses » (3).

Si Monchesnay a raison, ce n'est pas la *mule du Pape* qui tient le record de la patience et de la mé-

(1) *Eloge de Despréaux*, p. 274.

(2) *Satire VII*, v. 83-88.

(3) *Satire XI* ; v. 37-42.

moire des injures. Quant à la violence de la vengeance, les lauriers sont partagés.

Le peu d'estime qu'a Boileau pour l'intelligence et le jugement de l'Académie Française, même après qu'elle l'a accueilli, n'a pas pour cause seulement des considérations intellectuelles. C'est que l'Académie l'a longtemps tenu à l'écart, alors qu'elle avait ouvert ses portes à d'autres qui méritaient moins cet honneur. Gilles Boileau fut reçu dès 1659 et quoique Boileau voulût paraître indifférent au sujet de cette distinction, on sent de temps en temps dans le ton de ses remarques une trace de ressentiment : son amour-propre avait été froissé par cette longue attente. Il écrit à Brossette en 1700 que l'Académie de Lyon n'aurait pas grand' peine à surpasser en mérite celle de Paris, que celle-ci est composée de gens qui ne sont grands que dans leur propre imagination. « C'est tout dire qu'on y opine du bonnet contre Homère et contre Virgile, et *surtout contre le bon sens*, comme contre un ancien, beaucoup plus ancien qu'Homère et que Virgile. Ces messieurs y examinent présentement l'*Aristippe* de Balzac, et tout cet examen se réduit à lui faire quelques misérables critiques sur la langue, qui est juste l'endroit par où cet auteur ne pêche point » (1).

Boileau était sensible à l'inimitié du comte de Bussy-Rabutin. Ce cousin de Mme de Sévigné était un homme à craindre, même quand il était exilé loin de la cour. Guerrier habile et expérimenté, il n'approuvait pas la façon dont Boileau avait décrit les conquêtes de Louis XIV et dans une lettre au père Rapin, il parla avec dédain de l'*Epître au roi* sur la campagne

(1) Lettre du 2 juin 1700 ; ID., t. IV, p. 432.

en Hollande. Boileau l'apprit et eut envie de se venger. Il se plaignit au père Rapin et au comte de Limoges, amis de Bussy, de la joie que les critiques de Bussy avaient donnée à ses ennemis personnels. Il montra une pièce manuscrite de Linière dans laquelle ce dernier, après avoir décoché cent injures contre lui, ajoutait que Bussy en disait bien d'autres et plus fortes encore. Il parla aussi des observations contre le roi attribuées à Bussy et avoua avoir le désir d'écrire une pièce justificative « ne fût-ce que pour avoir l'honneur d'entrer en lice contre un tel combattant. » Ce fut alors à Bussy d'avoir peur, le dessein de Boileau lui ayant été révélé. Il écrivit au père Rapin sur un ton hautain : « J'ai de la peine à croire qu'un homme comme lui soit assez fou pour perdre le respect qu'il me doit, et pour s'exposer aux suites d'une pareille affaire... J'ai toujours fort estimé l'action de Vardes, qui, sachant qu'un homme comme Despréaux avait écrit quelque chose contre lui, lui fit couper le nez. Je suis aussi fin que Vardes, et ma disgrâce m'a rendu plus sensible que je ne serais, si j'étais encore à la tête de la cavalerie légère de France » (1). Le père Rapin, désirant la réconciliation de ses deux amis, cacha certainement à Boileau le contenu de cette lettre. Le comte de Limoges s'entremet aussi et obtint de Bussy une lettre qui rassurait Boileau. Celui-ci écrivit ensuite à Bussy qu'il était très heureux de voir son inquiétude dissipée, attribuant cette mésestimation à un artifice ridicule de ses ennemis, auxquels il était cependant reconnaissant de lui avoir fourni l'occasion d'assurer Monsieur que personne n'était plus touché

(1) Lettre datée du 20 avril 1672.

de son mérite, etc. (1). Bussy répondit par une lettre également polie qui termina l'affaire. La lettre de Boileau, ainsi que ses plaintes et les projets de vengeance qu'il communiqua à ses amis font voir que le mépris de Bussy lui tenait à cœur.

Il regrettait encore plus l'inimitié prolongée du duc de Montausier. Poète lui-même, gendre de Mme de Rambouillet, précepteur du Dauphin, Montausier était un des premiers hommes de la cour. Malgré son humeur chagrine, Montausier était un homme sensé, probe, sincère et honorable auquel Molière avait pensé ainsi qu'à Boileau en peignant le caractère du *Misanthrope*. Celui-ci avait donc un vrai désir de plaire à ce seigneur qu'il estimait, mais Montausier ne pouvait pas oublier ses attaques contre Chapelain dont il était lui-même l'ami et le protecteur. La citation ironique de ses propres paroles dans la neuvième satire ne fit que jeter de l'huile sur le feu (2). Mais, dix ans plus tard, en écrivant la septième épître, Boileau y glisse un compliment flatteur pour Montausier. Après s'être félicité de ce que ses vers ont plu au roi, à Condé, à La Rochefoucauld, à Marsillac et à Pomponne, il ajoute :

« Et plût au ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montausier voulût leur donner son suffrage ! » (3)

A la suite de la publication de cette épître en 1683, Montausier se laisse toucher et se réconcilie avec Boileau. L'intérêt était certainement pour quelque

(1) Lettre datée du 25 mai 1673 ; Gidel, t. IV, p. 131-132.

(2) « J'ai peu lu ces auteurs, mais tout n'irait que mieux,
Quand de ces médisants l'engeance tout entière

Irait la tête en bas rimer dans la rivière. » v. 134-136 ID.
t. II, p. 42.

(3) v. 99-100 ; ID., t. II, p. 218.

chose dans le vœu de Boileau, mais il n'en était pas le seul motif, ni même, nous semble-t-il, le motif le plus important. Il admirait sincèrement Montausier pour ses qualités d'esprit et de caractère et c'est pour conquérir son estime qu'il n'hésita pas à faire les premiers pas vers la réconciliation.

L'orgueil chez Boileau n'est pas un trait désagréable. Il n'avait pas la vanité qui fait parade, qui loue pour s'attirer des flatteries, mais il sentait le besoin de l'estime de ceux qu'il admirait. Son orgueil ne pesait pas sur son entourage, mais il lui permit d'agir avec indépendance, de prendre conscience de ses propres ressources et de les mettre en valeur.

CHAPITRE XI

LA VIEILLESSE DE BOILEAU

La vieillesse de Boileau fut longue, paisible, pleine de bonheur à certains égards, très triste à d'autres, mais sans amertume, sans morosité profonde. Ses forces intellectuelles ne subirent pas un déclin marqué comme celles de Corneille, quoique ses dernières œuvres : les *Epîtres X, XI, XII* et les trois dernières satires n'égalassent pas celles des vingt-cinq années précédentes. Corneille, après avoir passé la soixantaine, ne sentait pas sa vieillesse et ne se rendait pas compte de la diminution de son génie. Il était toujours pour lui-même le poète du *Cid* et d'*Horace* ; Boileau, lui, était conscient du poids des ans ; les premiers vers de la dixième épître révèlent sa crainte d'une diminution de sa puissance intellectuelle, bien qu'il n'ait alors que cinquante-neuf ans.

« Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue,
Sous mes faux cheveux blancs déjà toute chenue,
A jeté sur ma tête avec ses doigts pesants,
Onze lustres complets, surchargés de trois ans,
Cessez de présumer dans vos folles pensées,
Mes Vers, de voir en foule, à vos rimes glacées

Courir, l'argent en main, les lecteurs empressés ;
Nos beaux jours sont finis, nos honneurs sont passés » (1).

Il s'adresse à ses Vers, leur disant qu'ils vont voir leur auteur, jadis si estimé, comparé à Pinchène, à Linière et à Perrin. Ils s'écrieront en vain « O vieillesse ennemie, n'a-t-il donc tant vécu que pour cette infamie ? »

« Que veut-il ? dira-t-on ; quelle fougue indiscrete
Ramène sur les rangs encore ce vain athlète ?
Quels pitoyables vers ! quel style languissant !
Malheureux, laisse en paix ton cheval vieillissant,
De peur que tout à coup, efflanqué, sans haleine,
Il ne laisse en tombant son maître sur l'arène » (2).

Il y a ici une indication que son amour-propre commence à souffrir. Il ne diffame son style de vieillard que pour être démenti et il s'attend bien à ce que lecteur le contredise.

S'il n'avait pas vraiment la conscience d'un déclin de ses facultés intellectuelles, il ne sentait que trop l'affaiblissement de ses forces physiques et commençait très jeune à parler de ces défaillances. Déjà, à l'âge de trente-huit ans, il s'appelle « vieux lion » et dix ans avant de mourir, il dit : « Il n'y a pas d'apparence qu'agé comme je suis de plus de soixante et trois ans et accablé de beaucoup d'infirmités, ma course puisse être encore fort longue. »

La vieillesse qui apporte souvent la sécheresse de cœur produit, un effet contraire chez Boileau. A mesure que ses forces diminuent et que ses souffrances physiques augmentent, il devient moins actif, moins combattif, plus serein et plus doux. Il n'a plus le désir

(1) v. 25-32.

(2) v. 41-46.

d'attaquer personne. Devenu plus réservé, plus délicat, plus indulgent, toutes ses haines s'apaisent et il ressent une réelle sérénité d'esprit. Ses dernières préfaces n'ont pas l'aigreur des premières. Dès l'époque de l'*Art Poétique* il avait commencé à devenir moins vif. Dans l'*Épître à Guilleragues*, écrite en 1674, il lui demande s'il doit continuer d'écrire ou se taire :

« Maintenant que le temps a mûri mes désirs,
Que mon âge, amoureux de plus sages plaisirs,
Bientôt s'en va frapper à son neuvième lustre,
J'aime mieux mon repos qu'un embarras illustre.

.....
Aujourd'hui, vieux lion, je suis doux et traitable ;
Je n'arme point contre eux mes ongles émoussés,
Ainsi que mes beaux jours mes chagrins sont passés :
Je ne sens plus l'aigreur de ma bile première,
Et laisse aux froids rimeurs une libre carrière » (1).

Dans les corrections de ses œuvres et dans le changement de ton des préfaces, on voit l'effet continu de cet adoucissement de son tempérament. Il regrette ses vivacités d'autrefois et les explique. Dans la préface de 1683, il cherche à éclairer le lecteur sur ses propres sentiments et à se justifier, en quelque sorte, de l'animosité qu'on rencontre dans ses œuvres : « Il est bon que le lecteur soit averti d'une chose, c'est qu'en attaquant dans mes ouvrages les défauts de plusieurs écrivains de notre siècle, je n'ai pas prétendu pour cela ôter à ces écrivains le mérite et les bonnes qualités qu'ils peuvent avoir d'ailleurs. ...Avec la même sincérité que j'ai raillé ce qu'ils ont de blâmable, je suis prêt à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. Voilà, ce me semble, leur rendre justice, et faire bien

(1) *Épître V*, v. 11-15, 18-22.

voir que ce n'est point un esprit d'envie et de médisance qui m'a fait écrire contre eux » (1).

Pendant la dernière partie de la Querelle des Anciens et des Modernes, sa verve est devenue très tempérée. Il s'anime si peu contre les partisans des modernes, que le prince de Conti dit en plaisantant qu'il ira à l'Académie et qu'il écrira : « Tu dors, Brutus » sur le fauteuil de Boileau. Mais celui-ci ne dormait pas ; il pouvait soutenir encore la lutte des idées et il ne se désintéressa jamais des discussions littéraires ; il était seulement devenu plus indulgent et moins belliqueux. Il convient enfin qu'il est entièrement de l'opinion de Charles Perrault que « le siècle de Louis-le-Grand est non seulement comparable, mais supérieur à tous les plus fameux siècles de l'antiquité » (2). Il accepte volontiers l'intervention de ses amis, et particulièrement celle d'Arnauld, en vue de sa réconciliation avec Perrault. « Il ne tiendrait qu'à lui que nous ne fussions bons amis », (3) écrit-il à Arnauld. Perrault, de son côté, ne veut plus être brouillé avec « des hommes d'un aussi grand mérite que ceux qu'il avait pour adversaires et dont l'amitié ne pouvait trop s'acheter » (4). Leur accord se fait donc, et en 1694, Boileau écrit l'épigramme suivante sur leur réconciliation :

« Tout le trouble poétique
À Paris s'en va cesser :
Perrault l'anti-pindarique
Et Despréaux l'homérique
Consentent de s'embrasser.
Quelque aigreur qui les anime,

(1) Gidel, t. I. p. 24

(2) Lettre à Perrault, 1700 ; Gidel, t. IV, p. 215.

(3) Lettre datée de juin 1694 ; Gidel, t. IV, p. 181.

(4) *Préface* du quatrième *Parallèle*, p. 6.

Quand, malgré l'emportement,
Comme eux, l'un l'autre on s'estime
L'accord se fait aisément », etc (1).

En 1700, il adresse une longue lettre à Perrault dans laquelle il parle de leur réconciliation. « Puisque le public a été instruit de notre démêlé, dit-il, il est bon de lui apprendre notre réconciliation, et de ne lui pas laisser ignorer qu'il en a été de notre querelle sur le Parnasse comme de ces duels d'autrefois que la prudence du roi a si sagement réprimés, où, après s'être battus à outrance, et s'être quelquefois cruellement blessés l'un l'autre, on s'embrassait et on devenait sincèrement amis... Nous avons fait comme Ajax et Hector dans l'Iliade, qui, aussitôt après leur long combat en présence des Grecs et des Troyens, se comblent d'honnêtetés, et se font des présents » (2). Il regarde comme convenu qu'il ne reste plus aucun levain d'animosité ni d'aigreur entre eux, mais sous les politesses de son langage, quelques petites piqures ironiques se font jour, ce qui fit dire à Lamoignon qu'il ne voudrait jamais recevoir des réparations de Boileau, car il les craignait plus que ses injures (3). Il est remarquable, cependant, qu'après leur lutte acharnée, Boileau et Perrault aient pu se réconcilier. C'est que leur querelle avait été plus littéraire que personnelle et ne laissait que peu de rancune dans leurs âmes. En général, les animosités ne s'affaiblissent pas au temps de la vieillesse. Souvent elles s'accroissent et le désir qu'avait Boileau de ne plus avoir d'ennemis, d'oublier les injures et de réparer le tort qu'il avait

(1) ID. t. III, p. 82.

(2) ID. p. 210.

(3) *Boileau*, p. 25-26.

pu faire est un indice remarquable d'une reviviscence de sa sensibilité. Ce n'est pas seulement avec Per-rault qu'il se réconcilia, mais encore il sut vaincre l'hostilité de la plupart des hommes de mérite qu'il avait attaqués, tels que : Pradon, Regnard, Boursault et Quinault, ainsi que de ceux qui lui étaient hostiles pour d'autres raisons.

Il avait travaillé de bonne heure, par des allusions flatteuses, mais sincères, à gagner l'amitié de Colbert et de Montausier qui lui en avaient voulu pour ses attaques contre Chapelain et il avait réussi à obtenir la faveur de l'un vers 1674 et de l'autre en 1677, à l'occasion de la mort de Puymorin. Quinault, dont il avait méprisé le style fade et langoureux, était devenu son ami en 1674. Le message suivant que Boileau lui envoie dans une lettre à Racine montre combien ses sentiments envers lui étaient devenus amicaux : « Dites bien à M. Quinault que je lui suis infiniment obligé de son souvenir, et des choses obligeantes qu'il a écrites de moi à M. l'abbé de Sales. Vous pouvez l'assurer que je le compte présentement au rang de mes meilleurs amis, et de ceux dont j'estime le plus le cœur et l'esprit » (1). Après la mort de Quinault, il parle de lui avec les mêmes égards, dans la troisième *Réflexion sur Longin*. « Je ne veux point ici offenser la mémoire de M. Quinault, qui, malgré tous nos démêlés poétiques, est mort mon ami. Il avait, je l'avoue, beaucoup d'esprit, et un talent tout particulier pour faire des vers bons à mettre en chant » (2).

Le plus bel exemple que nous a donné Boileau de

(1) Lettre datée du 19 août 1687 ; Gidel, t. IV, p. 308.

(2) ID. t. 318-319.

son esprit d'apaisement est sa réconciliation avec Boursault. Ce poète, aussi modéré et peu haineux de caractère que Boileau lui-même, était très heureux de rentrer en grâce auprès de lui. Les traits satiriques de Boileau ainsi que la *Contre Critique de l'Ecole des Femmes* et la *Satire des Satires* de Boursault furent vite oubliées d'un consentement mutuel. Celui-ci fit à Boileau le grand compliment de dire à l'évêque de Langres : « Trouvez bon, Monseigneur, que je vous parle d'un homme illustre dont j'ai autrefois été ennemi, et de qui je ne pourrais m'empêcher de bien parler quand je le serais encore » (1). Boileau étant souffrant à Bourbon, Boursault alla lui faire visite. Le malade fut très touché qu'il eût voulu se détourner de son chemin de trois grandes lieues pour venir le saluer. « Il me fit offre de toutes choses, dit Boileau, d'argent, de commodités, de chevaux. Je lui répondis avec la même honnêteté, et voulus le retenir pour le lendemain à dîner ; mais il me dit qu'il était obligé de s'en aller dès le grand main : ainsi nous nous séparâmes amis à outrance » (2). Boursault fit accepter à son ami un prêt de 200 louis (3). Tous ces actes de générosité amenèrent Boileau à effacer le nom de Boursault de sa neuvième satire (4). Quand celui-ci mourut en 1701, Brossette, connaissant les bonnes relations qu'il entretenait avec Boileau, écrivit à ce dernier : « Il s'était réconcilié avec vous de fort bonne grâce, et voilà, je crois, un ami de moins » (5).

Ces réconciliations qui ne coûtaient pas beaucoup

(1) Desmaizeaux, *Vie de Boileau*, p. 304.

(2) Lettre à Racine datée du 19 août 1687 ; Gidel, t. IV, p. 308.

(3) Daunou, *Vie de Boileau, Œuvres de Boileau*, t. I. p. LXXIII.

(4) Œuvres de Boileau, Brossette, t. I, p. 66-67.

(5) Lettre datée du 25 novembre 1701, Cizeron-Rival, t. I, p. 179.

au cœur sincère et généreux de Boileau, contribuèrent fortement à la tranquillité et au bonheur de sa vieillesse. Il était fier de pouvoir gagner l'amitié de ses anciens ennemis. Racine lui écrivit le 24 août 1687 : « Il me semble que vous avancez furieusement dans le chemin de la perfection. Voilà bien des gens offensés à qui vous avez pardonné », et il répond : « J'ai fort ri de la raillerie que vous me faites sur les gens à qui j'ai pardonné. Cependant savez-vous qu'il y a à cela plus de mérite que vous ne le croyez, si le proverbe italien est véritable, que *Chi offende non perdona* » (1).

Pendant sa vieillesse, Boileau a le chagrin de perdre un grand nombre de ses amis. Guilleragues était mort en 1685. Le duc de Vivonne, Furetière et Quinault, en 1688 ; sa sœur Catherine et M. Marchand, en 1689 ; Seignelay et Montausier, en 1690 ; Bussy-Rabutin, en 1693 ; Arnauld et M. de la Chapelle, en 1694 ; puis, il voit mourir le maréchal de Luxembourg, La Fontaine et Nicole, en 1695 ; La Bruyère et Mme de Sévigné, en 1696 ; M. de Brienne et Pradon, en 1698 ; M. de Pomponne et Racine, en 1699 ; Boursault, en 1701 ; M. Félix, en 1703 ; Bossuet, en 1704 ; Maucroix, en 1708 ; Lamoignon, le père de La Chaise et le prince de Conti, en 1709. Les pertes qui atteignirent le plus sa sensibilité sont celles d'Arnauld, de M. Félix et de Racine. Il écrivit à Brossette le 3 juillet 1703 : « La mort de M. Félix m'a d'autant plus douloureusement touché que c'est lui, pour ainsi dire qui s'est tué lui-même... Il n'y a jamais eu d'homme plus obligeant, plus magnifique et plus noble de cœur » (2).

Nous ne pouvons que supposer ce que fut la mort de

(1) Lettre datée du 24 août 1687, *ID.*, t. IV, p. 314.

(2) Gidel ; t. IV, p. 479.

Racine pour lui. Il n'en parle que dans une petite lettre à Pontchartrain fils, écrite le lendemain de la mort de son ami. On y sent la profondeur de son émotion, qu'il est incapable, d'ailleurs, de traduire en paroles : « quelque affligé que je sois, monseigneur, dit-il, la douleur ne m'a pas encore rendu si stupide que je ne sente, comme je dois, l'extrême honneur que vous m'avez fait en m'écrivant, d'une manière si obligeante, sur la mort de mon illustre ami... N'attendez pas, cependant, monseigneur, de moi... une réponse digne de votre obligeante lettre. Il me reste assez de raison pour comprendre ce que je vous dois, mais non pas assez de liberté d'esprit pour vous exprimer ma reconnaissance ; et tout ce que je puis faire, c'est de vous assurer que je suis avec un très-grand zèle et un très-grand respect, monseigneur, etc. » (1).

Le dernier service que Boileau rendit à son ami fut de composer son épitaphe en latin, accompagnée d'une traduction en français. On peut la voir encore aujourd'hui devant la chapelle du Sacré-Cœur à l'église de Saint-Etienne du Mont où reposent les restes de Racine. Boileau y célèbre son génie, sa piété, son attachement à la Cour et son affection particulière pour Port-Royal-des-Champs. « Sa perte affligea sensiblement ses amis, dit-il, entre lesquels il pouvait compter les plus considérables personnes du royaume ». Les dernières pensées de cette épitaphe sont particulièrement touchantes : « O toi, qui que tu sois, que la piété attire en ce saint lieu, ... souviens-toi que ce sont des prières, et non pas de vains éloges qu'il te demande » (2).

(1) Lettre datée du 22 avril 1699 ; ID., t. IV, p. 202-203.

(2) Gidel, t. III, p. 292.

Quelques mois avant la mort de Racine, Brossette, un jeune avocat et littérateur de Lyon, admirateur zélé de Boileau, se fit présenter à lui et lui demanda son amitié. Il ne fut pas repoussé ; au contraire, Boileau, touché de sa déférence et de son dévouement, lui fit un accueil tout paternel. Il s'ensuivit un attachement très précieux pour Brossette et qui apporta à Boileau pendant ses dernières années des plaisirs intellectuels, de grandes satisfactions d'amour-propre et beaucoup de contentement de cœur. Brossette ne vint le voir à Paris que deux fois : en 1698 et en 1702 ; mais leur amitié resta vive, grâce à leur correspondance, dont il nous reste soixante-et-une lettres de Boileau et un plus grand nombre encore de Brossette, et dont M. Laverdet a donné une édition excellente. Boileau était heureux qu'un jeune homme si cultivé et si soucieux de ses intérêts veuille entreprendre de faire une édition de ses œuvres. Il répondit avec patience à toutes les questions que Brossette lui posa dans ses lettres et dans leurs conversations. Le jeune enthousiaste lui manifesta son dévouement par bien des témoignages. Il lui envoie des fromages, des jambons, des livres ; il sollicite son portrait, en fait venir du graveur Drevet une douzaine d'exemplaires, et tous lui sont enlevés par ses amis. Il parle de Boileau avec ardeur à ses amis de Lyon, qui partagent son admiration et envoient à Boileau des messages élogieux. A la table de Brossette, on boit à sa santé. On peut juger de la ferveur de son amitié par l'extrait suivant de sa lettre datée du 14 juin 1703 : « Une journée entière passée avec vous tout seul dans votre jardin ou dans le Bois de Boulogne, est une chose pour laquelle il n'est rien au monde que je ne donnasse volontiers. Que je porte

envie à M. Le Verrier, à M. l'abbé de Châteauneuf, à tous vos amis enfin, qui peuvent vous voir et vous entretenir aussi souvent et aussi fréquemment qu'ils le veulent. « O gens heureux ! ô demi dieux ! Plût à Dieu que je fusse ainsi » (1). Toutes ces expressions d'estime ne pouvaient que chatouiller l'amour-propre de Boileau et toucher son cœur. Il en est sincèrement reconnaissant et il écrit à Brossette : « Je vous assure... qu'on ne peut pas être plus touché que je ne suis de toutes vos bontés, et que, s'il y a en moi de la paresse, il n'y a assurément point de méconnaissance » (2). « Je vous prie de bien témoigner mes respects à MM. de la ville de Lyon, et de leur bien marquer que je ne perdrai jamais l'occasion de célébrer une ville qui a été, pour ainsi dire, par ses pensions, la mère nourrice de mes muses naissantes » (3). « Mais à quoi je destine principalement ma poésie expirante, c'est à témoigner à toute la postérité les obligations particulières que je vous ai (4).

Jules Janin exagère un peu, il nous semble, quand il dit que Boileau « se prit tout d'un coup d'une belle passion pour ce jeune homme » et qu'il « finit par s'y livrer tout à fait » (5) et Daunou estime trop peu leur amitié quand il dit : « Leur correspondance n'est pas celle de la véritable amitié : le ton de Boileau est celui d'un maître ordinairement bon, quelquefois chagrin ; et Brossette, trop peu fait pour être son disciple, n'est qu'un éditeur qui lui prend, avec respect, la mesure

(1) *Correspondance entre Boileau et Brossette*, Laverdet, p. 145.

(2) Lettre 15 août 1699 Gidel, t. IV, p. 423.

(3) Lettre 15 mai 1705 Gidel, t. IV, p. 513.

(4) Lettre 21 mai 1709 Gidel, t. IV, p. 558.

(5) Laverdet, *Correspondance entre Boileau et Brossette*, Introduction, p. XV.

d'un commentaire » (1). Leur attachement est, en vérité, loyal et sincère, et les citations suivantes des lettres de Boileau à Brossette montrent que le vieillard y apportait sa part. « Aimez-moi toujours, croyez que je vous rends la pareille » (2) ; tout négligent et tout paresseux que je suis, je ne laisse pas d'être un de vos plus affectionnés amis » (3) ; mais, à propos de ce voyage, savez-vous bien que vous êtes obligé de le faire en conscience, puisque c'est un des meilleurs moyens de me rendre ma santé, qui ne saurait être mieux affermie que par le plaisir de voir un homme que j'estime et que j'honore autant que vous ? » « Je m'attends d'avoir dans peu de nouvelles raisons de vous estimer, de vous chérir. Adieu encore un coup. Aimez-moi comme je vous aime » (5).

Malgré toutes ces expressions de dévouement, malgré la sympathie profonde que Brossette lui montra, Boileau ne put combler, par cette amitié, le vide cruel laissé dans son cœur par la perte de Racine.

On sent, en effet, une grande différence dans l'affection qu'il a pour Brossette et celle qu'il avait pour Racine. Les lettres qu'il écrivait à Racine n'étaient jamais une tâche, un devoir, mais la plupart de celles qu'il écrit à Brossette commencent par des excuses d'avoir tardé si longtemps à répondre. Il s'accuse de paresse, de négligence, déplore l'urgence des affaires, et trouve une excuse, très valable, d'ailleurs, dans la faiblesse de sa santé.

(1) *Œuvres de Boileau*, Daunou, Discours préliminaire, p. XXIV.

(2) Lettre datée du 7 décembre 1703 ; Gidel, t. IV, p. 495.

(3) Lettre datée du 12 mars 1706 ; ID. p. 520.

(4) Lettre datée du 16 juin 1708 ; ID. p. 545.

(5) Lettre datée du 5 mai 1709 ; ID. p. 556.

De temps en temps Brossette fait quelque critique sur un des poèmes de Boileau ; celui-ci s'en offense et l'on distingue son mécontentement dans ses réponses : « Je me souviens bien pourtant, que vous y attaquez [dans votre dernière lettre] fortement ce que je dis dans mon *Lutrin*... jamais on n'a fait à mon vers l'objection que vous lui faites » (1). « Si vous avez été fort juste sur l'observation de ce solécisme, il n'en est pas de même de votre correction de l'épigramme de l'*Anthologie*. Et avec qui, bon Dieu ! y associez-vous mon style » (2). « Toutes vos lettres, depuis quelque temps, ne sont que des critiques de mes vers, où vous allez jusqu'à l'excès du raffinement. Vous avez reçu de moi une petite narration en rimes... vous me faites concevoir qu'elle ne vaut rien, et, sans me dire ce que vous y trouvez de défectueux, vous allez chercher dans M. Charpentier, c'est-à-dire dans les étables d'Augias, de quoi la rectifier » (3). « Permettez-moi de vous dire que de se faire ces objections, c'est... ne vouloir pas voir clair en plein midi » (4). Jamais on ne constate dans la correspondance avec Racine une telle irritation d'amour-propre, une telle susceptibilité aux critiques. La différence d'âge et de rang littéraire y est certainement pour quelque chose, mais aussi Boileau est devenu plus fier en vieillissant. Il se rend compte tout de même qu'il a répondu un peu trop vivement à Brossette et il s'adoucit à la fin de sa lettre. « Que voulez-vous ? dit-il, un auteur est toujours auteur, surtout quand on le blesse dans une partie aussi sen-

(1) Lettre datée du 28 mai 1703, ID. t. IV, p. 477-478.

(2) Lettre datée du 3 juillet 1703 ; ID. t. IV, p. 482.

(3) Lettre datée du 2 août 1703 ; ID. t. IV, p. 484.

(4) Lettre datée du 2 août 1703 ; ID. t. IV, p. 486.

sible que ses ouvrages, et ses ouvrages imprimés » (1). Brossette se confond en excuses dans sa réponse. Il avait écrit avec la même liberté dont il aurait usé dans une conversation intime. « J'ai reçu vos décisions, dit-il, avec toute la déférence qu'un homme raisonnable doit aux lumières de la vérité » (2). En relisant cette lettre, Boileau fait réflexion que Brossette pourrait attribuer son silence de deux mois à un reste de ressentiment, et, quoiqu'il soit très occupé, il lui écrit immédiatement pour le rassurer, preuve évidente de la délicatesse de ses sentiments.

L'accroissement d'amour-propre chez un vieillard qui est devenu célèbre et qui reçoit beaucoup d'hommages est naturel. Ses œuvres ont eu tant de succès qu'on n'est pas surpris qu'il les admire beaucoup lui-même. Boileau, qui avait, au début, tant de répugnance à donner ses œuvres au public, veut publier, dans les dernières éditions, jusqu'aux moindres épigrammes et bagatelles de sa jeunesse. Il avait une sorte de respect exagéré pour tout ce qu'il avait créé et semblait croire qu'il n'avait pas le droit de priver le public d'un seul de ses écrits.

Sa vanité se fait souvent jour dans ses dernières œuvres. A la fin de l'*Ode sur la prise de Namur*, il se flatte que sa muse dans son déclin sait encore les avenues et les sources du mont Parnasse, fréquentées par Horace, mais ignorées de Perrault » (3). Dans la préface de la dixième satire, il rapporte que plusieurs de ses amis avaient parlé de cette satire « avec de grands éloges » (4) et il écrit à Le Verrier : « l'on est

(1) *Ibid.* p. 487.

(2) Laverdet, *Correspondance*, p. 160-161.

(3) Gidel, t. III, p. 25.

(4) *ID.* t. II, p. 547.

tout étonné souvent que l'endroit qu'on condamnait devient le plus estimé. Cela est arrivé sur ces deux vers de ma satire des femmes... contre lesquels on se déchaînait d'abord, et qui passent aujourd'hui pour les meilleurs de la pièce » (1). Dans la préface de la douzième satire, il dit que le cardinal de Noailles a lu cette œuvre plusieurs fois. « Il me l'a enfin rendue, dit-il, en me comblant d'éloges, et m'a assuré qu'il n'y avait trouvé à redire qu'un seul mot, que j'ai corrigé sur le champ » (2). Il pensait qu'avec une approbation si glorieuse, il pourrait « marcher la tête levée » et dire de toutes les critiques de cette œuvre « que ce ne sauraient être que de vaines subtilités d'un tas de misérables sophistes formés dans l'école du mensonge » (3). Dans la préface des trois dernières épîtres, il parle des éloges qu'il avait reçu d'un grand nombre de docteurs en Sorbonne, de pères de l'Oratoire et de Jésuites célèbres, de Bossuet et du cardinal de Noailles au sujet de l'Épître sur l'Amour de Dieu (4). Les louanges du père Gaillard à ce propos lui donnent grande joie et il écrit à Racine : « Je ne vous dirai point les louanges excessives qu'il m'a données. Il m'a traité d'homme inspiré de Dieu, et il m'a dit qu'il n'y avait que des coquins qui pussent contredire mon opinion » (5). On excuse volontiers l'expression de tels éloges personnels dans une lettre à un ami intime, mais l'orgueil, dans les passages cités plus haut, où Boileau s'adresse au public, semble un peu excessif. Il est si candide, cependant, en ne dissimulant pas la

(1) ID. t. IV, p. 237 ; Lettre datée de novembre 1703.

(2) t. II, p. 119.

(3) Préface de la *Satire XII*, ID. t. II, p. 119.

(4) Préface des *Épîtres X, XI et XIII* ; ID. t. II, p. 243.

(5) Lettre datée du milieu d'octobre 1697 ; ID. t. IV, p. 412.

bonne opinion qu'il a de lui-même qu'on la lui pardonne.

La traduction de son *Art Poétique* en portugais par le comte d'Ericeyra et les louanges qui accompagnent l'exemplaire qu'il reçoit flattent très agréablement son orgueil. Il en convient lui-même. « Il ne m'a plus été possible de me croire un homme ordinaire, en me voyant si extraordinairement honoré » (1).

Les corrections qu'apporte Boileau au *Commentaire* de Le Verrier constituent une autre indication précieuse sur l'étendue de son amour-propre. Il n'efface jamais un éloge et s'il le change, c'est pour l'accroître. Les éloges sont mérités, cependant, et c'est moins la vanité qui le motive que la franchise absolue avec laquelle il s'est toujours exprimé sur les autres comme sur lui-même. Brossette ne trouvait en lui « ni cette fausse modestie, ni cette vaine ostentation si ordinaires aux personnes qui ont acquis une réputation éclatante » (2).

On a accusé Boileau d'avoir exagéré l'importance de son influence sur les grands écrivains du siècle et d'avoir faussé l'histoire en s'attribuant le rôle de conseiller et de guide de La Fontaine, de Racine et de Molière. S'il attachait trop d'importance à cette influence, c'était inconsciemment. Il se trompait autant qu'il trompait les autres et cela est assez naturel. Il regarde tout de son propre point de vue au lieu de chercher à s'en détacher. Le fait que presque tous les grands écrivains, ses amis, étaient morts avant lui, et qu'il restait presque seul à représenter l'âge d'or de la littérature française contribuait naturellement à

(1) Lettre, 1697, ID. t. IV, p. 193.

(2) *Œuvres de Boileau*, Brossette, Avertissement, t. I, p. V.

rehausser son rang par rapport aux jeunes écrivains qui l'environnaient. Bien que les traits d'amour-propre, d'égoïsme et de vanité ne soient pas très aimables, on les excuse sans peine chez un vieillard dont le cœur est bon et qui sait se faire aimer comme Boileau était aimé de Brossette et de Racine.

Au milieu de sa gloire, Boileau s'irritait encore de certaines animosités, et tout d'abord, des attaques des journalistes de Trévoux : c'étaient des jésuites de Bourgogne qui lui gardèrent rancune de son admiration pour Pascal et Arnauld et qui se firent contre leur propre inclination les partisans des *modernes* pour s'opposer aux amis de Port-Royal. Ils publièrent tous les mois des *Mémoires pour l'histoire des Sciences et des Beaux-Arts*. Dans sa lettre du 4 octobre 1703, Brossette cite un article de ce journal contenant des commentaires défavorables sur les œuvres de Boileau. On l'accusait d'avoir emprunté un quart de l'*Art Poétique* d'Horace et de l'avoir fait inconsciemment puisqu'il avait assuré qu'il n'avait pris que quarante vers du grand poète latin. Brossette est très indigné de l'air de plaisanterie que ces journalistes affectèrent. Boileau, très agacé aussi, lui écrit : « Vous n'avez pas moins bien deviné quand vous avez cru que je ne digérais pas fort aisément l'insulte ironique que m'ont faite de gaieté de cœur, et sans que je leur en aie donné aucun sujet, messieurs les journalistes de Trévoux » (1). Il ne veut pas se plaindre de ceux qui l'attaquent, mais il est trop fier et trop irrité pour rester tranquille. Il donne donc cours à ses sentiments dans deux épigrammes et fait savoir à « ces Aristarques » qu'il est

(1) Lettre datée du 4 novembre 1703 ; ID. t. IV, p. 491.

encore un adversaire redoutable. Dans la première, il leur dit :

« N'allez point de nouveau faire courir aux armes
Un athlète tout prêt à prendre son congé,
Qui, par vos traits malins au combat rengagé,
Peut encore aux rieurs faire verser des larmes » (1).

N'ayant pas reçu de réponse, il pense que la guerre est terminée et il écrit à Brossette qu'il peut assurer les jésuites de Lyon qu'il ne dira plus rien contre aucun d'eux (2). Environ deux mois plus tard, cependant, Brossette lui fait connaître une épigramme faite par les journalistes de Trévoux, dans laquelle on regarde l'imitation des anciens comme la seule vertu des œuvres de Boileau. *L'Épître sur l'Amour de Dieu* est la plus faible de ses œuvres, disait-on, parce qu'Horace n'avait jamais traité ce sujet. Boileau est très sensible à ces « coups d'épingle ». Lui, qui avait soutenu stoïquement le choc de tant d'attaques plus rudes encore, sent vivement les petites blessures, maintenant qu'il a triomphé et qu'il est accoutumé aux hommages du grand public. Il revient au combat avec une épigramme dont le coup portait bien sans être trop rude :

« Non, pour montrer que Dieu veut être aimé de nous,
Je n'ai rien emprunté de Perse ni d'Horace,
Et je n'ai point suivi Juvénal à la trace ;
Car, bien qu'en leurs écrits ces auteurs mieux que vous
Attaquent les erreurs dont nos âmes sont ivres,
La nécessité d'aimer Dieu
Ne s'y trouve jamais prêchée en aucun lieu,
Mes pères, non plus qu'en vos livres » (3).

(1) *Épigramme XXXV*, ID. t. III, p. 87.

(2) Lettre datée du 7 décembre 1703 ; ID. t. IV, p. 495.

(3) *Épigramme XXXVI*, ID. t. III, p. 88.

Il songeait à se venger plus complètement par une lettre à la manière des *Lettres Provinciales*, mais en rêvant dans son jardin à ce poème qu'il voulait faire contre les mauvais critiques, il s'aperçut d'une équivoque de langue dans quelques vers qu'il avait composés et ne put les corriger. « Cela m'irrita de telle manière, dit-il, qu'au lieu de... poursuivre mon poème contre les faux critiques, la folle pensée me vint de faire contre l'équivoque même une satire, qui pût me venger de tous les chagrins qu'elle m'a causés depuis que je me mêle d'écrire » (1). Dans les derniers vers de cette satire, il attaque encore une fois les journalistes de Trévoux, car ils avaient continué de l'insulter à plusieurs reprises et les anciennes blessures n'étaient pas fermées :

« Fuis, va chercher ailleurs tes patrons bien-aimés,
Dans ces pays par toi rendus si renommés,

.....
Où, si plus sûrement tu veux gagner ta cause,
Porte-la dans Trévoux, à ce beau tribunal
Ou de nouveaux Midas un sénat monacal,
Tous les mois appuyé de ta sœur l'ignorance,
Pour juger l'Apollon tient, dit-on, sa séance » (2).

De là, nouveaux cris des jésuites, qui furent attaqués non seulement pour les articles des journaux de Trévoux mais aussi pour les méchantes maximes des casuites condamnées par le pape Innocent XI. Cette querelle l'occupait et troublait encore sa tranquillité en mars 1706, quand il écrivit à Brossette : « Il n'est pas imaginable combien depuis très longtemps je me suis trouvé occupé de la méchante affaire que je me

(1) *Préface de la Satire XII*, *IB.* t. II, p. 116.

(2) *Satire XII*, v. 339-340, 342-346.

suis faite par ma satire contre l'équivoque... J'ai eu beau crier que je n'en voulais à personne qu'à l'équivoque même, c'est-à-dire, au démon, qui seul, comme je l'avance dans ma pièce, a pu dire *qu'on n'est point obligé d'aimer Dieu* ; ...ces messieurs ont déclaré qu'ils étaient dans les intérêts du démon, et, sur cela, m'ont menacé de me perdre, moi, ma famille et tous mes amis » (1). Il est regrettable qu'il se soit attiré une telle affaire, qui a aigri son humeur pendant plusieurs années.

Une autre vexation était de se voir attribuer de méchantes œuvres indignes de lui. En 1706 il parut un libelle intitulé *Boileau aux prises avec les jésuites*. On y lisait une épigramme soi-disant adressée à Boileau par un de ses amis et lui conseillant de renoncer à l'idée d'écrire une œuvre imitée de Pascal. Une réponse sous la forme d'une épigramme malveillante envers les jésuites fut attribuée à Boileau (2). Très indigné, Boileau la désavoue avec vivacité. Son commentaire dans une lettre à Brossette montre la violence de son ressentiment : « C'est bien le plus sot, le plus impertinent et le plus ridicule ouvrage qui ait jamais été fait, et... il ne saurait sortir que de la main de quelque misérable cuistre de collègue qui ne nous connaît ni l'un ni l'autre. Le misérable m'y attribue une satire où il me fait rimer *épargner* avec *dernier*... En un mot, le diable y est » (3). Le Tellier, le nouveau confesseur du roi, qui n'était pas favorablement disposé envers Boileau comme son prédécesseur, le père de La Chaise, voulut qu'il fît un désaveu

(1) Lettre datée du 12 mars 1706 ; ID. t. IV, p. 517.

(2) ID. t. I, p. CDIV.

(3) Lettre datée du 12 mars 1707 ; ID. t. IV, p. 530.

public de cette œuvre et le lui fit demander par le père Thoulhier. Boileau fut très humilié d'être obligé de le faire. Son amour-propre était blessé de la pensée qu'on pût le croire l'auteur d'un écrit si grossier et si mal fait, mais il ne pouvait pas refuser de se soumettre et il répondit au père Thoulhier : « Je vous avoue, mon très révérend père, que je suis fort scandalisé qu'il me faille une attestation par écrit pour désabuser le public, et surtout d'aussi bons connaisseurs que les révérends pères jésuites ». Il ajoute qu'il n'estimera personne, même un jésuite, qui pût le soupçonner d'avoir écrit une pièce si puérile.

Il croyait que l'orage était passé et il commençait à s'occuper de l'impression d'une nouvelle édition de ses œuvres, quand le roi, sous l'influence de Le Tellier, lui interdit l'impression de la *Satire sur l'Equivoque* et ordonna que Boileau remit l'original du manuscrit entre ses mains. Autant que nous sachions, Boileau ne parla ni n'écrivit à personne au sujet de ce chagrin, mais c'était certainement le coup le plus rude de tous et il y fut, sans aucun doute, très sensible.

Outre ces agacements personnels, la vieillesse de Boileau fut assombrie par les malheurs de ses amis et de la France. Tout le pays souffrait de la famine et des désastres militaires (1). En 1709, les récoltes furent très faibles et l'hiver particulièrement rigoureux. Le 5 mai, Boileau écrivit à Brossette : « Nous nous sentons à Paris de la famine aussi bien que vous et il n'y a point de jour de marché où la cherté du pain n'y excite quelque sédition » (2). Il a peur de ne pas

(1) *Journal de Torcy*, décembre 1709.

(2) Gidel, t. IV, p. 554-555.

recevoir sa pension de Lyon cette année-là et s'en inquiète. Les défaites désastreuses des armées de Louis XIV sous le ministère de Chamillart l'assombrirent profondément. Il vit ses amis jansénistes persécutés, l'abbaye de Port-Royal fermée par ordre du roi en 1705 et détruite en 1710. Tous ces événements : l'affaiblissement du prestige du grand monarque, les persécutions des jansénistes ajoutés à la blessure personnelle qu'il ressentit du fait de la défense d'imprimer son *Epître sur l'Equivoque* durent offenser son sens de la justice et amoindrir son admiration pour le roi. Après la mort de Racine, il perdit tout désir de paraître à la cour et n'y retourna qu'une seule fois. Rien d'autre n'indique mieux un refroidissement de son ardeur.

Une autre cause de tristesse fut la constatation qu'il fit de la décadence de la poésie. Il lui sembla que son influence avait eu peu de fruit et que la littérature allait tomber plus bas que jamais. Le Verrier, un jour qu'il était malade, lui lisait une nouvelle tragédie ; celle-ci lui déplut tellement qu'il lui demanda s'il voulait hâter l'heure de sa mort. Pradon et Chapelain lui semblaient « des aigles » en comparaison de l'auteur de cette misérable pièce (1).

Un des plus grands chagrins de sa vieillesse fut la perte de sa chère maison d'Auteuil. Il lui devenait de plus en plus difficile de s'en occuper à cause de ses infirmités et Le Verrier le persuada de la lui vendre en 1705. Boileau devait y garder sa chambre et se sentir toujours chez lui dans la maison, mais il n'y retourna qu'une fois. En y arrivant quelques jours après la

(1) ID. t. I, p. CCI.

vente, il s'aperçut que le berceau de son jardin, qui lui était cher par tant de souvenirs, avait disparu. Il interrogea son ancien jardinier, Antoine Riquet, qui lui dit que M. Le Verrier l'avait fait enlever. Il en conçut un si vif chagrin qu'il remonta dans son carosse et retourna à Paris pour n'y plus revenir. Le Verrier n'avait certainement pas prévu la peine qu'il allait lui causer. C'était celui de ses amis qui le voyait le plus souvent et lui restait le plus fidèle pendant sa vieillesse. Boileau l'aimait assez et jouissait suffisamment de sa société pour se faire porter chez lui à Paris jusqu'en 1710, époque où il ne sortait guère à cause de l'état de sa santé. Une fois il dit de lui-même : Je suis un solitaire fréquentant Le Verrier.

L'amitié de Le Verrier et de quelques autres amis qui lui restaient contrebalançaient en quelque sorte le poids de ses douleurs. Les pères Thoulier, Bouhours et La Chaise lui restèrent attachés jusqu'à sa mort. Au moment des polémiques suscitées par son *Epître sur l'Amour de Dieu*, il écrivit au père Bouhours : « Je souhaiterais de vous voir et de vous embrasser, afin qu'au moins avant le combat nous nous pardonniions notre mort. Car, quoiqu'il puisse arriver, je puis vous assurer que je vous estimerai et vous aimerai toujours chèrement, aussi bien que le révérend père de La Chaise, que j'honore et que je respecte comme l'homme du monde à qui j'ai la plus sensible obligation » (1).

Une lettre qu'il écrit au père Thoulier une année avant sa mort montre qu'il est occupé, malgré ses infirmités, à lui rendre service. Il examine soigneusement le manuscrit d'une préface de ce père, écrit les

(1) Gidel, t. IV, p. 261.

remarques qu'elle lui suggère et vante l'excellence de l'œuvre (1). Il a une grande affection pour le père Thoulier, comme on le voit dans l'extrait suivant d'une de ses lettres : « Aimez-moi toujours, et croyez que je ne perdrai jamais la mémoire du service considérable que vous m'avez rendu... Je vous embrasse de tout mon cœur » (2). Sa capacité d'aimer avait été développée par l'amitié de Racine et c'était à son école qu'il avait appris à exprimer sans gêne des sentiments d'affection.

Parmi les amis de Boileau, dans sa vieillesse, il ne faut pas oublier son fidèle jardinier, Antoine. On sent dans la douce bonhomie de l'épître que Boileau lui dédie que son maître avait pour lui une amitié sincère. Il l'appelle :

« Laborieux valet du plus commode maître
Qui pour te rendre heureux ici-bas pouvait naître » (3)

Antoine était très reconnaissant de l'honneur que son maître lui avait fait. Il devint célèbre et tous les hôtes de Boileau voulaient le voir et le féliciter (4). Il ne manquait jamais alors de vanter les bontés de son maître. « Il pleurait rien qu'à prononcer son nom, dit Fournier, et s'indignait bien fort lorsqu'on prétendait devant lui que M. Despréaux avait fait métier de médire en vers » (5). Un tel dévouement de la part d'un serviteur qui vécut à ses côtés et, par ce fait, était susceptible de souffrir des sautes d'humeur de son

(1) Lettre datée du 24 mars 1710 ; ID. t. IV, p. 260.

(2) Lettre datée du 4 avril 1710 ; ID. t. IV, p. 262.

(3) *Épître XI*, v. 1-2.

(4) Voltaire dit dans son *Épître à Boileau* qu'il avait vu Antoine. Le jardinier ne mourut en effet qu'en 1749.

(5) Fournier, *Paris démoli*, p. 167.

maître, témoigne de la bienveillance et de l'amitié que Boileau ressentait pour ce fidèle domestique.

Les dernières années de Boileau furent attristées encore par ses nombreuses maladies. Il n'avait jamais été stoïque à l'égard de ses souffrances physiques et les infirmités de sa vieillesse l'abattirent. Il était gêné depuis longtemps d'une difficulté de respiration et en 1687, il avait perdu complètement la voix pendant plusieurs mois. A ce moment-là, il était très découragé, quelquefois désespéré. Etant à Bourbon, il écrit à Racine : « Dans le chagrin de ne point guérir, on a quelquefois des moments où la mélancolie redouble ; » (1) « Je conçois un fort grand plaisir à vous revoir et à vous embrasser, ...Vous ne sauriez croire, pourtant tout ce qui se présente d'affreux à mon esprit, quand je songe qu'il me faudra peut-être repasser muet par ces mêmes hôtelleries, et revenir sans voix dans ces mêmes lieux où l'on m'avait tant de fois assuré que les eaux de Bourbon me guériraient infailliblement. Il n'y a que Dieu et vos consolations qui me puissent soutenir dans une si juste occasion de désespoir » (2). « Je ne saurais vous dire quand je partirai ; je prendrai brusquement mon parti, et Dieu veuille que le déplaisir ne me tue pas en chemin !... Jamais exilé n'a quitté son pays avec tant d'affliction que je retournerai au mien » (3).

Sa voix revint, heureusement, et ses tristes prédictions ne se réalisèrent pas, mais d'autres maladies l'accablèrent plus tard et après 1706, presque continuellement. Ses lettres à Brossette parlent de toutes ses

(1) Lettre datée du 13 août 1687 ; ID. t. IV, p. 298.

(2) Lettre datée du 28 août 1687 ; ID. t. IV, p. 316.

(3) Lettre datée du 2 sept. 1687 ; ID. t. IV, p. 320.

misères physiques. Il est triste, mais sa douleur est sans amertume. En 1700 et en 1701, il est très longtemps malade et, quand il va mieux, il écrit à Brossette : « Une fièvre continue des plus ardentes... m'a conduit en huit jours aux portes de la mort, pourvu de tous mes sacrements » (1). En 1707, une chute dans l'escalier le met « sur le grabat » plus de six semaines, à cause d'une très douloureuse entorse jointe aux maux qui l'affligeaient déjà. Il y a des moments en 1708 et 1709 où il est désespéré. « O la sotte chose que la vieillesse » (2), s'écrie-t-il ; « ma mémoire finit... mon esprit m'abandonne... enfin j'ai quatre-vingts ans à soixante et onze » ; (3) la vieillesse m'accable de tous côtés. L'ouïe me manque, ma vue s'éteint, je n'ai plus de jambes, et je ne saurais plus monter ni descendre qu'appuyé sur les bras d'autrui » (4). O la triste chose que soixante-douze ans » (5).

Après avoir renseigné Brossette sur l'état lamentable de sa santé en juillet 1709, alors qu'une fluxion de poitrine et une fièvre violente et continue l'avaient tenu couché pendant un mois, il reçut de son ami deux réponses dans lesquelles celui-ci, pour détourner sa pensée de ses malheurs, ne faisait aucune allusion à son état de santé. Il est un peu blessé de ne recevoir aucune expression de consolation. « Je me suis aperçu, dans une de vos lettres, lui dit-il, que vous n'aimez point à entendre parler de maladies, et moi je sens bien par l'abattement et par l'affliction où cela me

(1) Lettre datée du 6 décembre 1700 ; ID. t. IV, p. 441.

(2) Lettre datée du 9 octobre 1708 ; ID. t. IV, p. 548.

(3) Lettre datée du 5 mai 1709 ; ID. t. IV, p. 554.

(4) Lettre datée du 7 janvier 1709 ; ID. t. IV, p. 551.

(5) Lettre datée du 6 octobre 1709 ; ID. t. IV, p. 561.

jette, que je ne saurais parler d'autre chose » (1). Ses afflictions lui étaient pénibles non seulement par les souffrances physiques qu'il éprouvait, mais par la nécessité d'abandonner ses travaux et par la connaissance qu'il n'était plus et ne serait plus jamais ce qu'il avait été dans ses beaux jours. Aussitôt qu'il se sent mieux, l'espoir revit ; il reprend son travail de correction d'épreuves, et fait de nouveaux projets pour l'avenir. Le 5 mai 1709, il avait dit sous l'influence de sa démoralisation : « Ma mémoire finit... mon esprit m'abandonne ». Repris de courage, le 11 décembre 1710, il dit : « Je ne sens point que mon esprit soit encore diminué, et il l'est si peu que je travaille à une nouvelle édition de mes ouvrages » (2). Quand la mort approche trois mois plus tard, il accepte son sort avec une pieuse résignation. Il meurt le 13 mars 1711 et son frère Jacques, très affligé, écrit à Brossette : « Permettez-moi, ...monsieur, de vous dire seulement que sa mort a été très chrétienne et qu'il a donné la plus grande partie de ses biens aux pauvres » (3).

(1) Lettre datée du 14 juin 1710 ; ID. t. IV, p. 564.

(2) ID. t. IV, p. 565.

(3) ID. t. IV, p. 566.

CONCLUSION

De cette étude, on ne peut pas conclure que Boileau avait beaucoup de sensibilité, mais nous sommes convaincues qu'il était loin d'en être totalement dépourvu. Il est difficile de déterminer d'une façon précise à quel point il était sensible, à cause de la nature indéfinie du terme *sensibilité* et à cause de la variabilité de cette faculté. Un homme peut être à la fois très sensible en comparaison d'une certaine personne et peu sensible en comparaison d'une autre. Tout dépend de l'échelle de comparaison. Il peut être très sensible dans certains cas et complètement insensible en d'autres. Certaines sensations physiques ou morales peuvent éveiller sa sensibilité, alors que d'autres le laisseront indifférent. La différence des opinions qu'on a exprimées sur la sensibilité de Boileau depuis le dix-septième siècle résulte, nous semble-t-il, de ces considérations.

Si les œuvres de Boileau, comparées à celles des autres écrivains du temps, nous semblent exprimer peu de sensibilité, l'homme est chez lui plus sensible que ne paraît l'écrivain. Il l'est devenu, surtout, en vieillissant, à cause de l'affaiblissement de ses énergies, de l'influence de ses amis et de celle de la religion. Sa sensibilité, à l'âge mûr, est celle de la plupart des

hommes dans l'ordre des sensations physiques et dans celui des affections morales personnelles ; ses sentiments d'amitié, pourtant, dépassent beaucoup cette commune mesure. S'il semble peu apte, en général, aux émotions esthétiques, il est d'une sensibilité toute particulière à la beauté poétique. Enfin, il a éprouvé avec acuité les sympathies et antipathies intellectuelles et morales, telles que l'amour de la raison et de la justice, la haine de l'ignorance et du vice.

Tenant de son hérédité un tempérament égal, équilibré et assez impassible, ayant eu une enfance pénible et sans amour, sa capacité de sentir et d'exprimer des émotions se trouve refoulée au sortir de l'adolescence. Les sentiments éveillés dans son cœur par la présence d'une jeune fille charmante et par la mort d'une petite cousine, la passion ardente qu'il éprouva pendant une courte période pour les lectures romanesques, prouvent assez qu'elle ne fut pas anéantie. Pendant la période de production intense, il semble peu sensible, car il écrit dans des genres qui excluent les tendres émotions. S'il avait été plus sensible, il aurait naturellement choisi d'autres genres.

On a dit qu'il n'était pas poète parce qu'il manquait précisément des qualités d'imagination et d'émotion qu'on trouve chez les poètes lyriques, tragiques et épiques. Il faudrait alors trouver un autre mot pour un auteur d'œuvres satiriques et didactiques écrites en vers, afin d'éviter les contradictions. Il n'était pas poète, dit l'un, mais selon Sainte-Beuve, il « était avant tout *un poète* et non un homme de parti » ; il n'était pas poète, mais Revillout l'aime beaucoup comme critique et, « *comme poète* », il « l'estime encore plus » ; il n'était pas poète, et cependant, Louis Racine dit qu'on

trouvait « aisément en lui *le poète* », parce qu'il aimait les conversations qui roulaient sur les vers. Ce qui nous irrite, c'est qu'on ait voulu le dénigrer parce qu'il n'avait pas les mêmes qualités que d'autres écrivains, parce qu'il leur était inférieur à divers égards ; on l'a déprécié à la façon des touristes qu'on rencontre souvent et qui veulent gâter l'impression que vous avez du paysage ou du monument que vous regardez par des comparaisons qui le rabaissent. Il est heureux que Boileau ait eu le bon sens de suivre ses propres conseils formulés au début de l'*Art Poétique* et qu'il n'ait pas essayé d'écrire dans des genres auxquels il n'était pas préparé par ses dons naturels.

On a voulu montrer aussi que c'est une légende que les grands écrivains : Racine, Molière, La Fontaine, qui lui sont supérieurs comme poète, lui aient dû quelque chose. Mais il faut tenir compte de ceci : que les qualités d'imagination et de sensibilité qu'ils possédaient à un plus haut degré que lui étaient des qualités qui ne s'acquièrent pas ; on les a ou on ne les a pas en naissant, tandis que les qualités que Boileau avait à un plus haut degré qu'eux, sont des qualités qui peuvent être cultivées : le sens de l'exactitude, de la mesure, de la logique, le désir de la perfection, une probité morale sans compromis. C'est pourquoi il nous semble très probable que les plus grands génies littéraires du siècle ont profité davantage de l'influence de Boileau qu'il n'a pu profiter de ses relations avec eux. Ayant eu pour eux une amitié loyale et profonde, il aura pu leur inspirer quelque chose de son désir de la perfection.

Rien n'est plus injuste que le jugement de Mercier selon lequel Boileau était un précepteur froid et sans

« nul élan, nulle verve et nulle chaleur » (1) et que celui de Marmontel selon lequel jamais un vers n'est parti de son cœur. Ce sont plutôt Mercier, Marmontel, Palissot, Helvétius, Fontenelle, D'Alembert, La Motte et d'autres détracteurs qui se montrent insensibles quand ils le jugent si faussement et sont incapables d'apercevoir tout ce qu'il y a d'ardeur dans son œuvre. Racine, Lamoignon et Brossette ne se sont jamais aperçus de son insensibilité.

N'est-ce pas une preuve de sa sensibilité que le reproche d'insensibilité qu'il adresse à ceux qui l'entourent ? Perrault est aveugle aux beautés de la poésie ancienne ; Corneille dédaigne la tendresse ; Quinault peint un amour artificiel ; Mlle de Scudéry substitue une fade galanterie à la passion ; certains Jésuites donnent le nom d'amour au

..... « trouble inanimé

Qu'au cœur d'un criminel la peur seule a formé ! » (2). enfin, lorsque Mme Racine voit son mari revenir de Versailles avec une bourse de 1.000 livres, Boileau, s'apercevant qu'elle ne manifeste aucune joie, se met à faire les cent pas et, perdant patience, s'écrie : « Quelle insensibilité ! » (3).

Lorsque la vieillesse arrive, Boileau souffre de voir mourir ses amis, l'un après l'autre ; il est tourmenté de maladies et attristé par la décadence de la poésie et par les malheurs de son pays ; son âme cependant est sereine. Libre de passion, moins sensible aux difficultés et aux misères qui l'entourent, il est pourtant plus bienveillant vis-à-vis du prochain et surtout plus imprégné de l'amour divin.

(1) Mercier, L. S., *Du Théâtre*, p. 277.

(2) *Épître XII*, v. 45-46.

(3) L. Racine, *Mémoires sur la Vie de Jean Racine*, p. 272.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES

I. — ŒUVRES DE BOILEAU

- 1653-1705. *Poésies diverses.*
1656. *Ode sur un bruit qui courut que Cromwell et les Anglais allaient faire la guerre à la France.*
1660-1705 *Epigrammes.*
1660. *Satire I.* (Le Départ du poète).
1660. *Satire VI.* (Les Embarras de Paris).
1663. *Satire VII.* (Les Inconvénients du genre satirique).
1664. *Satire II.* (A Molière sur la rime).
1664. *Satire IV* (A Le Vayer sur les folies humaines).
1664. *Discours au roi.*
1665. *Satire V.* (A Dangeau sur la noblesse).
1665. *Satire III.* (Le Repas ridicule).
1665. (?) *Dialogue sur les Héros de Roman.*
1666. *Satire IX.* (A mon Esprit).
1666. *Discours sur la Satire.*
1667. *Satire VIII.*
1669. *Épître I.* (Au roi).
1669. *Épître II.* (A l'abbé des Roches contre la chicane).
1669-1774. *L'Art Poétique.*
1671. *Arrêt burlesque.*
? *Fragment d'un prologue d'opéra.*
1672. *Épître IV.* (Au roi sur le passage du Rhin).
1673. *Épître III.* (A Arnauld sur la mauvaise honte).
1674. *Épître V.* (A Guilleragues).
1674. *Le Lutrin* (Chant I à Chant IV).

1674. *Traduction du Traité du Sublime de Longin.*
 1675. *Epître IX.* (A Racine sur l'utilité des ennemis).
 1675 ? *Epître VIII.* (Remerciement au roi).
 1677. *Epître VI.* (A Lamoignon sur les bonheurs de la campagne).
 1677. *Epître VII.* (A Racine sur l'utilité des ennemis).
 1673-1710. *Correspondance avec diverses personnes.*
 1683. *Le Lutrin.* (Chants V et VI).
 1684. *Remerciement à l'Académie.*
 1687-1699. *Correspondance avec Racine.*
 ? *Discours sur le Style des Inscriptions.*
 1693. *Satire X.* (Contre les femmes).
 1693. *Ode sur la prise de Namur.*
 1693 ? *Réflexions sur Longin (I-IX).*
 1674-1710. *Remarques sur Longin.*
 1695. *Epître X.* (A mes Vers).
 1695. *Epître XI.* (A mon jardinier).
 1695. *Epître XII.* (Sur l'amour de Dieu).
 1698. *Satire XI.* (A Valincour sur l'honneur).
 1705. *Satire XII.* (Sur l'équivoque).
 1710. *Réflexions sur Longin.* (X, XI, XII).

LES PRINCIPALES EDITIONS DES ŒUVRES DE BOILEAU.

1666. *Satires du Sr D.*, Paris, Barbin, in-12.
 1674. *Œuvres diverses du Sr D.*, Paris, Billaine, in-4.
 1694. *Œuvres diverses du Sr D.*, Paris, Thierry, 2 vol. in-12.
 1701. *Œuvres diverses du Sr Boileau-Despréaux*, Thierry, 2 vol. in-12.
 1716. *Œuvres de M. Boileau-Despréaux avec des Eclaircissements historiques donnés par lui-même* — Brossette, Genève, Fabri et Barrillot, 1716, 2 vol. in-4.
 1735. *Œuvres de M. Boileau-Despréaux avec des Eclaircissements historiques*, l'abbé Souchay, Paris Barthélemy Alix, 2 vol. in-8.
 1747. *Œuvres de Boileau-Despréaux*, Lefèvre de Saint-Marc, Paris, 5 vol. in-8.
 1747. *Lettres familières de Monsieur Boileau et de Brossette*, Cizeron-Rival, Lyon, 3 vol. in-12.
 1815. *Œuvres de Boileau-Despréaux*, L. S. Auger, Paris, 3 vol. in-8.

1821. *Œuvres de Boileau-Despréaux*, avec un commentaire par Saint-Surin, Paris, J. J. Blaise, 4 vol. in-8.
1821. *Œuvres de Boileau*, Amar, Paris, Lefèvre, 4 vol. in-8.
1828. *Œuvres de Boileau*, P. Daunou, Paris, Baudouin, 3 vol. in-8.
1830. *Œuvres de Boileau*, Berriat-Saint-Prix, Paris, C. H. Langlois, 4 vol. in-8.
1858. *Correspondance entre Boileau-Despréaux et Brossette*, A. Laverdet, Paris, in-8.
1873. *Œuvres complètes de Boileau*, A. Ch. Gidel, Paris, Garnier, 4 vol. in-18.
1906. *Les Satires de Boileau commentées par lui-même*, Lachèvre. Le Vésinet et Courmenil, grand in-8.

II. — MANUSCRITS.

- Mémoires de Brossette sur ses relations avec Boileau-Despréaux*, Bibliothèque Nationale, Fonds fr. 15275.
- Critique de Monsr. de St. E. sur les œuvres du Sr. Despréaux*, Bibliothèque de l'Arsenal, Ms Conrart, t. IX, p. 26.

III. — IMPRIMÉS

- ARNAULD : *Lettre à M. Perrault*, 5 mai 1694, *Œuvres de Boileau*, Gidel, T. IV, p. 153-178.
- BAYLE (Pierre) : *Dictionnaire historique et critique*, Rotterdam, 1720, 4 vol. in-fol.
- BAYLE (Pierre) : *Nouvelles de la République des Lettres*, Amsterdam, 1684-1687, vol. in-12, mars et juin 1684.
- BONNECORSE (B. DE) : *Lutrigot*, Toulouse, 1686, in-12.
- BOSSUET : *Correspondance de Bossuet*, Ch. Urbain et E. Levesque, Paris, Hachette, 1916, t. VII, in-8.
- BOURSAULT (E) : *La Satire des Satires*, Paris, J. Ribou, 1669, in-12.
- BOURSAULT (E) : *Lettres nouvelles accompagnées de fables*, Paris, Vve T. Girard, 1697, in-12.
- BOZE (GROS DE) : *Eloge de M. Despréaux*, *Histoire de*

- l'Académie Royal des Inscriptions et Belles-Lettres*, Paris, Guérin, 1740, t. I, in-8.
- BRUYS (D. A. DE) : *Mémoires historiques, critiques, et littéraires*, Paris, 1751, 2 vol. in-12.
- BUFFIER (le père) : *Le Journal de Trévoux*, septembre 1703, art. 149.
- BUSSY-RABUTIN : *Correspondance de Roger de Rabutin, comte de Bussy*, Paris, 1858, 6 vol. in-12. t. 2.
- Carpenteriana*, Paris, 1724, in-12.
- CHAPELAIN (Jean) : *Lettres de Jean Chapelain*, T. de Larroque, Paris, 1880-1883, 2 vol. in-4. Lettre du 13 mars 1665, t. 2, p. 387.
- CHAUFEPIE (J. G. DE) : *Nouveau Dictionnaire historique et critique*, Art. Boileau, t. 2.
- COTIN (l'abbé) : *La Satire des Satires*, Paris, Jouaust, 1883, in-12.
- COTIN (l'abbé) : *La Critique désintéressée sur les satyres du temps*, Paris, Jouaust, 1883, in-12.
- DESMAIZEAUX : *La Vie de M. Boileau-Despréaux*, Amsterdam, H. Schelte, 1712, in-12.
- DESMARETS DE SAINT-SORLIN : *La Défense du Poème héroïque*, Paris 1674, in-4.
- FONTENELLE (B. DE) : *La Rencontre de Messieurs Le Noble et Boileau aux Champs-Élysées*, Paris 1711, in-16.
- FONTENELLE (B. DE) : *Lettre aux auteurs du Journal des Savants*, Œuvres, t. 2, Paris, 1818, in-8.
- FRÉRON : *Année littéraire*, 1756, vol. 3.
- GRIMAREST (J. L. DE) : *La Vie de Molière*, Paris, 1705, in-8.
- GROUCHY (le vicomte de) : *Testament de Nicolas Boileau-Despréaux et inventaire après décès de son mobilier*, *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Île-de-France*, 1889.
- GUÉRET (Gabriel) : *La Promenade de Saint-Cloud*, Mémoires historiques, critiques et littéraires par feu M. Bruys, Paris, 1751, in-12.
- LA FONTAINE : *Psyche*, Œuvres, Régnier, Paris, Hachette, 1892, t. VIII, in-8.
- LA MOTTE (Houdard de) : *Réflexions sur la critique*, 3 vol., Paris, 1715, in-12.
- LEGENDRE (l'abbé) : *Mémoires*, Roux, Paris, 1863, in-8.
- LE VERRIER : *Commentaire, Les Satires de Boileau commentées par lui-même*, Lachèvre, Le Vesinet, Courmenil, 1906, gr. in-8.

- MARAIS (Mathieu) : *Journal et Mémoires*, Paris, 1864, 4 vol. in-8.
- MONNOYE (B. de la) : *Ménagiana*, Paris, Delaulne, 1715, 4 vol. in-12.
- OLIVET (l'abbé d') : *Histoire de l'Académie française depuis 1652 jusqu'à 1700*, Amsterdam, Bernard, 1730, in-8.
- PERRAULT (Ch.) : *Apologie des Femmes*, Cologne, 1694, in-12.
- PERRAULT (Ch.) : *Parallèle des Anciens et des Modernes*, Paris, Coignard, 1688-1697, 4 vol., in-12.
- PRADON : *Le Triomphe de Pradon*, Lyon, 1684, in-8.
- PRADON : *Nouvelles Remarques sur tous les ouvrages du Sr D.*, La Haye, Jean Strik, 1685, in-12.
- REGNARD : *Le Tombeau de M. B. D., Satire*, Paris, 1713.
- RACINE (Jean) : *Lettres de Jean Racine, Mémoires sur la Vie de Jean Racine*, t. 2, L. Racine, Lausanne et Genève, 1747, 2 vol. in-12.
- RACINE (Louis) : *Mémoires sur la Vie de Jean Racine, Œuvres de Jean Racine*, Mesnard, t. I, Paris, Hachette, 1865-1873, 8 vol. in-8.
- SAINT-SIMON : *Mémoires*, Boislisle, Paris, Hachette, 1879-1926, in-8.
- SAINT-SORLIN (Desmarets de) : *La Défense du Poème héroïque*, Paris, 1674, in-4.
- Segraisiana*, Paris, La Monnaie, 1731, in-8.
- SÉVIGNÉ (Mme de) : *Lettres de Mme de Sévigné*, Monmerque, Paris, 1862-1866, 14 vol. in-8.
- TITON DU TILLET : *Le Parnasse français*, Paris 1732, in-fol.
- VALINCOUR : *Eloge de Boileau*, Œuvres de M. Boileau Despreaux, l'abbé Souchay, Paris, 1735, in-8.

ETUDES

- BERRIAT-SAINT-PRIX : *Essai sur Boileau, Œuvres de Boileau*, t. I, Paris, 1830.
- BERRIAT-SAINT-PRIX : *Erreurs de Brossette, Œuvres de Boileau*, t. 3.
- BONNEFON (Paul) : *Les Satires de Boileau, Revue d'Histoire littéraire*, t. 13.
- BONNEFON (P.) : *Une lettre inédite de Boileau à Guilleraques*, *Ibid.*, t. 16, 1909.
- BONNEFON (P.) : *Une Correspondance inédite de Louis Racine et de Brossette*, *ibid.*, t. 5.
- BRUN (I.) : *Sur la Correspondance de Racine et de Boileau, Procès-Verbaux de l'Académie du Gard*, 1849.

- BRUNETIÈRE (F.) : *L'Esthétique de Boileau, Etudes critiques*, t. VI, Paris, 1880-1907, in-16.
- BRUNETIÈRE (F.) : *Evolution des Genres dans l'histoire de la littérature*, 3^e et 4^e leçons, Paris, Hachette, 1898, in-16.
- BUISSON (l'abbé) : *Les Victimes de Boileau : l'abbé de Casagnes*, La Chapelle Montligeon, 1898, in-8.
- BUISSON (l'abbé) : *Les Victimes de Boileau : l'abbé Cotin*, La Chapelle-Montligeon, 1895, in-8.
- D'ALEMBERT : *Eloge de Despréaux, Œuvres complètes*, t. 2, Paris, A. Belin, 1821.
- DELETTRE (l'abbé) : *Histoire du Diocèse de Beauvais*, Beauvais, 1843, in-8, t. 3.
- DEMEURE (Jean) : *Boileau ennemi de Racine, Mercure de France*, août 1928.
- DEMEURE (J.) : *L'Introuvable Société des Quatres Amis*, Revue d'Histoire littéraire de la France, 1929, avril-juin, juillet-septembre.
- DESCHANEL (Emile) : *Boileau. Charles Perrault, Le Romanisme des Classiques*, 4^e série, Paris, Calmann-Lévy, 1891, in-18.
- DREYFUS-BRISAC (Edmond) : *Un faux classique. Nicolas Boileau*, Paris, Lévy, 1902, in-12.
- DUFOUR (l'abbé V.) : *La Maison où Boileau mourut, Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile de France*, 1881, t. 8.
- FABRE (Antonin) : *Les Ennemis de Chapelain*, Paris, E. Thorin, 1888, in-8.
- FOURNIER (Edouard) : *Paris démoli*, Paris, Aubry, 1855, in-12.
- FRANCE (Anatole) : *La Société historique d'Auteuil et de Passy, Conférence faite le 28 février 1894*, Paris, Lévy, 1902, in-12.
- GAHIER (J.) : *Les Victimes de Boileau, Annales de la Société Académique de Nantes*, 1887.
- GALLAND (L.) : *Claude Brossette, avocat en la cour des Monnaies ; ses rapports avec Boileau Despréaux*, Lyon, 1897, in-8.
- GRAVES : *Précis statistique sur le Canton de Pont-Sainte-Maxence, Arrondissement de Senlis* (Annuaire de 1834).
- JAL (Auguste) : *Dictionnaire critique de Biographie et d'Histoire*, Paris, Plon, 1867, gr. in-8.

- JOIN-LAMBERT : *Boileau et Mlle de Berthouville, Annuaire des Cinq Départements de l'ancienne Normandie*, 1899.
- LAFFITTE (J.) : *Un coin de Paris : XVI^e Arrondissement dans le Passé*, Paris, Hachette, 1897, in-12.
- LA HARPE (J.-F.) : *Lycée*, t. VII, Paris, F. Didot, 1822, 16 vol. in-8.
- LANSON (Gustave) : *Boileau*, Paris, Hachette, 1892, in-16.
- LEMAITRE (Jules) : *Jean Racine*, Paris, Calmann-Lévy, 1908, gr. in-16.
- LEMOINE (Jean) : *Boileau contre Racine. Revue de Paris*, 1902.
- LESCURE (A. M. de) : *Le Vrai Chroniqueur de la Régence, Mathieu Marais*, Paris, 1863, in-8.
- MARMONTEL : *Essai sur le Goût ; Eléments de littérature*, Paris, 1822, in-12.
- MEISTER (l'abbé L.) : *Un neveu de Boileau : Gilles Dongois, Mémoires de la Société Académique de l'Oise*, 1901-1903.
- MERCIER (L.-S.) : *Nouvel Essai sur l'Art dramatique*, chap. 24, Amsterdam, 1773, in-8.
- PILON (Edmond) : *Le Jardin de Molière, Revue bleue*, 1922, p. 113.
- REVILLOUT (Ch.) : *La Légende de Boileau, Revue des Langues Romanes*, 1890-1895, 12 articles.
- REY (Auguste) : *Notes sur mon Village. Boileau et Silvie*, Paris, Champion, 1894, in-4.
- RIGAULT (Hippolyte) : *La Querelle des Anciens et des Modernes*, Paris, 1856, in-8.
- RODOCANACHI (E.) : *Les Injustices de Boileau, Revue bleue*, t. 64, déc. 1926.
- SAINTE-BEUVE. *Causeries du Lundi*, Paris, 1851-1862, 15 vol. in-12, t. 6.
- SAINTE-BEUVE : *Nouveaux Lundis*, Paris, 1865, in-12, t. 9, Mathieu Marais.
- SAINTE-BEUVE : *Port-Royal*, Paris, 1867-1871, 7 vol. in-12, t. 6.
- SAINTE-BEUVE : *Portraits littéraires*, Paris, 1844, 2 vol. in-12, t. I.
- VAUVENARGUES : *Œuvres complètes*, Paris, 1806, 2 vol. in-8.
- VOLTAIRE : *Épître à Boileau, Œuvres complètes*, Paris, Garnier, 1877, t. 10, in-8.
- WAHL (Edm.) : *La Vie de Boileau à Auteuil, Bulletin de la Société historique d'Auteuil et de Passy*, 4^e trimestre, 1902, t. IV, n^o 8.

INDEX DES PRINCIPAUX NOMS PROPRES

- AGUESSEAU (H.-F. d'), 49, 210.
 ALEMBERT (J. Le R., d'), 84, 132, 224, 225, 260.
 ANTOINE RIQUET, 98, 252, 253.
 ARIOSTE, 104.
 ARISTOTE, 45, 54, 58, 59, 65, 97, 154, 167.
 ARNAULD (A.), 44, 48, 73, 115, 116, 130, 131, 139, 141, 191, 197, 204-206, 233, 237, 246.
 ASSOUCI (Ch. d'), 68.
 BALZAC, 66, 226.
 BARBEZIEUX, 170, 171.
 BAYLE, 106.
 BENSERADE, 35.
 BERNIER, 211.
 BERRIAT-SAINT-PRIX, 9, 13, 33, 109.
 BERTOUVILLE (Marie de), 34, 36, 37, 140, 178.
 BOILEAU (Anne), 9, 13, 33.
 BOILEAU (Gilles, père), 9, 13, 15, 18, 19, 20, 26.
 BOILEAU (Gilles, frère), 17, 18, 19, 26, 118, 154, 165, 166, 167, 216, 226.
 BOILEAU (Jacques), 17, 18, 19, 26, 163, 167, 168, 201.
 BOILEAU (Jérôme), 9, 13, 19, 164, 169.
 BOILEAU (Puymorin), 17, 18, 19, 169, 235.
 BOSSUET, 9, 137, 237, 244.
 BOUHOURS (le père), 131, 252.
 BOURDALOUE, 28, 49, 131, 206.
 BOURSALT, 153, 214, 235-237.
 BOZE (Gros de), 26, 31, 34, 140.
 BROSSETTE, 13, 14, 22, 23, 29, 30, 32, 34, 35, 36, 38, 40, 41, 55, 66, 73, 74, 80, 86, 89, 94, 104, 106, 110, 111, 114, 129, 139, 140, 147, 154, 155, 161, 162, 169, 170, 172, 173, 179, 199, 226, 239-250, 254, 255-256.
 BRUNETIÈRE, 90, 115, 121, 143, 183.
 BUSSY-RABUTIN, 106, 209, 226-228, 237.
 CASSAGNE (l'abbé), 209.
 CASSANDRE, 18, 188, 214.
 CAVOIE, 202, 209.
 CAYLUS (Mme de), 182.
 CHAMLAÏ, 167, 209, 210.
 CHAMPMESLÉ (M. D.), 102, 185.
 CHAPELAIN, 18, 44, 61, 65, 71, 118, 166, 214, 216, 228, 235, 251.
 CHAPELLE, 38, 113, 186, 222.
 CHARPENTIER, 66, 242.
 COLLETET, 81, 154, 214.
 CONDÉ (le prince de), 48, 114, 175, 196, 209, 213, 228.
 CONTI (le prince de), 49, 209, 210, 233, 237.
 CORAS, 44, 221, 222.
 CORNEILLE, 5, 102, 117, 134, 153, 184, 187, 197-199, 230, 260.

- COTIN (l'abbé), 44, 65, 166, 214, 216, 217, 219, 223.
 DACIER, 188.
 DAUNOU (P.), 109, 236, 240.
 DEMEURE (Jean), 38, 112, 114, 194, 195, 197.
 DESCARTES, 27, 57, 58.
 DESCHANEL (Emile), 69.
 DESMAIZEAUX, 106, 151, 218.
 DONGOIS (Anne), 33.
 DONGOIS (Gilles), 171.
 DONGOIS (Nicolas), 9, 10, 22, 40, 144, 163, 164, 171, 172, 175, 201.
 FAGON, 56.
 FÉLIX, 110, 210, 211, 237.
 FÉNELON, 51, 95.
 FONTENELLE, 260.
 FURETIÈRE, 39, 120, 237, 224.
 GAILLARD (le père), 244.
 GIDEL, 17, 28, 48, 162.
 HELVÉTIUS, 24, 260.
 HESSEIN, 209, 214.
 HOMÈRE, 45, 50, 99, 100, 101, 226.
 HORACE, 45, 46, 89, 149, 210, 243, 246, 247.
 HUET, 99, 133.
 JUVÉNAL, 39, 46, 89.
 LA BRUYÈRE, 164, 237.
 LA CALPRENÈDE, 62, 63.
 LA CHAISE (le père de), 49, 137, 168, 197, 206-207, 237, 249, 252.
 LA CHAPELLE (H. de Bessé), 154, 163, 170, 237.
 LA FAYETTE (Mme de), 5, 97, 182.
 LA FONTAINE, 35, 38, 102-104, 112, 114-115, 143, 187, 188, 190, 191, 197, 203, 218, 237, 245, 259.
 LAMOIGNON (G. de), 48, 49, 59, 60, 106, 135, 139, 140, 170, 203, 212, 213, 254, 260.
 LAMOIGNON (Ch.-F. de), 22, 144, 145, 148, 213, 225, 237.
 LANSON (G.), 17, 27, 113, 136, 192.
 LA ROCHEFOUCAULD, 113, 188, 196, 228.
 LA SABLÈRE (Mme de), 182, 190, 209.
 LAVERDET (A.), 239.
 LEGENDRE (l'abbé), 88, 89, 147.
 LEMAÎTRE (J.), 113, 196.
 LENCLOS (Ninon de), 115.
 LE TELLIER (Michel), 249-250.
 LE VERRIER (Pierre), 113, 114, 148, 239, 243, 245, 251, 252.
 LINIÈRE, 113, 166, 222, 227, 231.
 LONGIN, 25, 27, 48, 50, 80, 99, 107, 199, 235.
 LOUIS XIV, 75, 77, 85, 91, 118, 124-126, 160, 161, 207-209, 217, 226, 228, 233, 251.
 LOUVOIS, 67.
 LUCILIUS, 46, 89.
 LULLI, 25, 79, 81, 83, 85.
 MAINTENON (Mme de), 90, 97, 167, 181.
 MALHERBE, 47.
 MANCHON (Mme), 9, 13, 142, 163, 165, 170-172, 177, 203.
 MANSART, 88, 90.
 MARAIS (Mathieu), 57, 190.
 MARMONTEL, 260.
 MAUCROIX (F. de), 47, 144, 203, 237.
 MÉNAGE, 17, 18, 165.
 MERCIER (L.-S.), 157, 260.
 MOLIÈRE, 5, 52, 61, 86, 95, 102, 103, 104, 113, 115, 116, 164, 188, 190, 195-197, 228, 245, 259.
 MONCHESNAY (L. de), 61, 62, 85, 97, 100, 146, 172, 179, 188,

- 190, 197, 207, 210, 216, 223, 225.
MONTAUSIER (le duc de), 215, 228, 229, 235, 237.
MONTESPAN (Mme de), 83, 153, 156, 181, 209.
MOREAU, 85, 200.
NICOLE, 49, 131, 206, 237.
NOAILLES (le cardinal de), 244.
NOAILLES (le duc de), 182, 209.
NYÉLÉ (Anne de), 13, 16, 20.
PASCAL, 5, 27, 44, 56, 60, 61, 138, 139, 246, 249.
PATRU (O.), 152.
PELLETIER, 81, 82, 214.
PELLISSON, 18, 109, 165.
PERRAULT (Ch.), 44, 50, 68, 91, 101, 182, 204, 214, 217-218, 233-235, 243, 260.
PERRAULT (Claude), 78, 88, 90-93, 116, 117, 119.
PERRIN, 79, 81, 82, 214, 231.
PERSE, 46, 89.
PINDARE, 45, 50, 99, 101, 149, 159.
POMPONNE (A. de), 48, 209, 228, 237.
PONTCHARTRAIN (L. - Ph. de), 209, 210.
PONTCHARTRAIN (J.-Ph. de), 49, 154, 155, 209, 210, 213, 238.
POUSSIN, 87.
PRADON, 24, 81, 82, 132, 221, 235, 237, 251.
PUGET, 139, 173.
QUINAULT, 25, 79, 81-83, 91, 92, 108, 196, 235, 237, 260.
RACINE (Jean), 5, 6, 29, 37, 38, 40, 51, 52, 55, 61, 68, 80, 81, 83, 85, 87, 102-104, 110-112, 115, 119, 127, 130, 133, 139, 143, 147, 155, 161, 167, 168, 170, 175, 176-178, 181, 182, 184, 185, 187, 188, 191, 192-202, 205, 206, 208, 211, 212, 213, 218, 222, 235, 237-239, 241-243, 245, 246, 251, 253, 254, 259.
RACINE (J.-B.), 80, 176, 202.
RACINE (Louis), 20, 23, 24, 29, 31, 34, 80, 86, 110, 133, 139, 140, 166, 176, 181, 190, 192, 199, 205, 225, 258.
RACINE (Mme), 201, 260.
RAPIN (le père), 49, 131, 226, 227.
REGNARD, 235.
RÉGNIER (M.), 82, 89, 96.
RETZ (le cardinal de), 209.
REVILLOUT (Ch.), 16, 19, 33, 114, 115, 258.
REY (Auguste), 35, 37.
RIGAUD (H.), 87, 89.
ROUSSEAU (J.-B.), 188, 202.
SAINT-AMAND, 44, 68, 96.
SAINTE-BEUVE, 6, 16, 93, 138, 143, 185, 258.
SAINT-EVREMONT, 24.
SAINT-SIMON, 48.
SAINT-SORLIN (Desmarets de), 63, 65, 97, 132, 221.
SCARRON, 18, 44, 68, 97, 165.
SCUDÉRY (Gerges de), 70, 214.
SCUDÉRY (Mlle de), 62, 260.
SEIGNELAY (le marquis de), 119, 209, 237.
SÉVIGNÉ (Mme de), 60, 61, 62, 114, 115, 143, 144, 187, 226, 237.
TÉRENCE, 46, 48, 95.
TERMES (le marquis de), 49, 81, 209.
THÉOCRITE, 101, 102, 148.
THOULIER (le père), 56, 131, 167, 250, 252, 253.
TITREVILLE, 81, 82.
TOURREIL, 167, 188.

- | | |
|--|---|
| TRÉVOUX (les journalistes de),
246-248. | VIRGILE, 45, 65, 82, 97, 99, 101,
102, 148, 226. |
| URFÉ (Honoré d'), 63. | VIVONNE (le duc de), 49, 92, |
| VAUVENARGUES, 75. | 113, 196, 209, 210, 211, 237. |
| VALINCOUR, 127, 188. | VOITURE, 196. |
-

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	5
CHAPITRE I. — L'HÉRÉDITÉ DE BOILEAU	9
Famille de gens de robe. Ancêtres nobles. La famille immédiate. Caractère du père, de la mère, des frères. Les traits psychologiques hérités de son ascendance.	
CHAPITRE II. — LA JEUNESSE DE BOILEAU (1647-1660)	20
Malheurs de sa jeunesse : mort de sa mère, mauvais logement, opération de la taille, dureté d'une servante. Effet de ces malheurs. Etudes de théologie et de droit peu à son goût. Amitié pour une jeune nièce. Sentiments d'affection pour Marie de Bertouville. Amis de jeunesse.	
CHAPITRE III. — LA MATURITÉ DE BOILEAU. — SENSIBILITÉ PHYSIQUE	39
Sensibilité physique ordinaire. Irritation au sujet des embarras des rues, des déménagements, du tapage dans la maison. Désir de tranquillité. Mauvaise santé.	
CHAPITRE IV. — LA MATURITÉ DE BOILEAU : SENSIBILITÉ INTELLECTUELLE	43
Désir de savoir : ardeur pour l'étude, la lecture, la correspondance et la conversation avec des érudits. Haine de l'ignorance et de l'étroitesse d'esprit. Désir de créer. Amour de la rai-	

son et de la vérité. Antipathie pour la fausseté, la préciosité, l'emphase, le burlesque, l'abus des descriptions, la superstition.

CHAPITRE V. — LA MATURITÉ DE BOILEAU : SENSIBILITÉ ESTHÉTIQUE

77

La floraison des arts de 1660-1695. Peu de sensibilité pour la danse, le jeu des comédiens, la peinture, la sculpture, l'architecture. Grande sensibilité pour la poésie. Antipathie pour la bassesse, la grossièreté, le burlesque. Amour de l'élégance, de la dignité, de la pureté du style. Prédilection pour les classiques grecs et latins.

CHAPITRE VI. — LA MATURITÉ DE BOILEAU : SENSIBILITÉ MORALE.

I. *L'Amour de la Vertu*

106

Indignation devant le vice. Admiration pour les âmes élevées. Dignité de son œuvre. Révolte devant l'indécence ou la cruauté. Goût de bien vivre. Amour de l'équité. Sincérité de ses louanges. Aversion pour la flatterie. Dédain des questions pécuniaires. Haine de la guerre de conquête.

CHAPITRE VII. — LA MATURITÉ DE BOILEAU : SENSIBILITÉ MORALE.

II. *Sentiments religieux*

129

Sa piété. Aversion pour les luttes religieuses. Peu d'intérêt pour les problèmes théologiques. Sympathie particulière pour les Jansénistes. Haine de l'intolérance, de la bigoterie ; ridicule de l'incrédulité, de certains abus de l'église. Religion de cœur. Expression de sensibilité religieuse. Correspondance entre ses sentiments et ceux de Pascal. Piété de certains amis. Délicatesse de ses scrupules. Restitution de son bénéfice. Esprit d'humilité, de pénitence.

III. *Sentiment de la Nature*

143

Peu d'expression de l'amour de la nature. Amour de la campagne pour sa tranquillité : joie des séjours à Hautile, à Auteuil. Accès de sensibilité lyrique dans l'épître à Lamoignon.

CHAPITRE VIII. — MATURITÉ DE BOILEAU : SENSIBILITÉ MORALE.

IV. — *Sentiments Sociaux* 151

1. Sentiments d'humanité.

Empressement à rendre de bons offices. Peu dépensier pour lui-même mais généreux envers autrui : Patru, Corneille, la veuve de Colletet, Cassandre, ses anciens valets, un pauvre paralytique. Dispositions charitables de son testament.

2. Sentiment patriotique.

Peu d'expression du sentiment patriotique. *Ode* contre les envahisseurs de la France. *Ode sur la prise de Namur*. Eloge du roi victorieux. Sentiment patriotique en conflit avec son amour de la justice. Il pleure les malheurs publics. Attachement pour la ville de Paris.

3. Sentiments familiaux.

Attachement à sa famille, peu profond. L'influence de ses frères. Querelle et réconciliation avec Gilles. Amitié pour Jacques. Moindre attachement pour Puymorin. Absence de lettres adressées aux membres de sa famille. Affection pour sa sœur, Mme Manchon. Intérêt pour le succès de ses jeunes parents. Amitié particulière pour La Chapelle. Provisions testamentaires.

4. Amour des Enfants.

Sympathie pour les enfants. Respect de l'enfance, mais il est incommodé par le bruit. Attachement pour les enfants de Racine, pour Marie-Anne Marchand, pour Mlle de Marsilli.

5. Amour des Animaux.

Absence de sentiment à leur égard. Intérêt pour l'histoire naturelle.

6. Manque d'Amour.

Aucun vestige de la passion d'amour. Moins mysogyne et ennemi du mariage que la *Satire X*

ne le ferait croire. Amitié pour certaines femmes : Mme de Montespan, Mme de Maintenon, Mme de Caylus, Mme de Noailles. La peinture des grandes passions dans la littérature lui plaît, cependant. Admiration de la peinture des passions dans les tragédies de Racine.

CHAPITRE IX. — MATURITÉ DE BOILEAU : SENSIBILITÉ MORALE.

IV. *Sentiments sociaux* 186

7. Attachement pour ses amis.

Caractère de son amitié. Reconnaissance pour le dévouement de ses amis. Amitié pour : des hommes de lettres : Molière, La Fontaine. Affection particulière pour Racine ; des hommes d'église : Maucroix, Bourdaloue, La Chaise ; des jansénistes : Arnauld, Hamon, Nicole ; des membres de la cour : le roi, Condé, Vivonne, Pontchartrain, Chamblai, etc.

8. Animosités personnelles.

Animosités intellectuelles et morales plutôt que personnelles, en général. Répugnances tenaces contre Chapelain, l'abbé Cotin, Charles Perrault. Quelque justification de ses attaques acharnées.

CHAPITRE X. — LA MATURITÉ DE BOILEAU : SENSIBILITÉ MORALE.

V. *L'amour-propre* 221

Amour-propre, cause de l'intensité de certaines aversions. Amour de son œuvre. Sensibilité aux louanges et aux critiques. Susceptibilité à la froideur ou l'inimitié d'autrui : Bussy-Rabutin, Montausier, l'Académie. Son amour-propre ne le rend pas antipathique.

CHAPITRE XI. — LA VIEillesse DE BOILEAU 230

Déclin prématuré de ses forces physiques. Adoucissement de son âme : réconciliations, perte de ses amis, amitié de Brossette. Accroissement de l'amour-propre. Irritations : attaques

des journalistes de Trévoux, libelle contre les jésuites qu'on lui attribue. Chagrins : malheurs de la France, décadence de la poésie, perte de sa maison. Amitié pour Le Verrier, pour son jardinier. Maladies. Mort.

CONCLUSION 257

Vu le 4 avril 1932,

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'*Université de Paris*,

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer,
le Recteur de l'*Académie de Paris*,
S. CHARLETY.

